

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

TOUT OU PRESQUE Y ÉTAIT

SUIVI DE

ÉCRIRE L'INCERTITUDE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR MARILOU LEBEL DUPUIS

NOVEMBRE 2024

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Tout d'abord, un énorme merci à Karine Rosso pour l'accompagnement, l'empathie et les questions judicieuses ;

Merci à mes proches, littéraires ou non, qui m'ont accompagnée tout au long de la création : Jo Bérubé & Myriam Bérubé, Jeanne Blackburn, Noémie Bouchard, Marie-Claude Brassard, Sarah Campeau, Jennie Lamanque, Safia Lukawecki, Zélie Mariage, Lou Massault et Marie-Audrey Peron pour la relecture attentive, Félix Pavlenko et Karl Ponthieux Stern pour me tolérer sur une base quotidienne, Louise LeBel, Louis Dupuis et Thérèse Duchesneau Dupuis pour m'avoir transmis leur passion de la littérature ;

Merci à Hélène Côté et Marc Dupuis pour la résidence de création pendant les lents mois d'hiver au Saguenay ;

Merci à Annick Martel et à Charlo Bouchard du Centre Bang à Chicoutimi qui, sans le savoir, ont grandement nourri mes réflexions sur l'art et la création, tout comme Jade Préfontaine et le Chœur Queer, de même que l'artiste Moira Ness ;

Merci à Thèsez-Vous ;

Merci à la fondation de l'UQÀM, au CRILCQ et au SPUQ pour les bourses.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	iv
TOUT OU PRESQUE Y ÉTAIT	1
(i)	3
(ii)	8
(iii)	15
(iv)	21
(v)	25
(vi)	28
(vii)	30
(viii)	31
(xix)	35
(x)	38
(xi)	43
(xii)	45
(xiii)	48
(xiv)	51
(xv)	57
(xvi)	60
(xvii)	62
(xviii)	65
ÉCRIRE L'INCERTITUDE	66
Peut-être.....	67
Quand le(s) queer(s) déjoue(nt) les normes.....	71
Lutter	75
Célébrer	80
Imaginer.....	83
Non, nous ne sommes pas misérables	86
Sur le métrocentrisme linguistique	90
Parce que nous existons.....	93
Que foisonnent les voix intérieures	96
Temporalités intérieures	100
Indétermination du quotidien.....	103
Conspirer aux lignes de désir.....	106
BIBLIOGRAPHIE	108

RÉSUMÉ

Ce mémoire est composé d'un roman suivi d'un essai réflexif. La première partie, intitulée *Tout ou presque y était*, est une fiction circadienne qui met en scène trois protagonistes face à l'indétermination de leur quotidien, au Saguenay. L'incertitude y est centrale et se déploie dans une trame narrative somme toute ordinaire, mais également à travers le brouillage du genre des protagonistes et à travers la narration, dont la focalisation bascule fréquemment d'externe à interne, oscillant entre narration omnisciente et monologues intérieurs. La thématique de l'incertitude est par ailleurs abordée de biais par la remise en question, latente mais constante, du métrocentrisme linguistique et queer puisqu'une grande place est faite à la langue orale régionale et aux vies queers hors des grands centres.

La deuxième partie, *Écrire l'incertitude*, s'interroge sur la place de l'incertitude dans la création, du point de vue d'une personne queer blanche saguenéenne. L'essai, présenté sous forme de fragments, explore comment la brèche ouverte par l'incertitude permet le déploiement du queer en maintenant ouvert le champ des possibles. L'acte d'écrire est ainsi envisagé comme un moyen de lutte et d'imagination radicale pour inquiéter l'ordre dominant, dont la mise en œuvre par le biais de divers systèmes d'oppressions est ici révélée, notamment par le patriarcat blanc cishétéronormatif et par le métrocentrisme. Dans cette optique, l'ambiguïté et l'indétermination du quotidien sont vues comme des puissances subversives qui permettent de profondes remises en question sous le couvert de la banalité. Les monologues intérieurs, en tant que dispositifs d'écriture, transposent ces expériences en insistant sur la simultanéité des temporalités et sur notre devenir perpétuel.

Mots-clés : incertitude, queer, Saguenay, métrocentrisme, quotidien, roman circadien

TOUT OU PRESQUE Y ÉTAIT

*« J'existe » est la première étape.
« Nous existons » est la suivante.*

Mélanie Fazi
(2018, p. 76)

(i)

On commence à voir clair. Alice se détourne de la fenêtre, contemple dans l'aube naissante le tas de manteaux à côté d'elle sur le lit, puis tend la main pour flatter un col en fausse fourrure. J'espère que c'est pas de la vraie, c'est tellement doux. L'envie d'y frotter sa joue la saisit. Elle résiste. C'est quoi les chances que ça — « Ostie que j'vous aime! » crie une voix du salon, à moins que ce ne soit de la cuisine. Un chœur de gens saouls répond avec enthousiasme, suivi par le tintement distinct des bouteilles qui s'entrechoquent. Alice retient son souffle, le constate, relâche. Relaxe. Je peux avoir du fun. Elle soupire. OK j'y vais. Elle ne bouge pas.

Le tournis la quitte pendant qu'elle se redresse au bord du lit. Alice se frotte les yeux, prend une grande respiration ; se dirige vers la porte, met la main sur la poignée. Une chanson de son adolescence lui parvient, diffuse. Les paroles lui reviennent, quelque chose comme « all around, the wind blows, we would hold on to let go ». D'un geste assuré, elle ouvre, un sourire figé sur le visage. « Bon matin! » lance-t-elle aux quelques âmes amassées dans le couloir. De timides effusions l'accueillent.

Une grande blonde, Shanie ou Stacy, lui offre du Sour Puss. Une mince coulée rouge s'échappe de ses lèvres lorsqu'elle lui verse l'alcool directement dans la bouche. Dire que j'appelais ça du Sour Pussy au Pub à seize ou dix-sept ans. Toute la gang en camisole à - 20 pour pas payer le vestiaire, les serveuses ultra chixées, les filles jamais cartées, la police qui avertissait avant chaque descente. Alice ingurgite l'équivalent de deux shooters puis essuie son menton du revers de la main. Elle remercie sa bienfaitrice et, dans un moment de flottement, invente une excuse pour poursuivre son chemin.

Alice ne sait pas ce qu'elle cherche — cherche-t-elle seulement quelque chose? —, mais ce n'est pas ça. Un inconfort qu'elle n'arrive pas à nommer l'enjoint à continuer, et c'est ce qu'elle fait sans savoir pourquoi.

Ce qu'elle fait depuis des mois.

Le salon a des allures de fin du monde avec ses éclaboussures, ses miettes, son ramassis de bouteilles, de canettes et de sacs de chips abandonnés, sans parler de sa quinzaine de corps à divers degrés d'intoxication. Alice considère joindre une conversation, espionne celles qui ont cours :

— J'te jure, j'étais là!

— On va le perdre dans la forêt.

— Je sais pas encore, j'ai fait ma demande à Saint-Fé.

— Ça se peut quasiment pas.

— Ç'a des yeux qui sortent d'la tête.

— T'as-tu su pour l'ex à Justine?

— T'aimerais ça, ça se passe dans les années quatre-vingts.

— J'vais travailler à shop à mon père.

— Depuis l'hiver qu'on en entend parler.

Comme rien ne l'accroche vraiment, elle tâte plutôt sa poche arrière pour y agripper son cellulaire. T'es partie te coucher ça fait juste quarante minutes, constate-t-elle. Avoir su, t'aurais pu rester vingt minutes de plus. Il est trop tard maintenant. Mariam l'a texté. Je gage que Méli lui a écrit pour dire qu'elle rentrera pas à cause d'une intoxication alimentaire — elles tombent toutes suspicieusement la fin de semaine. *Bon matin Ali... Devine qui m'a envoyé un message pour dire qu'elle est malade?* Drette ça. *Tu pourrais-tu rentrer par hasard?* Alice réfléchit en même temps qu'elle compose une réponse. *Je suis au Lac mais au pire tu m'en voudras pas d'être en retard?* Mariam réagit immédiatement à son texto avec un cœur. *Bin non!* Ça va être tranquille au café de toute manière. C'est pas comme si y'a foule sur la Racine le samedi matin. Un emblème qui se cherche depuis l'arrivée des centres d'achats. Alice rit intérieurement. Du centre d'achats, vraiment. Qui voudrait être vu·e à Place Saguenay.

— À quoi tu penses? demande une voix plutôt grave.

— Comment l'avènement de la voiture chez les générations d'après-guerre a entraîné la mort des rues principales en Amérique du Nord, répond-elle en lâchant son cellulaire des yeux pour se concentrer sur son interlocuteur.

— Rien de moins! dit le chum de Marco d'un air moqueur.

C'est quoi son nom déjà, lui?

— Bin non, j'te niaise! Je me demandais qui était le ou la plus susceptible de partir pour Chicout'.

— Iiish, bonne chance. J'pas sûr qu'y'a encore une personne en état pour chauffer.

— Shit, c'est ça je pensais. Toi, j'vois que t'es à l'eau par contre...?

— Oui, j'étais en train de me dessécher après ce que Marco nous a donné.

— Ah ouais, j'te feel.

— De quoi vous jasez? demande ledit Marco, apparu on ne sait comment, les cheveux en désordre.

— De comment l'étalement urbain cause la mort des centres-villes de nos régions, répond son chum en lorgnant Alice.

— Eh boy! J'sais pas où je l'ai pêché celui-là, mais c'est le plus intelligent de la gang, ehn Alice?

Olivier, il s'appelle Olivier. Alice sourit, émet des rires et des « mmmh mmmh » sur le pilote automatique alors que le couple s'évertue à déterminer qui des deux est le plus charmant. Ce n'est pas qu'elle n'apprécie pas leur compagnie, elle aime bien Marco, passé de client régulier à ami au cours des derniers mois ; c'est seulement qu'elle aimerait mieux être dans son lit à l'heure qu'il est. Vraiment mieux.

— Bon bin Marco, Olivier, dit-elle en les regardant à tour de rôle, j'vais aller moi aussi me chercher un verre d'eau avant de virer en réseau sec.

Raisin, pas réseau. T'as l'air conne.

— Bonne idée, lance Olivier en levant son verre.

Alice slalome entre les invité·es pour atteindre la cuisine. Juste là, dans le panier à vaisselle, un verre encore mouillé, une trace de rouge à lèvres visible sur le rebord. Elle s'excuse à une inconnue de devoir la tasser, mais sa présence obstrue l'accès à l'évier et elle a une soif terrible. En réalité, des mains invisibles serrent son cou, des mains glaciales et déterminées. Elle fait de son mieux pour se concentrer sur le liquide qui glisse le long de son œsophage, sans toutefois parvenir à éloigner la panique grandissante. Tu vas quand même pas péter une crise devant tout ce beau monde que tu connais à peine? Alice dépose son verre au fond de l'évier et analyse ses options.

Rester plantée-là n'en est pas une, pas plus que de retourner dans la chambre, et la salle de bain est trop en demande pour s'y réfugier. Dehors, je vais aller dehors. L'air froid va me faire du bien.

Elle doit traverser la cuisine, le couloir puis les quelques mètres dans la chambre jusqu'au lit où elle était plus tôt. Relaxe, ça va aller — ça va aller, relaxe. Alice allume l'interrupteur du plafonnier. La veille, elle est arrivée avec Marco, a aidé à rentrer les caisses de vingt-quatre et les sacs de chips format Club Price. Logiquement, son manteau devrait se trouver tout au bas de la pile. Ma froque devrait être dans les premières. Elle fouille frénétiquement jusqu'à tomber sur le Columbia orange que sa mère lui a refilé l'hiver dernier. OK. Elle le met en retournant vers la cuisine, saisit une des nombreuses paires de Blundstones qui pourrait être la sienne et enfile les bottes en vitesse.

À nouveau elle s'excuse, cette fois à deux fumeuses qui tentent d'enjamber la marre devant l'entrée sans mouiller leurs chaussettes. L'une d'elles laisse échapper un « câlice » défaitiste. Alice est convaincue que c'est elle qui lui a fait perdre l'équilibre.

Elle tourne à gauche sur le rang sans trop y penser, l'autre direction parcourue la veille dans la voiture de Marco — Marco qui l'a spontanément invitée à un party qu'il organisait. Pourquoi pas, qu'elle s'est dit. Parce que tu peux pas partir quand tu veux, parce que tu dépends du bon vouloir d'un ou une inconnu·e, parce que t'es coincée icitte astheure, parce que tu sais même pas t'es où, parce que tu le connais pas dans l'fond. Est-il possible que son cœur s'extraie de son corps tellement il cogne? Marie-Andrée, qu'est-ce qu'elle a dit Marie-Andrée? La méthode cinq, quatre, trois, deux, un : compter les stimuli autour d'elle. Cinq quatre trois deux un, c'est ce que je dois faire, ça va marcher, je dois juste compter, cinq quatre trois deux un, c'est facile et ça marche, cinq quatre trois deux un, cinq quatre trois deux un.

La route déserte serpente vers une ferme. Alice lève deux doigts pour ces deux choses qu'elle voit. Des poteaux électriques ponctuent les champs, découpent le ciel bleu pâle. Trois autres doigts s'ajoutent. Des gens qui te trouvent stupide — non, y'a personne, faut que j'arrête de paranoïer. Cinq, ça fait cinq. Cinq quatre trois deux un. Quatre sons maintenant. Le crissement de ses

pas sur l'asphalte ensablé par l'hiver. Tu vas rester pognée icitte. Les chants matinaux d'un groupe de mésanges et d'un geai bleu solitaire. Sa respiration. Ma respiration. Trois touchers. Chaque bouffée d'air gèle l'intérieur de son nez. Mes joues — le sang les quitte, leur redonne une teinte normale. Tu y arriveras pas. Ses doigts occupés à compter lui rappellent la chaleur duveteuse des poches de son manteau. Deux odeurs. Celle de l'hiver, de la neige. Celle de la ferme? Elle n'en est pas certaine, elle est presque à la hauteur d'une étable. Je pourrais être en train de l'imaginer. Tant pis, ça compte quand même. Un goût. Un goût, un goût. Alice sonde l'intérieur de sa bouche, consciente de l'accumulation de salive derrière ses dents. Un peu ferreux peut-être? Oui, ferreux, ça goûte ferreux.

Alice déambule jusqu'à ce qu'elle rencontre une descente qu'elle n'a pas envie de remonter. Je me suis gérée, je peux m'en revirer. Elle repasse devant une demeure plus ou moins ancestrale encore affublée de ses décorations de Noël, ça l'énerve toujours autant. Noël, c'est fini, ça l'est depuis un maudit bout.

Pendant quelques mètres, elle marche à l'aveugle, bercée par les mouvements de son corps, comme en apesanteur, à la dérive. Un clapotis la force à ouvrir les yeux. Sa botte usée prend l'eau dans une flaque. Avec un peu de chance, c'est pas les miennes. Mais non, ce sont bel et bien ses bottes, elle reconnaît la marque laissée par la palette de bois qu'elle a échappé sur son pied droit la semaine dernière. Tu vas peut-être perdre ton ongle de gros orteil. Elle chasse cette pensée, observe la résidence à gauche. Garage double dans le fond de la cour, pick-up noir dans l'entrée. La maison est mal entretenue, Alice a la furieuse envie d'aller décaper la peinture écaillée. J'ai le goût de faire ce que le proprio fait pas parce que ça le dérange pas. Le ou la proprio. C'est pas parce que tu conduis un pick-up que t'es un homme. Elle se surprend encore à projeter un genre sur autrui, alors qu'elle déteste qu'on fasse la même chose sur elle. Tout ça à cause d'un pick-up. À quel point on est obsédé·es par le genre que même les chars sont pas tranquilles? Alice ne pose pas réellement la question.

Elle sait.

(ii)

Yaël appuie doucement sur l'accélérateur pour avancer jusqu'au deuxième guichet, freine, descend la fenêtre, récupère son café des mains moites de la caissière pendant que le CD commence à sauter. Câlisse, fais de quoi. Une fois le café posé dans la console centrale, son index écrase avec impatience le bouton *seek/skip*. Voilà. Yaël voit du coin de l'œil les sapins accrochés au rétroviseur osciller à la sortie du service à l'auto. Métabetchouan astheure. Ça va être facile. Virer à droite en sortant du Tim sur Bagot qui va devenir la 170, continuer une heure. Une heure pour changer d'idée. Une heure au cas où je changerais d'idée.

Peut-être.

Probablement pas.

La Civic roule derrière un F-150 qui clignote à droite pour tourner dans le stationnement du Canadian Tire à la sortie de la ville, pile au moment où les premières notes stridentes de *Pour Some Sugar On Me* résonnent dans l'habitacle. Yaël se brûle avec sa gorgée de café, monte le son et crie toutes les paroles comme au karaoké. Les champs enneigés défilent sous le soleil au rythme des chansons soigneusement sélectionnées. Tellement une belle journée. Le chemin sur l'asphalte, le soleil, presque personne, le cerveau à off, juste chanter et conduire, chanter et conduire. La journée parfaite pour un mini roadtrip, pour prendre son temps sur la 170, contempler le paysage.

À sa droite, par-delà le Saguenay, les monts Valin, mauves aujourd'hui, mauves contre un ciel bleu vibrant dont la lumière met en valeur les vieilles granges s'écroulant tranquillement sur elles-mêmes. Esti que c'est beau. Yaël se laisse aller contre l'appuie-tête, desserre le volant, les larmes aux yeux sans trop savoir si c'est l'émoi ou la lumière aveuglante qui les provoque.

Il a fallu passer par Xavier pour obtenir le contact de son dealer à Métabetchouan. Ces deux-là remontent à loin, à la polyvalente il lui achetait déjà son speed qu'il écrasait à même son bureau

devant des enseignant·es qui faisaient semblant de ne rien voir. Dire qu'il enseigne au secondaire maintenant. Les gens changent. Ou pas.

Au loin, une minifourgonnette attend à l'arrêt du rang Saint-Pierre pour poursuivre à gauche sur le boulevard du Royaume. Déjà presque à Jonq'. Y'a la croix à Francis proche. Oui, juste là. Yaël fixe la croix vermoulue avant de rediriger son attention sur la route. Le bout de bois cloué pend de travers. Bientôt, y'aura juste un bâton debout, à moins que ses parents viennent l'entretenir.

Personne ne savait trop ce qui s'était passé. Au salon funéraire, des gens disaient qu'il était déprimé et que la coroner n'avait pas trouvé de traces de freinage sur la route, comme s'il s'était volontairement écrasé contre la voiture roulant à sens inverse. La jeunesse saguenéenne en pleurs devant l'un des leurs, Francis dans son cercueil, vêtu du complet qu'il avait porté six mois plus tôt au bal. Les yeux fermés de mon premier kick. Le petit Francis de la cour de récré qui écœurait les filles en virant ses paupières à l'envers. Y fera pu ça. Une diapositive au conventum lui avait rendu hommage l'été dernier. À lui pis à Jean-David, mort d'acidose lactique à quatorze ans. Les deux premiers.

Yaël repense à Métabetchouan, au dealer, Marco qu'il s'appelle. Je fais-tu vraiment ça? J'suis-tu en train de refaire la même erreur? Un frisson de stress et d'excitation l'envahit. J'suis pu la personne que j'étais. Ça va être correct maintenant. Son pied lâche le gaz à l'approche d'un tracteur. Yaël étudie la voie opposée. Sa main droite baisse le son, ressaisit le volant, et la gauche le délaisse pour activer et désactiver le clignotant. Le moteur force bruyamment et la voiture émet une vibration menaçante. C'est pas un char pour les dépassements rapides.

Entre le granite dynamité, le chemin de fer, les champs et les maisons recouvertes de vinyle décoloré ici et là, bien peu de distractions. Yaël plisse les yeux pour mieux consulter le panneau vert qui approche — *170 ouest Alma* . La route devient à quatre voies, valant bien une légère accélération. C'est le moment de mettre de quoi qui bouge plus. Skip jusqu'à Crystal Castles. Voilà. Yaël monte le son. Sa tête marque les temps forts, son corps ankylosé s'active, danse. La Civic double maintenant tout le monde, à 40 km/h au-dessus de la limite.

Alice Glass chante à se désâmer. C'était tellement malade de les voir en show à Montréal. Avoir la sueur d'autrui sur soi, s'en câlicer, danser, danser, crier, danser. Admirer Alice et son éternelle veste militaire, son maquillage étalé. Une inspiration. C'était avant MeToo. Avant qu'on sache qu'elle avait été agressée par l'autre du duo. Esti d'marde. Elle pouvait bin tout le temps être saoule pis gelée en show. Moi aussi je l'aurais été, à sa place. Moi aussi. La Civic dépasse par la droite une voiture dorée. Saint-Bruno bientôt. Vingt minutes, trente gros max, je devrais être là.

Le speed, la dernière fois, c'était après que Valérie ait soudainement mis fin à leur relation. Aucune explication, aucun signe annonciateur. L'impression d'avoir été une expérience, sans plus. La rupture coincée au travers de la gorge, à la hauteur de sanglots qui ne sont jamais sortis. Yaël se levait pour aller travailler, se recouchait aussitôt de retour dans son trois et demi. Un mois à dormir douze, treize heures par nuit. S'en vouloir d'être autant pathétique. Commencer à prendre du speed pour obtenir un semblant de plaisir, sortir, voir son monde. Une euphorie aussi temporaire que mensongère. Les premières crises d'anxiété. L'intervention de Xavier. Puis d'une autre amie. La rencontre initiale chez la psy, les dernières pills jetées aux toilettes. Partir de Chicout', déménager à 'Baie. Changer le mal de place. Mais ça fait presque deux ans. La situation est pu la même. Je veux juste avoir du fun, rester debout, rien manquer. Quand ça lui tente. Quand ça me tente. Une sonnerie s'étouffe dans son manteau sur le siège passager. Yaël n'en fait aucun cas, les pouces bien installés à 9h15, là où le volant est le plus usé. Je finirai pas comme Francis. Francis qui s'est finalement tué en textant au volant, si on en croit la conclusion de la coroner. Qui il textait? Est-ce que cette personne sait qu'elle est la dernière à lui avoir parlé?

« Bon, on arrive-tu criss, ça serait l'temps! » Son café est terminé depuis Larouche, les importations Saint-Bruno oubliées derrière, et la limite descend à 70 km/h, signe qu'un village s'en vient — maintenant 50 km/h. Maisons et adresses industrielles alternent, se rapprochent.

La caisse populaire à peine dépassée, déjà le retour aux champs. L'impatience derrière un camion, le camion qui gagne en vitesse mais pas assez. La Civic tente un dépassement, sans succès.

Trop de monde. Incapable de libérer son exaspération, Yaël se résout à le suivre sur le pilote automatique, morose. Cachée par le dix roues, la voie se sépare brusquement en deux. Fuck! Gauche? Droite? GAUCHE! Yaël donne un coup de volant, coupe la voiture d'en arrière qui klaxonne. Les sapins multicolores vacillent encore quand l'auto s'immobilise cent mètres plus loin aux feux de circulation. Flasheur à gauche. L'autre main descend le son. Regard dans le rétro, contact visuel malaisant avec le chauffeur d'en arrière. Tourner le coin et accélérer pour le distancer au plus vite. Un autre panneau vert indique *Hébertville 9 ↗, Métabetchouan Lac-à-la-Croix 18 ⇨, Roberval 51 ⇨*. Son virage est pris un peu trop vite, un gobelet abandonné aux pieds de la banquette arrière roule vers la gauche.

Un grand pan de route plat se déroule, personne devant. Temps de remonter le son. Depeche Mode en plus. « I'm taking a ride with my best friend. I hope he never lets me down again. » Yaël lorgne furtivement son manteau, se redresse et craque le haut de son dos. Sa voix exécute des harmonies avec Dave Gahan. « Never let me down. Never let me down. » Son cœur bat vite, mais inutile de prétendre débattre l'idée. Ça va se faire.

Depeche Mode enchaîne les grands succès alors que la voiture traverse les champs à 130 km/h. Au rond-point, la fin approche. Saint-Ged à droite, mais je me dirige pas à la Saint-Jean, là. La 170 continue tout droit. La route tourne ensuite légèrement pour épouser le contour du Lac, dont le désert blanc apparaît enfin. Le rang devrait être bientôt à gauche... oui c'est là. Check le rétro pour pas braker dans la face de personne. Un pick-up, mais loin. La Civic s'enfonce lentement dans le rang.

La maison de Marco se repère aisément, avec la file d'autos avant et après, son entrée à pleine capacité. Y font-tu le party pour vrai? Après avoir coupé le contact, le silence résonne un instant dans l'habitacle : pas de chauffage, pas de moteur, pas de musique, rien. L'immobilité complète, le temps suspendu, une paix intérieure... puis la porte du bungalow s'ouvre, vomissant soudainement quatre filles saoules qui se parlent et ne s'entendent pas. Yaël inspire lentement. Considère son manteau. Ma froque. Au pire je reviendrai. Oublie juste pas le cash.

— J'en revenais juste pas, j'étais quoi moi, juste sa fuck friend?

— T'as-tu fini ta tope, j'ai frette que l'criss.

— Scusez-moi.

— C'te fille-là c't'une marde.

— Mais oui mais tapeu, m'a pas garrocher une tope à moitié fumée.

— Pardon!

Elles se retournent, toisent la nouvelle apparition ; la moins antipathique laisse passer Yaël.

— Merci.

La musique est une gifle en plein visage, tout comme l'odeur de bière. Un tas de souliers et de bottes entrave l'entrée en guise d'invitation à se déchausser au milieu d'une mare de neige fondue. L'eau mouille ses chaussettes. Agréable en esti. Je savais bin aussi que c'était weird qu'il me donne rendez-vous un samedi matin. Plus vite tu trouves le dude, plus vite tu peux te pousser. Scan rapide de la cuisine : pas de Marco dans cette gang-là. Une personne près du four croise son regard. L'échange s'étire, semble se bonifier d'une reconnaissance mutuelle. Intrigant. Yaël brise malgré tout le contact. Marco, où est Marco?

À n'en pas douter, c'est au salon que l'épicentre de la fête se situe. Autour d'une table basse recouverte de bouteilles et de verres vides voire renversés, une douzaine de personnes dépareillées s'animent, gesticulent, ressassent leurs mauvais et leurs bons coups, s'embrassent et célèbrent leur jeunesse dans tout ce qu'elle a d'excitant et de terrifiant à la fois. Marco trône dans une bergère en cuir écaillé. Nu-pieds. C'est lui qui interpelle Yaël.

— Hey, j'me demandais si t'allais venir!

— Oui, salut! Vous commencez bin tôt?

— On a pas arrêté, tu veux dire!

— Wow, OK, grosse soirée!

— En parlant de ça, dit-il en sortant des comprimés d'une craque du fauteuil, j'ai ce que tu veux!

— Sois donc moins discret! s'esclaffe Yaël avec nervosité.

— Si tu penses qu'on a rien pris pour tougher de même, tu...

C'est vrai que personne a l'air à jeun. Personne a l'air de boire non plus. Pu maintenant, en tout cas.

— ...vraiment, t'as de la chance qu'il m'en reste, j'ai presque toute passé.

— Comment j'te dois?

— J'en ai moins à te donner que je pensais. Cinquante, c'est-tu bon?

Leurs mains s'échangent billets et pilules.

— Bon, bin merci!

— Tu restes pas?

— Non, mais j'vais peut-être juste aller aux toilettes avant de repartir.

— Riiiiight, dit Marco, lui lançant un clin d'œil.

Comme si j'allais faire de la poudre le matin. Yaël lui tourne le dos tout en se retenant de lever les yeux vers le plafond jauni. Des personnes patientent devant une porte du couloir jouxtant le salon et la cuisine. Ça doit être ici.

— Salut, j'pense pas qu'on se connaisse?

Fuck. Pile dans le moment malaisant en attendant d'aller aux toilettes. Of course.

— Allô, non, moi c'est Yaël.

— Alice, enchantée.

Alice Glass. Alice aux pays des merveilles. Alice in Chains. Alice du secondaire IV, Alice...

— Tu restes?

Les deux rougissent un peu en se souriant. Ses yeux... ambrés?

— Nah, je passais juste pour récupérer de quoi.

— Tu repars par où?

— La Baie. T'as-tu besoin d'un lift?

Fuck, trop vite.

— Ouais si ça te dérange pas! J'habite à Chicout'.

Alice tend la main vers les cheveux de Yaël ; une mèche s'est emmêlée à sa boucle d'oreille.

— Je peux?

— Oui?

Leurs respirations se suspendent quand elle approche une main aux nombreuses bagues près de son visage.

— Tu me sauves.

— Comment ça?

— J’savais pas comment partir, j’commençais à me sentir sérieusement coincée.

Une ombre obscurcit son visage. Yaël connaît bien ce regard, il trahit une détresse beaucoup plus grande que ce qu’on souhaite laisser transparaître.

— C’est vrai qu’on est un peu au milieu de nulle part...

— Si c’était juste de moi je serais partie v’là longtemps.

— Ton calvaire s’achève, j’veais faire ça vite, promis.

— Tapeu, j’mé décolle du banc de neige.

Alice reste en retrait pendant que Yaël s’assoit dans la voiture. Pitch ta froque en arrière. La clé tourne dans le contact et Depeche Mode reprend beaucoup trop fort, vite, baisser le son. La voiture avance au milieu du rang.

— Bienvenue dans mon char de l’année.

Alice prend place en émettant un petit rire. Cute. Yaël attache sa ceinture, tâte la poche de ses pantalons — le petit sachet est toujours là, c’est bon — et se tourne vers sa passagère avant de partir. Les deux s’observent, l’air à la fois gêné et optimiste.

L’heure va être bonne.

Peut-être.

Probablement.

(iii)

Chloé essaie d'ignorer Frida. Juste un peu. Elle miaule de plus belle, décidée à ne pas le laisser dormir une seconde de plus. Si seulement elle savait pour la soirée swing jusqu'à pas d'heures — non, elle s'en torcherait quand même, c'est ingrat les chats. Chloé se retourne et se cale dans sa douillette pour éviter le soleil qui s'infiltré malgré les rideaux tirés. Encore un peu.

Des mathématiques complexes lui rappellent toutefois qu'il n'a pas vidé sa Diva cup depuis un nombre d'heures franchement gênant. Ça serait-tu pas dommage de faire un choc toxique la journée du vernissage — le vernissage! Voilà qui achève de les réveiller, lui et la volière de papillons ayant élu domicile dans sa cage thoracique depuis une semaine. Ils sont beaux, ce sont des monarques, Chloé en a décidé ainsi. Du bon stress. Il soupire, puis rabat le haut des couvertures vers le centre du lit avant de déposer un pied sur le tapis.

Peu importe le linge que je choisis, qu'il pense en ouvrant les tiroirs de sa commode — il va se changer plus tard, le choix de sa tenue pour la soirée n'est pas arrêté mais il a bien trois ou quatre finalistes en tête. Chloé saisit donc négligemment des boxers, un t-shirt (le bleu marqué *Get your shit together*, j'adore) et une paire de jeans noirs parmi sa grande sélection (c'est intelligent d'avoir autant de pantalons noirs quand t'as un chat blanc aux poils longs, qu'est-ce qu'on ferait pas pour une esthétique, pis qu'est-ce qu'on ferait sans rouleaux adhésifs?).

Frida lui saute presque dessus quand il ouvre la porte de sa chambre, il doit exécuter un pas de côté pour ne pas la bousculer. Ses orteils rencontrent une substance froide et gluante. « TABARNAK! » Câlce de criss de marde, Frida! Chloé sautille sur une jambe jusqu'à la salle de bain. Il dépose ses vêtements sur le couvercle de la toilette, lève son pied droit vers le lavabo pour l'y rincer. Esti de câlice! « Une chance que j't'aime, toi! » dit-il à l'intention de Frida qui miaule (encore) dans le cadre de porte. « Là là, tu vas attendre ta bouffe, chère! ». Simonac de marde! Si seulement il pouvait changer de pieds comme un Monsieur Patate, en finir au plus vite avec cette horreur, mais non. Une douche s'impose pour purger son corps de la sensation désagréable du vomi

frais. Tant pis si ça retarde le déjeuner de Madame. Chloé lance la douche et ferme la porte en prenant bien soin de laisser la chatte dans le couloir.

Avec tout ça, y'est quelle heure, esti? Chloé délaisse le grille-pain pour consulter l'horloge murale dont les oiseaux n'annoncent plus le temps depuis qu'Alex s'est plaint qu'ils le réveillaient la nuit. Il devrait remettre le son maintenant qu'ils ne couchent plus ensemble. La petite aiguille dépasse subtilement la sittelle à poitrine blanche. J'ai tellement de choses à faire pour ce soir. Les papillons le chatouillent de l'intérieur. Mais pas tant. Tout est sous contrôle. Je sais ce que j'ai à faire. Le ressort du grille-pain le fait sursauter. Chloé s'assoit à table, beurre ses rôties puis y étale une généreuse couche de confiture aux fraises.

Il faut que j'aille chez Vanessa. Je pourrais passer au Cambio avant pour ramasser des cafés lattés. Sa première bouchée laisse un demi-cercle dans la tranche, dévoilant des dents qu'un douloureux et patient travail d'orthodontie a parfaitement alignées. Elle est peut-être déjà bien caféinée, vu l'heure — « Ah, t'es fin, mais j'ai déjà bu deux tasses » —, je pourrais lui amener un smoothie à la place, personne refuserait un smoothie. Il décolle un grumeau de confiture de son palais. Oui, je passerai au Cambio, ensuite j'irai à la galerie pour être sûr que tout est correct, pis je reviendrai me préparer.

Chloé mâchonne distraitemment le reste de son déjeuner, contemple le mur blanc recouvert d'objets hétéroclites collectionnés au fil des ans. Ici, une clé en fer forgé entre deux bouquets de fleurs séchées, tout près d'un rebut en carton sur lequel il avait écrit *MONTREAL* au sharpie pour faire du pouce ; là, des pages de son goshuincho veillent sur une série de trois dessins psychédéliques ; plus loin, une tablette accueille des plantes, des chandelles et un vase transparent qui contient des pierres, des coquillages et du bois flottant ; d'innombrables photos, avec et sans cadre, rythment l'ensemble aux côtés d'une guirlande de lumières, de broderies et de bric-à-brac en tout genre. Le mur fait toujours une forte impression sur quiconque entre dans l'appartement. C'est mon intérieur extériorisé... mais encore à l'intérieur vu qu'on est dans mon salon. Comme des poupées russes? Je sais pas. Y'aurait pas un parallèle à faire avec l'iceberg de — non. Mais Freud et sa théorie — fuck Freud. Ça lui aurait fait du bien d'ailleurs. J'suis le pire cauchemar de Sigmund. Je

pourrais faire des sérigraphies avec ça, *Sigmund's Nightmare*. Je pourrais les vendre sur Etsy. Ça ferait aussi un nom de groupe pas pire. Un genre de Bikini Kill version genderfuck. Ses fantaisies de formations musicales se butent toutefois à un diagramme de Venn : d'un côté, les personnes queers politisées au Saguenay–Lac-Saint-Jean ; de l'autre, celles ayant du talent musical et la volonté de consacrer du temps à un groupe. L'intersection de ces deux bassins de population forme une bande très fine qui nécessite presque une loupe pour être vue. Y'a bin M-A qui joue de la guit. Moi à la basse. Mélissa au chant (elle devrait réaliser sa queerness d'un jour à l'autre). Y manque une personne à la batterie.

Une sonnerie sort Chloé de ses divagations. Il se lève, fait de grandes enjambées jusqu'à la table de nuit dans sa chambre, où son cellulaire est resté branché. *Vanessa* s'affiche sur l'écran. Oups.

— Allô?

— Salut! S'cuse moi de t'appeler, j'ai essayé de te texter pis j'ai vu que tu répondais pas.

— Pas de trouble, j'étais loin de mon cell.

— Ah OK! J'avais peur que tu dormes encore.

Chloé entend presque le sourire dans sa voix.

— Non non, j'suis réveillé depuis un bout!

— Bon, bin t'arrives quand est-ce?

— Me donnerais-tu le temps de passer au Cambio avant de venir chez vous?

— Bin oui!

— J'te prends-tu un café?

— Non, c'est gentil mais j viens de boire l'équivalent d'un siau de café.

— Un smoothie debord?

— Mmmm OK, oui!

— Parfait! J'pars dans cinq minutes, j'devrais être là dans quinze.

— Quand tu veux!

Son escalier n'est plus au stade « coulée de la mort » ou « pente diamant noir » comme il l'a appelé tout l'hiver, mais tout même, il s'élance en évitant de s'attarder sur une marche de peur de glisser (ou que l'escalier décolle carrément du mur, on sait jamais, c'est jour de vernissage).

Chloé descend la rue presque de biais. Au moins y’a pu de neige au milieu, mais ça reste à-pic. Tellement à-pic que la p’tite chenillette de trottoir s’essaie même pas, fuck les piétons. Saguenay, ville char.

Atteindre Jacques-Cartier soulage immédiatement ses genoux. La rue est calme, traversée ici et là par de petits courants d’eau qui cherchent à regagner la rivière, seulement pour se voir bloqués par le tentaculaire Manoir Champlain. La gangrène du centre-ville. Année après année, Chloé a vu le Manoir s’étendre, dévorer maisons et bâtisses centenaires les unes après les autres. On se soucie des vieux et des vieilles tant qu’on peut faire du profit sur leur dos, tant pis pour leur legs. Il soupire. Un jour peut-être fera-t-on de meilleurs choix. Pour l’instant, l’heure est à la pollution industrielle et à l’argent facile. Comme au temps de Dubuc, dont il passe la maison bleue et blanche à droite avant de traverser sans attendre le feu vert. Et c’est reparti pour une côte, la dernière. J’ai pu vingt ans. Ses cuisses et ses mollets endoloris de la veille le font sentir vivant. La douleur comme un rappel.

Certains lieux donnent l’impression que tout le monde se connaît ; le Cambio est l’un d’eux. Les conversations feutrées y sont fréquemment interrompues par des salutations qui peuvent s’étirer en fonction des nouvelles échangées, du temps qu’il fait, de la dernière sortie médiatique d’un agitateur de droite qu’on aime détester. Chloé adore les rencontres hasardeuses, aussi, ses premières secondes à l’intérieur sont toujours passées à scruter les visages. Ce midi, il reconnaît bien sûr Mariam, fidèle au poste, commandant de sa présence le centre névralgique du café, petit îlot de solitude entouré de mobilier disparate. Richard, lui, sirote au bar son café quotidien le plus longtemps possible pour éviter de devoir retourner dehors. Il ne semble pas avoir remarqué Chloé, qui lui adresse un timide hochement de tête de l’autre côté du comptoir. Tant pis. Une poignée de gens seuls sont attablés devant leur ordinateur près des portes de garage vitrées. Des étudiants et étudiantes du Cégep, de l’UQAC — moi y’a pas si longtemps. Des cris d’enfants parviennent de l’arrière du café.

La toute nouvelle machine à espresso laisse échapper un sifflement suivi d'un ronronnement étouffé alors que Mariam mousse du lait dans un pichet métallique. Elle élève la voix au-dessus du bruit :

— J'suis à vous dans trente secondes!

Le vouvoiement choque Chloé, qui se ressaisit. Elle a pas vu que c'était moi. Mariam éteint la machine d'une main experte avant concentrer son attention sur un bol de café. Elle dessine un motif avec le lait, une feuille, un cœur ou, au pire, un tourbillon. Même moi je pourrais faire un tourbillon. En vérité, Mariam essaie de discerner ce que Richard marmonne derrière sa tasse et rate complètement l'étape motif enchanteur, facultative de toute façon. Il lui semble entendre quelque chose sur des oiseaux grecs quand elle le contourne pour aller porter le café d'une étudiante. Quant à Chloé, il attrape uniquement le mot « chant » ; l'homonymie conjure chez lui les classes de sol-fège, sa chorale qui chantait *Les rois du monde* pour le Festival de musique du Royaume (j'avais quoi, dix ans?) et la ferme laitière de la famille de son ex du Cégep. Richard évoque clairement aucune de ces trois options-là.

— Hey, j't'avais pas vu!

— Allô, chère!

— Comment tu vas?

— Très bien, un peu fébrile mais excité.

— À cause, tu fais-tu de quoi de spécial en fin de semaine?

— Le vernissa...

— TON VERNISSAGE!

La poignée de personnes présentes abandonnent leurs occupations pour scruter le duo de trentenaires, mais le tableau que leur offrent Mariam et Chloé les désintéressent bien vite : simplement des ami·es qui jasant, pas de quoi s'affoler.

— J'peux pas croire que j'ai oublié!

— Bin non, tu t'en serais rappelé un moment donné j'suis sûr.

— C'est dans mon agenda en plus, j'veais venir là...

— Je sais, t'inquiète pas.

— En tout cas... Qu'est-ce que j'peux te servir aujourd'hui?

— J'te prendrais un café au lait d'avoine dans ma tasse, pis tu peux-tu me faire un smoothie vert là-dedans? demande-t-il en déposant sur le comptoir un pot Mason.

— Oui, oui, pas de problème. Va falloir que t’attendes un peu pour le smoothie par exemple, j’suis toute seule fait que j’peux pas les préparer en même temps.

— Comment ça t’es toute seule, au fait?

— Méli est pas rentrée, ronchonne-t-elle en remplissant le porte-filtre.

— Ah...

J’aurais dû fermer ma grand’ gueule. Une chance qu’elle me regarde pas. Si c’était le cas, elle verrait Chloé rougir et se contorsionner pour libérer sa tension musculaire. Elle verrait anguille sous roche, béluga dans garnotte. Me demanderait, « t’étais avec Méli hier soir, c’est ça? » Ce à quoi je serais forcé de répondre « oui », parce que comment mentir, les autres sentent tout de suite que je fabrique une fabulation, je sais, j’ai longtemps essayé avant de comprendre que j’étais pas doué pour prétendre. Mariam manie la machine comme une extension d’elle-même, sait exactement quand repousser le levier à vapeur pour éviter que le lait d’avoine prenne ce goût de brûlé tant désagréable. Non seulement j’étais avec elle, mais c’est même moi qui l’ai convaincue de caller malade.

C’était après le jam de fête. La soirée semblait ne jamais vouloir se terminer. Les danseur·euses virevoltaient depuis des heures, les chemises et les toupets avaient dépassé leur capacité d’absorption, on sentait l’humidité des corps malgré la ventilation qui roulait à fond. Mélissa affichait une expression à mi-chemin entre l’extase et la béatitude, partageait son regret de devoir partir aussi tôt même s’il était passé minuit. « Faut que je rentre à 7h00, faut vraiment que je parte. » Je voulais pas. Jamais un rond de sueur avait été aussi attirant que dans son dos, sur sa robe jaune. Chloé est pris d’une bouffée de chaleur juste à y penser. « Call donc malade. » Elle l’avait trop fait déjà, Mariam était pas conne. « Une dernière fois? »

— Tiens, ton café.

— Merci!

J’espère que je l’ai pas mis dans marde. Mariam disparaît derrière le frigo qui jouxte la caisse, Chloé distingue une porte coulissante ouvrir puis fermer.

— Mariam, tu m’entends-tu même si tu me vois pas?

— Oui, mais j’t’entendrai pas avec le blender.

— C’est de ma faute si Mélissa est pas rentrée à matin.

C'est l'heure : le caucus de chauffeurs se dissout sous l'impulsion d'un signal lumineux à l'avant du terminus. Ils rentrent un à un dans leur bus respectif, ferment les portes, activent le rééquilibrage automatique et élancent leur mastodonte de métal sur le bitume.

Dans la 10, Alice repose sur le banc double flanquant la sortie arrière. Les conversations qu'elle a eues avec Yaël s'étiolent déjà dans sa mémoire, lui laissant toutefois une impression de douceur. C'est tellement fin de m'avoir déposée direct chez moi. J'aurais pas eu le temps de me doucher sinon. La fraîcheur revigorante n'a d'ailleurs pas encore quitté sa peau alors que Stéphane prend place sur le banc d'à côté — dire qu'elle avait espéré un trajet d'autobus court et sans interruption. Des salutations d'usage sont échangées. Elle lui sourit poliment.

— C'est quoi tes bas aujourd'hui? qu'il lui demande.

— Ils sont plates, juste noirs.

— Montre, voir?

L'expression d'Alice fige de malaise, mais elle obtempère, tend sa cheville vers l'allée centrale, tire sur la jambe de son pantalon pour laisser entrevoir le haut de ses chaussettes. Stéphane hoche la tête. C'est ça la bus à Chicout'. Ou pas — non, c'est pas tout le monde qui se fait aborder par n'importe qui, c'est une vibe, une politesse engrenée bien profond qui finit par desservir. À force de croiser les mêmes personnes, elle en est venue à saluer timidement celles qui, comme elle, rêvassent en promenant leur attention ailleurs que sur leur téléphone. Stéphane est curieux comme un enfant, il observe lui avec. Il a constaté une fois, ce devait être l'été, qu'elle avait des bas dépareillés. Il lui en avait fait la remarque. Depuis, quand iels se rencontrent, c'est toujours la même chose, le même rituel, Stéphane lui parle de ses chaussettes. Parfois, elle le questionne sur les siennes. Pas aujourd'hui. Alice est trop occupée à s'en vouloir d'avoir dit oui à Mariam pour le quart de travail. T'es pas capable de dire non.

— Pourquoi t'as des bas plates?

— Pourquoi toi t'as des bas plates?

T'es méchante.

— C'est ma mère qui les agète.

Cette évocation l'émeut. Elle est son centre du monde. Mais Stéphane a dans les quarante ans, sa mère sera pas éternellement là pour veiller sur son grand garçon. Qu'est-ce qui arrive aux gens comme lui quand leurs parents sont pu là?

— J'peux-tu te dire un secret, Stéphane?

Une lueur d'excitation parcourt ses yeux marrons.

— Oui?

Elle étire son bras jusqu'à saisir la cordelette jaune du bout des doigts pour tinter la clochette, elle descendra en haut de la côte.

— Quand j'mets des bas l'fun, c'est parce que j'suis full de bonne humeur. Quand j'mets des bas plates, c'est parce que j'feeles moins.

Stéphane la regarde d'un air étonné. Alice sent qu'il passe en revue tous leurs moments ensemble à l'aube de cette nouvelle information. Avant qu'il puisse dire quoi que ce soit, elle se lève et lui souhaite de bien profiter du soleil.

Le bus prend son virage trop serré, empiète sur le trottoir et laisse derrière lui un nuage de gaz d'échappement. L'odeur d'œufs pourris et le rugissement du moteur agressent Alice. Tu vas être en retard. Elle rentre la tête dans les épaules, traverse rapidement l'intersection en retenant son souffle. Seulement une fois passée la boutique de planches à neige recommence-t-elle à respirer. Y'a quand même du monde en ville. Des gens qui reviennent de bruncher ou qui vont s'enfiler du spag chez Georges. Quelques braves âmes qui vont étudier au Cambio. Alice examine au passage son reflet dans la vitrine de la librairie. T'as rien d'exceptionnel. Tant mieux. Ou tant pis. Elle ne sait pas. Ce n'est pas important.

Le son sourd d'un F-18 l'arrache à sa contemplation. Elle le cherche. Un couple marchant en sens inverse l'imite, lève la tête. Contre toute attente, le chasseur surgit derrière la rangée d'immeubles à sa droite — elle aurait juré qu'il allait arriver de la gauche. Elle fixe ses sillages, d'abord très définis, puis de plus en plus diffus. Une déchirure qui s'effiloche. Depuis toute petite, elle arrête momentanément son occupation — d'abord course à vélo, ballon, baignade — pour observer les avions. Une enfance sous un ciel de F-18. Un collègue lui a fait remarquer récemment que ce n'est pas la norme de voir passer des chasseurs tous les deux jours. Que c'est un truc de zone de

guerre, comme en Iraq ou en Syrie. Ça avait rendu Alice inconfortable, incertaine. Elle avait toujours soigneusement évité de penser à la fonction première de ces avions. Chasser, tuer, détruire.

Quelqu'un pousse la porte du Cambio de son épaule, ses mains occupées par une tasse et un pot Mason. Alice tire doucement sur la poignée pour l'aider. Quand la personne se tourne vers elle pour la remercier, son visage s'anime sous le plaisir du hasard.

— Ali, merci pour la porte!

— Plaisir, cher! Tu repars déjà?

Non, il fait juste semblant. Franchement...

— Oui, grosse journée! C'est toi qui remplaces Mélissa?

— T'es tellement bien informé, tu devrais travailler ici.

— Ah ah, très drôle, lui lance son ancien collègue, moqueur.

Alice abuse de deux blagues : celle-ci et « J'ai pu vingt ans » pour se plaindre alors qu'elle a encore la jeune vingtaine.

— Tu viens-tu à soir?

Merde, c'est à soir son vernissage.

— Oui, j'ai full hâte de voir ça!

— Bon bin à plus tard, bon chiffre!

La deuxième porte laisse échapper un couinement qui attire l'attention de Mariam. Alice lui crie que « ça sera pas long », et la fin de sa phrase se perd tandis qu'elle se dirige d'un pas volontaire vers le fond du Cambio. Quelques personnes y sont — une petite famille et des com-mères du foyer — mais la plupart des client·es profitent du soleil à l'avant. Ses yeux s'ajustent difficilement à la pénombre de la cage d'escalier. Elle agrippe la rampe de bois poisseuse et grimpe patiemment les marches. Un pied devant l'autre. En haut, elle s'engouffre dans le bureau de Mariam, où une rangée de crochets accueille les possessions des employé·es.

Alice descend la fermeture éclair de son manteau. T'as perdu ton cell. Elle vérifie qu'elle a encore ses clés, son porte-monnaie et son cellulaire. Tout est là. J'ai rien perdu. Elle songe à ce rituel écolier, répété matin, récré, midi et soir : accrocher, décrocher son manteau, sa salopette, troquer les bottes pour des souliers, le tout sous l'augure d'abord d'un pictogramme puis d'un

numéro qui variait légèrement en fonction des listes alphabétiques. Fini l'identification, « maintenant c'est le fafara » comme dirait grand-papa Léon. Tant mieux. Alice suspend son Columbia entre le manteau noir de Mariam et un coton ouaté qu'elle soupçonne d'avoir été oublié par Benjamin. Deux courtes vibrations rapprochées émanent de son cellulaire. Je le laisse-tu là? Non, prends-le. On sait jamais.

Un numéro inconnu dans le 418 s'affiche, suivi d'un court message. *Salut, c'est Yaël.* Yaël. Alice fige devant son écran. T'aurais pas dû checker. Ah, mais j'ai pas checké, pas officiellement. La notification de son bord doit être sur *distribué*, pas sur *vu*. Je répondrai après mon chiffre. En plus, j'y ai dit que je travaillais cet aprèm. Elle prend une grande inspiration. Remet son cellulaire dans la poche de son manteau.

(v)

— Fait que?

La cape dont elle le recouvre glisse sur son corps bien calé dans la chaise. Le nylon bruisse au contact des tissus effleurés : denim, coton, polyester, vinyle rafistolé. Il examine un instant son reflet dans le miroir. Ses cheveux courts décolorés laissent entrevoir une repousse noire de quelques semaines qu'il ne déteste pas. J'haïs pas ça. Vanessa se tient droite derrière lui, l'observe se regarder. Tend délicatement une main tatouée vers son visage pour bouger sa frange. Si le but de son geste était de démontrer que j'ai besoin d'un refresh, c'est réussi.

— Ouain, j'aurais besoin de rafraîchir ma coupe.

— Oui, mais c'pas de ça que j'veux parler.

Bien sûr. Chloé adore jouer l'innocent. Son amie le contourne pour mouiller ses cheveux à l'aide d'un vaporisateur. Elle va m'en envoyer dans face par exprès, c'est sûr.

— Pas mal tout est prêt pour ce soir, là.

— Come on! Toi pis Mélissa? Vous vous êtes pas lâché·es de la soirée!

— Tu te rappelles que j'ai dansé avec toi aussi, ehn ?

— Arrête de faire chier sinon j'te mets la boule à zéro, lui dit-elle en empoignant une grande mèche. Une pince lui râcle le fond de la tête avant de s'immobiliser. Vanessa peigne et sépare ses cheveux en petites sections. Une autre pince s'ajoute.

Elle perd jamais une seconde. Sitôt rentré dans son appartement, sitôt traîné à son coin coiffure, le smoothie qu'il lui a apporté à peine touché parmi les produits capillaires sur la console. L'interrogatoire, maintenant ; pas sous contrainte, mais presque, il y a quelque chose d'un peu kinky à être coincé sur une chaise pendant qu'une belle personne agite un objet tranchant autour de soi en demandant la vérité, toute la vérité, je le jure.

— J'embrasse pas pour raconter.

— Vous vous êtes frenché·es ? demande-t-elle, la voix pleine d'excitation.

— J'ai pas dit ça.

Vanessa coupe avec impatience une mèche au-dessus de son oreille.

— C't'une expression, tu sais bin, énerve-toi pas!

— J'm'énerve pas, mais ça fait tellement longtemps que tu me parles d'elle que j'me sens investie malgré moi. Même si j'y crois pas pantoute...

— C'est pas parce qu'elle a juste daté des hommes cis...

— ...pis j'pense que tu vas te faire mal.

— ... qu'elle me daterait pas.

Iels s'affrontent du regard dans le miroir, bien campé·es dans leur position respective. Soupirent presque en même temps.

— Penche la tête un peu.

En vrai, ça aurait pu, hier soir. Il a senti le momentum. Après la finale de la dernière chanson, iels se sont admiré·es de près beaucoup plus longtemps que de simples ami·es. Il a fini par étendre ses bras humides autour d'elle, lover sa tête sur son épaule. Elle lui a rendu son étreinte. Je voulais l'embrasser. Mais ça doit venir d'elle. Je guide la danse, pas ce step-là. Elle me connaît, sait que j'suis déjà sorti avec du monde dont j'étais la première relation queer. Elle doit faire le saut par elle-même. Je serai là pour l'accueillir. Vanessa redirige la tête de Chloé vers le bas d'un geste doux et ferme.

— T'as pas peur que ça fasse comme l'ex d'Alex pis son ex à elle?

— Voir que tu te rappelles de ça!

— Ça m'a tellement marquée, pis toi aussi sinon tu me l'aurais pas dit.

— Bin là, c'est l'ex de l'ex d'un de mes exes, j'vais pas baser mes choix de vie là-dessus.

— Quand même. Imagine te faire dire par ta partenaire « Je t'aime mais j'tiens trop à mon conformisme pour continuer notre relation ».

— Ça a jamais été dit de même, c'est sûr.

— Mais c'est ça pareil. Reste la tête penchée, j'ai presque fini.

Chloé accueille avec soulagement le retrait des pinces. De petits bouts de cheveux lui chatouillent maintenant les joues au gré des coups de ciseaux. C'est beau sa déco. L'espace coiffure, tout comme le reste de l'appartement, respire. L'alternance des matériaux naturels sur fond blanc apaise. Vanessa a toujours su faire plus avec moins. Elle a trouvé le moyen de mettre en valeur la calligraphie qu'elle a ramenée de voyage sans déséquilibrer sa composition, elle a l'œil pareil —

évidemment qu'elle a l'œil, je connais pas bin du monde qui ont appris la coiffure par eux-mêmes pis que leurs coupes sont autant réussies que celles des salons professionnels.

« Ça va me faire du bien d'occuper mes mains » qu'elle a répondu quand je lui ai demandé pourquoi la coiffure. En vrai, c'était plus son esprit qu'elle voulait occuper, mais c'est légitime. Vanessa a eu besoin d'un nouveau projet après son dernier voyage, un projet qui l'absorberait autant que celui de retourner à l'endroit qui l'a vue naître. Un an plus tard et nous voici : Vanessa qui travaille temps plein en RH, coupe les cheveux de ses ami·es à temps perdu, redécore son appartement chaque mois en plus d'écrire des textes pour les soirées slam et 3REG. On saura jamais sa lune et son ascendant, mais elle fait très Capricorne par sa manière de vivre par projets. Tout pour ne pas (trop) réfléchir. Chloé inspire profondément, songe à sa propre vie, au vernissage. Mon vernissage. J'espère que Joëlle gère son bout.

Vanessa envisage un instant la finalité de son œuvre, mais décide plutôt de continuer à couper sur le dessus ; elle coince une mèche entre son index et son majeur gauche avec le peigne qu'elle manie de la main droite, immobilise le peigne entre le pouce et la paume gauche, d'un mouvement rapide fait tourner ses ciseaux autour de son auriculaire droit, du pouce projette les deux lames l'une vers l'autre. Les subtilités de ces mouvements échappent à Chloé, dont l'attention est portée sur ces petits bouts de corps dont il se sépare si aisément. Comme des confettis. Mon corps en confetti. Et si on le transformait en confettis à sa mort pour être dispersé en pleine fête? Chloé trouve l'idée drôle au point de rire tout seul.

— Bon, à qui tu penses pour sourire de même?

— Ah, j'te le dirai pas, t'es tannante!

(vi)

Le temps s'égrène avec la patience d'un café slow drip. Elle enchaîne ses gestes dans une répétition familière : accompagner des gens à une table, noter leur commande, l'apporter, leur laisser la facture, les débiter, nettoyer leur table ; moulin, mesurer, préparer les cafés filtres, lattés, cappuccinos, mocaccinos ; continuellement feindre un sourire ; mourir de l'intérieur.

Alice remplit le moulin à la demande d'un·e client·e, positionne le sac de papier brun sous l'embouchure.

— C'est pour quel type de cafetière?

— Comme celle-là, dit-iel en pointant l'un des modèles Milano.

Elle tourne le cadran pour broyer les grains le plus finement possible et active l'interrupteur. Quand le moulin a presque terminé d'avalier le mélange, elle pousse les graines restantes dans l'entonnoir du réservoir à l'aide d'un pinceau avant d'éteindre. Pour bien compacter le café moulu, elle secoue le sac, puis ses doigts roulent habilement la broche pour le refermer.

— Tu vas payer comment?

— Comptant.

Alice avance derrière l'écran tactile de la caisse enregistreuse. Un cinq deux. Sept deux trois. Café en vrac. Mélange camping d'automne. Quatre zéro zéro. Enter.

— Ça fait dix-huit et quarante-cinq, s'te plaît.

— Tu peux garder le change. Pas besoin de la facture.

Iel a à peine franchi la porte que Mariam surgit au comptoir.

— Eille, c't'un décaf, right? lui demande-t-elle de but en blanc.

Oui, iel est bel·le, pense Alice, comprenant le double-sens du commentaire. Ce n'est pas la première fois ou même la deuxième qu'Alice s'en fait la remarque. Toujours bien accoutré·e avec son linge vintage, un p'tit sourire en coin. Je devrais me rappeler de sa cafetière.

— Oui, mais j'sais pas, pas mon genre.

— Come on, c'est le genre de tout le monde, ça. Universel.

— Un peu jeune pour toi par exemple, non?

— Ah, va chier!

Alice savait que rosser Mariam sur son âge allait réussir à dériver la conversation.

— Quel café tu me conseilles?

Je sais-tu. Elle déteste cette question, elle déteste le café.

— Pêche blanche est bin populaire.

Elle en boit en ce moment, quoiqu'il s'agît du café du jour, elle ne l'a pas choisi. Alice en est à sa troisième tasse. Elle y verse une quantité obscène de lait et de sucre. Ses veines en vibrent et ses dents en grincent, n'importe quoi pour endurer son quart. Elle scrute l'horloge en haut de l'ardoise, oublie ce qu'indiquent les aiguilles, elle sait seulement qu'il n'est pas 4h00, ni encore 3h00. À 3h00, je vais commencer les tâches pour la fermeture.

— J'vais l'essayer debord.

C'est ça, faites ça. Elle s'empresse de le servir, puis cherche Mariam. Elle débarrasse la table des retraité·es. Alice s'approche, se gratte le lobe d'oreille.

— J'prendrais mon dix, si c'est correct avec toi?

Mariam ne lève pas les yeux de la table qu'elle frotte énergiquement avec un torchon semi-propre ou semi-sale, c'est selon.

— Oui, je prendrai le mien après.

Salut, c'est Yaël. Avachie sur l'une des chaises du bureau, Alice respire profondément, son cellulaire à la hauteur du visage. Du pouce, elle ouvre la boîte de dialogue de la conversation. Se perd un instant dans l'alternance entre apparition et disparition du curseur. De l'invisible au visible. On me voit plus, on me voit, on me voit plus, on me voit un peu, on me voit plus.

Yaël m'a vue.

Yaël m'a vue.

Des gouttelettes de condensation chutent lentement le long de la fenêtre embuée du salon. Elles migrent vers le bas, indifférentes les unes des autres. Leurs sillages demeurent le plus souvent obstinément parallèles, découpant l'arrière-scène en de fines bandelettes. On y devine le voisin d'en face, multipliant les allers-retours entre voiture et maison, d'abord avec un bambin, puis avec des sacs d'épicerie. Une goutte d'eau termine sa course dans une petite flaque sur le rebord du châssis, flaque qui débordera bientôt vers le calorifère. Essuyer ça. Le linge à vaisselle fera la job. Faudrait que je parte une brassée.

Yaël se promène de fenêtre en fenêtre pour éponger l'eau. Se tient debout, fébrile, une fois la tâche accomplie. Mieux vaut s'occuper. Tant qu'à partir une brassée, aussi bin abuser des torchons, faire du ménage. Poursuivre ma lancée. Sur le comptoir de la cuisine, son cellulaire est abandonné en mode silencieux. Le sachet acheté le matin même attend, lui, dans son ancienne cachette. Le carnet pourpre. Yaël cultive la résistance pour mieux lui céder. Le sait. En attendant, les comptoirs, le micro-ondes, le four, l'évier, le lavabo, le bain et le plancher ne vont pas se récurer d'eux-mêmes. Tout pour éviter le défilement des heures alourdies par l'attente. Tout pour ne pas penser.

« Oh, c'est beau tes cheveux ». C'est ça qu'elle aurait dû dire en me voyant. Ou, je sais pas, « allô », « comment tu vas? », tout sauf « merde ». « Merde » présage un imprévu, un oubli, une catastrophe. En rentrant checker les derniers détails d'un vernissage (mon vernissage!), personne veut entendre le mot « merde ». Pas moi en tout cas. L'espace est exactement comment je l'ai laissé, en plus. À moins que quelque chose ait chié dans les branchements. Qu'une personne se soit enfargée dedans. T'es-tu enfargée dedans, Joëlle?

— Qu'est-ce qu'y'a?

— J viens de me rappeler que j'ai oublié d'aller chercher la caisse de vin.

— Ah, Joëlle... j'ai cru que t'allais m'annoncer la fin du monde!

— S'cuse! C'est juste que j'ai pas le char, je l'ai laissé à mon chum.

— Ah.

— Ouain.

Si M-A était là, elle lui dirait son « gère-toé criss » emblématique. Mais M-A est pas là, pis le tough love est beaucoup trop brutal pour Joëlle. Son visage s'empourpre davantage de seconde en seconde.

— Mais, c'pas grave là. On connaît du monde qui ont des chars.

— Oui.

— J'fais un p'tit tour pour être sûr que tout est encore correct, pis si jamais t'as personne pour te faire un lift, j'appellerai une amie. OK?

— OK.

Pauvre elle. Y'a tellement de solutions à son problème. Oui c'est chiant, mais c'est pas dramatique. Au pire y'aura pas de vin.

Chloé rase les murs de la salle d'exposition. Les visiteur·euses l'arpenteront comme bon leur semble, tissant des liens entre les œuvres au fur et à mesure. J'ai hâte de voir ce que les gens vont en penser. M-A va sûrement me dire qu'elle comprend rien à l'art parce que « vous les artistes, vous rendez toute compliqué », mais elle trouvera ça beau au fond. Vaness... Vaness passera la

soirée devant les photos des projections de nuit. Iels avaient réalisé la première sur la petite maison blanche, qui s'est vue affublée d'un *INÉBRANABLES* l'espace d'une heure. L'hiver avait facilité le processus, iels n'avaient pas eu à cacher les lumières qui éclairent la bâtisse par temps chaud. Alice, si elle vient, analysera les deux impressions qui cascaden jusqu'au plancher, surtout celle, non altérée, qui fait pas de sens, ou qui a du sens juste pour l'algorithme. J'suis pas sûr qu'elle va dire de quoi, peut-être juste « bravo pour ton expo ». Iels ne se connaissent qu'en tant que collègues après tout, ce n'est pas comme s'iels échangeaient leurs pensées les plus secrètes. Sans doute n'aurait-il pas pensé à Alice s'iels ne s'étaient pas croisé·es dans les dernières heures. Il se dirige d'un pas rapide vers le fond de la salle, où trône un monticule de vieux écrans, dont certains reposent sur des socles d'imitation romaine.

Méli aura un regard d'enfant devant l'installation. Évoquer sa présence le soulève, comme s'il était en apesanteur. J'ai hâte de voir la bio générée à partir de son nom. Mélissa. Méli. Un beau nom. Il allume les barres d'alimentation, puis un à un les moniteurs glanés ces derniers mois. L'ordinateur s'ouvre sur un programme conçu par ses soins qui reprend un simple générateur de texte en libre accès ; il suffit d'entrer son nom sur le clavier laissé par terre pour le voir s'afficher sur l'un des écrans, et lorsqu'on appuie sur la touche *ENTER*, une biographie sommaire est créée par intelligence artificielle. La touche *prt sc*, elle, transmet le texte à une imprimante à facture. Chloé se prête au jeu une fois de plus, tape *Chloé Fortin-Gagnon* avant d'envoyer la commande. La biographie apparaît sur l'un des écrans posés à même le sol. Encore une pour la boîte. Je vais l'imprimer pour être sûr que toute fonctionne encore. Il inspecte le texte sur le papier thermique sorti de l'imprimante à droite de l'installation.

Chloé Fortin-Gagnon est une jeune journaliste originaire de Québec, Canada. Elle œuvre présentement à titre de rédactrice web pour La Presse, l'un des journaux les plus importants du Canada. Fortin-Gagnon a également travaillé pour plusieurs autres publications, incluant The Montreal Gazette et Le Devoir. Dans son temps libre, elle apprécie lire, écrire et passer du temps avec sa famille et ses amis.

Un cube en plexiglass au centre de la salle contient toutes les occurrences où le générateur l'a mégenré ainsi. Chloé soulève le couvercle, déroule gracieusement le papier, face visible sur le dessus, avant de refermer la boîte. Un genre artificiel pour une vie artificielle. Les rares occurrences qu'il considère comme réussies, elles, sont épinglées sur le mur ; les contempler l'euphorise. L'attribution du genre comme processus d'essai-erreur. Même les machines mégenrent — la cisnormativité s'enracine partout où elle peut. À côté des biographies au « il », quelques poèmes se déploient dans un chaos organisé sur des matériaux trouvés. Son attention s'arrête sur sa création préférée, *TOUT OU PRESQUE Y ÉTAIT ILLUSION*. Il a eu la furieuse envie de l'écrire partout, mais s'est limité à cette occurrence — massive, certes — sur une fenêtre antique revalorisée.

Les visiteur·euses seront un peu largué·es devant la multiplicité des propositions, il s'en doute — les tâtonnements ont été nombreux au cours de sa résidence artistique. Un premier algorithme qui fonctionnait par génération de motifs à partir de ses propres écrits a résulté en une poésie accidentelle ; ce sont ces courts vers qu'il a extraits et qui se retrouvent devant lui. Une deuxième vague d'expérimentations a produit des amalgames surprenants en associant une liste Wikipedia et des extraits de son journal intime. Chloé a eu envie de donner corps à ces jumelages improbables quand l'ordinateur lui a proposé *L'AMOUR DE MA VIE, JE L'AI RENCONTRÉ PLUSIEURS FOIS* avec l'écocentre de Chicoutimi. Un conteneur débordant de sacs à ordures a d'ailleurs servi de fond pour cette photo-là. En allant immortaliser *ACCUEILLIR LA FIN* sur l'ancien orphelinat, il est tombé sur des moniteurs surannées abandonnés au chemin. Y'a quelque chose à faire avec ça, qu'il s'est dit. Il ne lui restait cependant plus beaucoup de temps pour une troisième phase d'expérimentations. Mais bon, j'ai réussi.

Réussir est un grand mot. Peut-être que personne va venir. Peut-être que trop de gens vont se demander « mais c'est tu vraiment de l'art, ça? » et pousseront pas la réflexion. Chloé adore secrètement les gens rébarbatifs à l'art contemporain lorsqu'ils rencontrent une simplicité qui passe chez eux pour un manque de talent. « Je pourrais faire ça chez nous, c'est pas de l'art, ça ». Toujours cette envie de les questionner, de soulever l'enjeu de la démarche.

La voix de Joëlle résonne dans l'espace ouvert. Il n'y porte pas attention ; de retour devant l'installation, il éteint les moniteurs d'une pression de l'index, puis l'ordinateur. Les voyants rouges

des barres d'alimentation s'allument encore, signe que rien n'a sauté malgré la quasi-surcharge que l'installation requiert. Tout est encore correct. Pas de catastrophe. Il désactive les barres.

(ix)

La lumière oblique dévoile quelques poussières suspendues au plafond texturé. Ce serait le moment idéal pour les en déloger. Je pourrais me lever. Yaël n'en fait rien. Fixe le vide au-dessus de son lit. Toute énergie semble avoir quitté son corps. Une sensation de chaleur témoigne de l'effort fourni pour nettoyer l'appartement, elle part du dos, monte les épaules, se diffuse dans les triceps et les biceps, fourmille jusqu'aux avant-bras. Yaël a beaucoup frotté, longtemps. Une méditation par le ménage. Où l'on alterne les positions pour mieux déloger la crasse, inspire et expire les vapeurs toxiques, atteint une tranquillité d'esprit à force de répétition. Bree Van de Kamp, sors de ce corps. Sacha a raison.

Durant leur adolescence, toute la famille se cordait dans le salon pour écouter *Beautés désespérées* chaque mardi soir, les filles, le garçon, le père et la mère, un des rares moments où iels étaient ensemble en dehors des soupers protocolaires du samedi. Alors qu'iels marchaient à la polyvalente un mercredi, Sacha lui a dit, « Toi t'es Bree ». Je voulais pas. J'aurais préféré Mike — gentil, bien avenant, d'un calme attirant — ou encore Susan — drôle, attachante, simple. La maturité, des études en travail social et sa propre thérapie lui ont cependant fait accepter le désir de contrôle que Bree incarnait. Les manies de Yaël sont plutôt cachées, cantonnées dans son intimité. L'impossibilité de se laisser aller chez soi. Ou plutôt, non, la possibilité d'enfin se laisser aller, réguler furieusement jusqu'au moindre centimètre. Rares sont les personnes qui ont pu pénétrer dans cet environnement contrôlé. Un couple d'amis a une fois laissé traîner des papiers métalliques de chocolat sur la table au lieu de les jeter — les petits morceaux ont fini sur le sol, puis aux quatre coins de la cuisine et du salon. Toute la durée de leur visite avec l'envie de leur garrocher leur papier alu coloré dessus pour qu'ils comprennent de se ramasser. La libération une fois qu'ils étaient partis, passer l'aspirateur en blastant de la musique dans mes écouteurs. Ils n'ont plus été réinvités.

Avec son ex Valérie, c'était différent. Yaël lui avait dit, pour le ménage. Pas le choix, pour passer du temps de qualité avec elle au Saguenay. À moins de dormir à l'hôtel, mais l'idée lui avait semblé un peu extrême — pour Québec, ça va, mais chez soi? Lorsqu'elle lui rendait visite, elle

faisait conséquemment attention, tâchait de laisser les choses comme elle les avait trouvées. Quand c'était moi qui allais à Montréal, elle accueillait mes interventions ménagères avec admiration plutôt qu'avec consternation. Comme un love language. On s'était fixé des limites, quand même. Ça fonctionnait. Jusqu'à ce que ça ne fonctionne plus.

Ça fait longtemps tout ça. Assez longtemps. Y'a un boutte à se priver de bonheur parce qu'on a peur de l'abandon. Yaël le répète presque ad nauseam à ses patient·es en thérapie, il faut plonger, c'est la seule manière d'être épanoui·e. Applique tes propres conseils, esti. Le stucco au plafond semble à nouveau aussi immaculé qu'il puisse l'être. Plus aucune trace des poussières, même si elles flottent encore là.

Le cellulaire git sur le comptoir, branché comme aux soins intensifs. Temps de tirer la plug, de remettre les notifications à *on*. Un retour à la vie. Yaël pianote son code, balaie l'écran vers le haut pour désactiver le mode *ne pas déranger*, rebalaie vers le bas. Retient son souffle lorsque vient le moment de cliquer sur l'icône des messages textes. Alice est coincée entre les messages de Marie-Andrée et de Marco. Lui revient en tête ce conseil glané entre les pages d'une revue de sa grande sœur : « laissez-le patienter un peu, ne répondez pas à son appel dès la première sonnerie », ou quelque chose du genre. Maudit que c'est d'la marde. Son pouce appuie sur la plus récente addition à ses contacts.

Salut, c'est Yaël

Allô! Comment tu vas depuis l'temps? ;)

Leur trajet ensemble a été agréable. La conversation était naturelle, les silences aussi. Sans effort. Sans malaise. Personne parle de tomber en amour, encore moins de briser l'autre. Juste avoir du fun. S'amuser. C'est la journée pour ça, s'amuser. Allez. Fais comme tu dis. Ose un peu.

Toujours bien, et toi? Pas trop pénible le travail?

That's it, that's all. Envoyer. Astheure, astheure... Le micro-ondes et le four s'accordent un instant dans leur déclaration temporelle, 4h07. Puis 4h07 et 4h08. Les cinquante secondes de la discorde — à la prochaine panne ou au changement d'heure, commence par le micro-ondes sans faire *START*, set l'heure du four puis appuie simultanément sur le bouton du micro-ondes. Boom, zéro discorde. Yaël glousse, se trouve drôle de planifier la synchronicité future de ses appareils

ménagers. Je pourrais aussi ne pas mettre l'heure sur un des deux, encore moins d'efforts. Bye bye micro-ondes.

Le temps n'importe pas.

Habitées d'une volonté qui leur est propre, ses jambes l'amènent devant la bibliothèque Ikea où ses carnets reposent, cordés par chronologie. D'abord grands formats et identiques (le film *Harriet l'espionne* y était pour quelque chose), les cahiers ont rétréci au fil des ans et se sont diversifiés. Celui qui l'intéresse est entre le journal Poufsouffle et celui, à l'imprimé végétal, qu'un ami lui a donné. Yaël fait glisser la tranche pourpre avec son index, puis coince le journal entre son pouce et son majeur avant de le tirer.

La couleur l'exaspère, le motif aussi, la texture aussi — du faux cuir embossé avec des fleurs, un bouton pression sous une lanière pour maintenir le cahier fermé. Un journal qui suinte le féminin ostentatoire. Comme Valérie. Yaël l'a reçu par la poste avec une note. *Je savais pas quoi faire avec, alors je te le donne*. Les entrées commencent au début de leur relation, décrivent leurs sorties, leur temps ensemble. Des photos, dessins, citations, billets d'expo et factures parsèment l'ensemble de l'œuvre. Recevoir ce carnet a été comme recevoir une bombe. Je peux pas croire qu'elle m'ait envoyé ça. Elle aurait dû le jeter, le crisser au feu. J'aurais dû le crisser au feu. Yaël y a cherché des réponses, mais comme le but avoué du carnet est de célébrer un anniversaire qui ne viendrait jamais, il n'y a de place que pour le beau. La dernière entrée relate le départ de Valérie en Amigo Express, leurs adieux qui se voulaient temporaires dans le stationnement de l'accueil touristique. Va pas là. It's fuck this shit o'clock, pas l'heure de revenir sur Val.

À la toute dernière page du journal, Yaël déplie la pochette, saisit le sachet laissé là. L'ouvre. Verse son contenu dans sa paume, brasse les pilules un peu, comme une personne le ferait avec une paire de dés. Huit des dix comprimés retournent dans la pochette du journal. Deux? Deux.

(x)

Où sont les gens du 21 Price? Il fixe le rectangle de boue et de neige en marchant. On lui a appris à lorgner la maison de chambres depuis toujours : l'endroit faisait régulièrement les manchettes locales jusqu'à sa destruction par le feu. Si on avait créé un « cherche et trouve » maison avec le journal y'a quelques années, on aurait pu facilement mettre 21 Price sans se tromper, le *Quotidien* en parlait tellement souvent. Attention au char. Ça, pis conduite avec facultés affaiblies, Alcan, Jean Tremblay, quoi d'autre... les Sags, pis au moins une photo prise par Rocket Lavoie et un article qui parle d'un crime commis à Montréal. Chloé saisit son moment et traverse la rue Ste-Anne dans ce qui se rapproche le plus pour lui d'un acte de foi. Ça serait poche de manquer le vernissage parce que je me suis fait ramasser par un char. C'est quoi les chances? Une flaque d'eau l'empêche de regagner le trottoir directement, il contourne à droite.

Les blocs crasseux le long de la rue forment un rempart à la gentrification. Y'a peu de chance qu'un immeuble à condo soit construit au 21. Peut-être une entreprise? Price est désolante — Price Ouest. Quand même, y doit avoir de la joie à l'intérieur des murs. Il ferme ses yeux un instant, concentré sur la caresse chaude des rayons de fin d'après-midi sur son visage. Au pire, dans le soleil. De la joie quelque part.

Les immeubles de briques jaunes, grises et brunes alternent alors que des affiches *À LOUER* et des paraboles s'invitent aux fenêtres sales et aux pans de murs effrités. Une rare maison ancestrale tient encore debout au milieu de cette mer dépossédée, discrète dans sa beauté. C'est où le nouveau 21? Y'en a tu un? On serait bin capables de s'en torcher que les plus pauvres puissent pu se loger. M-A doit être au courant, le milieu communautaire, ça jase.

Sa respiration devient plus courte et superficielle à mesure qu'il gravit la côte Price. Un pied devant l'autre. Les alentours changent progressivement : les blocs perdent du terrain, cèdent leur place à quelques espaces en jachère, à de petits murets de pierres et de briques de même qu'à de vieilles maisons unifamiliales reconverties en plex. Chloé accueille le faux plat de la rue avec soulagement, en sueur sous son manteau grand ouvert. J'aurais dû prendre Jacques-Cartier. À sa gauche, une église et une bâtisse à vocation religieuse flanquent l'ancienne prison. Peut-être que la

prison a été bâtie sur des terrains qui appartenaient à la communauté, avant. Ça expliquerait pourquoi elle est là comme un cheveu s’a soupe. Le coin commençait à devenir huppé, et hop, une prison. L’urbanisme local est une blague depuis longtemps. Les riches devaient être en tabarnak. Les blocs sont de retour, mais en meilleur état que ceux du bas de la rue. La pente reprend ; un·e conducteur·rice rétrograde pour monter la côte. Au loin, Chloé voit poindre le toit de l’ancien séminaire et celui des Sœurs du Bon-Pasteur. Le niveau de vie s’élève avec le dénivelé. Les riches aiment contempler la plèbe de haut. Les riches et le clergé (parce qu’ils sont moralement supérieurs, c’est bien connu).

Il traverse pour approcher de la rue Maltais, dont le nom est enfin visible au-dessus de l’arrêt. Mon calvaire prend fin. Min börda. C’est quoi les paroles déjà. « Lång tid, lång tid. » Chloé pense encore à la sardine en robe de chambre du court-métrage vu à Regard quand il dépose une main sur le garde en bois non-traité des escaliers, puis lorsqu’il récupère son trousseau accroché par un mousqueton à la ganse de ses jeans. Il remarque toutefois que la porte d’entrée est déjà débarrée. J’ai-tu oublié — la porte s’ouvre à la volée, Chloé lâche un cri dans son sursaut.

— Surprise!

— Ostie de câlce de marde, M-A, j’ai failli mourir.

— Bin non, c’est jour de vernissage!

— Refais-moi pu ça, estie.

— Prends su toé, check ce que je t’ai apporté, s’exclame-t-elle trop fort en lui tendant une flûte de mousseux. Chloé remarque que celle de son amie est déjà bien entamée.

— T’es pas croyable.

— Tu m’aimes exactement pour ça.

— Aimer est un grand mot quand on parle d’une vieille crisse comme toi.

— Arrête de chialer, enlève ta froque pis va voir si t’as pas mouillé tes culottes.

Les bulles font du bien mais lui montent à la tête. La toast du déjeuner est loin. Qu’est-ce que j’ai qui serait pas trop lourd...

— T’as-tu faim? demande Chloé en ouvrant la dépense.

— J’ai apporté des Miss Vickie’s au poivre, sont s’a table du salon.

— T'es tellement hot.

— Je sais, lui répond-elle d'un air narquois. Toi par exemple... c'pas ça que tu portes à soir?

— J'pensais pas que j'étais habillé comme de la marde mais maintenant, oui...

— Non mais pour vrai...

— ...c'pas ça que j'vais porter, mais faut encore que je choisisse, là.

— On fait ça?

— Oui ça serait pas mal le temps. Apporte les chips?

— Yes, sir!

Les deux ami·es passent à la chambre. Frida paresse au pied du lit, son ventre blanc offert aux caresses. Comme si elle savait qu'on arrivait. Ses yeux disent « Flattez-moé ». Oh que t'es douce, ma belle. Oui, t'es douce douce douce. Chloé l'embrasse sur le front. Marie-Andrée semble s'afférer à lui trouver une tenue pour ce soir, il entend les cintres qui s'entrechoquent et qui glissent le long de la pôle du garde-robe. Il relève la tête pour l'interrompre.

— Non mais attends, je sais déjà ce que j'vais porter.

— C'pas ça que tu viens de me dire.

Chloé se lève, somme son amie d'aller s'installer sur le lit, farfouille un instant dans son garde-robe, accumulant les cintres au creux de sa main droite.

— Crime, combien de fois tu vas te changer dans la soirée?

— Attends!

Marie-Andrée rouspète. « La patience est une vertu », disait Rachel Weisz dans *La Momie*. « Cette fois-ci je crois bien que non », lui répliquait Brendan Fraser. Dans quel monde qu'on est que M-A est Brendan Fraser et moi, Rachel Weisz? Bon, il me reste juste à prendre des jeans pis des leggings dans la commode.

— OK, j'ai trois finalistes en tête pour ce soir.

— Tu vas les essayer?

— T'es-tu malade, tu m'as déjà vu porter tout ça.

— Une fille s'essaye, on sait jamais.

Tout son change est nécessaire pour ne pas soupirer et lever les yeux en l'air. Une fille s'essaye, un gars s'essaye, tout le monde s'essaye. Où c'est que j'en étais. Kit numéro un. Chloé

laisse tomber sa pile de vêtements sur le lit, effrayant Frida qui saute sur le plancher pour aller se poser ailleurs. Il s’empare du blazer noir, qu’il décroche pour mettre par-dessus un t-shirt blanc sur lequel est reproduit son tableau préféré de Keight MacLean (Laurel, une figure délicieusement androgyne); son autre main saisit des jeans noirs.

— Ça c’est l’option un.

— Très casual.

— Oui.

— Tu mettrais ça avec quoi? Quels accessoires, j’veux dire.

— Soit avec mes Converse ou avec mes Doc, pis une ceinture normale, là.

— Mmmmkay.

Eh boy, c’est pas gagné. Il abandonne les vêtements sur le lit, soulève un seul cintre bien haut. Chloé aime la dualité apportée par la chemise prolongée en robe.

— Alors ici on a la robe chemise, parfaite pour épater la galerie.

— Un brin plus chic.

— J’mettrais ces leggings-là en dessous, pis j’pourrais mettre un nœud papillon avec, j’en ai un noir ou un rouge.

— Rouge ça matchera pas avec le vert olive.

Si je mets ça, c’est garanti qu’il y aura une, non, des connaissances gossantes qui vont me dire, « hein, tu portes une robe? » — bin oui, criss. À croire que les gens m’ont jamais vu. Je dois à personne la masculinité ni la féminité. Il laisse tomber la robe et le legging à côté du premier ensemble, prend le dernier morceau. Plus audacieux celui-là, mais je feel audacieux. C’est mon vernissage. Chloé tend un jumpsuit noir devant lui.

— Ouh, c’est nouveau?

— Oui et non. C’est Vaness qui me l’a refilé ça fait un boutte, mais j’ai jamais trouvé l’occasion de le porter.

— Bin là, j’veux voir.

De sa main libre, il s’empare d’une poignée de chips qu’il enfourne dans sa bouche avant de se diriger vers la salle de bain. Y’a pas de vomis de chat entre les deux pièces, une victoire. Chloé referme doucement la porte. Le miroir surplombant le lavabo lui renvoie un regard rieur, qu’il laisse glisser sur son visage carré mis en valeur par sa nouvelle coupe. Il s’approche et sourit, remarque un grain de poivre à la frontière de l’émail et de la gencive. Ferme sa bouche et passe la

pointe de sa langue sur l'incisive fautive, sourit à nouveau. Il faudra pas que j'oublie de me brosser les dents avant de partir.

Mes doigts sont gras. Chloé accroche le jumpsuit derrière la porte et rince rapidement ses mains. Imagine laisser une grosse trace d'huile sur le tissu. Vaness me tuerait. Moi aussi. Il enlève son chandail et ses jeans. Décroche la combine dont le tissu délicat au noir profond contraste avec le beige de la porte. Ses mains tiennent les bretelles tout en maintenant le centre du vêtement ouvert pour qu'il puisse y rentrer ses jambes. Une fois cette étape franchie, il remonte le vêtement le long de ses cuisses, puis se redresse. Ses bras se contorsionnent ensuite pour rentrer dans les manches.

Chloé s'admire dans la glace. L'échancrure met ses clavicules et son torse plat en valeur. Ses épaules musclées par la danse ne sont pas en reste. Un élastique lui enserre discrètement la taille, allongeant sa silhouette. J'ai l'air d'une Amazone en deuil. M-A va capoter.

(xi)

Une seconde vibration des minutes — des heures? — plus tard la ramène près de la conscience, mais même la perspective d'échanger avec Yaël n'est pas suffisante pour la tirer du sommeil dans lequel elle a sombré à son retour.

Quand l'alarme sonne, elle appuie sur le bouton central de son cellulaire sans même décoller ses paupières.

Tu devrais te lever.

Encore quelques minutes...

Elle visualise un long ruban gluant déroulé sur lui-même à partir d'un plafond qui n'est pas le sien. La pièce est plongée dans une fausse pénombre, comme si on avait tiré les toiles à midi en pleine canicule, comme si on refusait la lumière qui tentait d'entrer. La chaleur y est écrasante. Tout est jaune, brun, crasse, un appartement où la nicotine s'est agrippée à tout ce qu'elle trouvait, armoires, interrupteurs, ampoules, boîte électrique. Son regard s'approche du ruban comme le ferait une caméra lors d'une séquence lente. À mesure que l'objet gagne en importance, on distingue une mouche, une seule. Ses pattes sont engluées. Elle se démène, bat des ailes, prend une pause, recommence. Peut-elle laisser quelques parties d'elle pour survivre?

L'alarme retentit à nouveau. Alice ouvre les yeux, appuie sur *Arrêter*. Respire. À mi-chemin vers le bâillement, elle inhale et exhale. Du pouce, elle compose son code, le rate. 1397. Voyons, t'es bin poche. 1 3 9 7. Yaël trône au sommet de ses messages. *J'ai le goût d'aller au Bar à Pitons, si jamais ça tente, j'y serai vers...*, indique la prévisualisation. Envoyé il y a quarante minutes. Un chatouillement la saisit dans le bas du ventre. Est-ce que je devrais... j'ai-tu le temps? Elle ouvre

Facebook, consulte la notification de l'événement pour le vernissage. *AUJOURD'HUI DE 19H À 22H*. Oui j'ai le temps. Le désir parcourt son corps fatigué comme l'électricité, une ampoule incandescente dont le filament est sur le point de rompre. Ça peut juste m'aider à mieux feeler.

(xii)

Les flammes meurent dans le foyer quand Yaël sort du sous-sol de la Maison Price, une pinte à la main — vite, la déposer dans la neige, ajouter des bûches, souffler le brasier qui étouffe. Yaël prend ensuite place sur un rondin, allonge ses jambes pour mieux les réchauffer près du feu, s'aventure pour une première gorgée, ronde et caramélisée, avec une touche de sel. Faudra éventuellement rajouter du bois mais pas tout de suite, prendre le temps de déguster la bière, profiter de la solitude. Au Bar à Pitons, la fin d'une chanson de la famille Boudreault est accueillie par des cris enthousiastes et des applaudissements qui parviennent dehors à travers les fenêtres à carreaux mal isolées. La musique traditionnelle qui repart lui inspire un timide sourire. Le Bap, le pit à feu, ça faisait longtemps.

Deux ans déjà — non, un et demi, c'était l'été. C'était le début de l'été et leurs corps se rapprochaient, une tête se laissant aller sur l'épaule de l'autre avec mille précautions. Quelques personnes se détendaient sur la terrasse et autour du terrain de pétanque, loin du feu, comme si toutes sentaient une intimité qui allait éclore pour peu qu'elle ne soit pas dérangée. Valérie et Yaël comme la floraison événementielle d'une fleur extrêmement rare. Les deux regardaient les flammes en silence, d'humeur à contempler un devenir qui semblait à la fois proche et lointain. Qui plongerait en premier? Vers quoi? Une relation longue distance? Avec quelles attentes? Leurs mains effleuraient toutes ces questions à travers de prudentes caresses.

Une voiture laisse échapper une longue plainte en remontant le boulevard Saint-Paul ; quelques secondes plus tard, un petit groupe d'amies sort du bar, s'allume des cigarettes et jase bruyamment. Leurs regards sont tournés vers le feu. Venez pas me parler. Peut-être que si je fais semblant de pas les voir, iels vont partir. Le groupe regagne le sous-sol après une insupportable attente durant laquelle Yaël boit sa stout jusqu'à s'en geler les gencives et l'œsophage. Une bûche se fend bruyamment, envoie un tison dans la neige.

En quelques mois, le nombre de « je t'aime » échangés avait rivalisé avec le nombre de kilomètres entre Chicoutimi et Montréal. Les insécurités de Valérie, cultivées dans un secret étanche, nécessitaient toutefois une présence que la distance ne permettait pas. Grand feu, Saint-Jean-Vianney, déluge, leur rupture s'est ajoutée aux tragédies mémorisées. Les mots reçus ce dimanche-là sont pyrogravés dans sa tête, impossible de les en déloger. Les voici qui tournent encore, tournent et défilent dans ses pensées comme s'ils avaient été envoyés hier :

*tu mérites quelqu'un qui t'aime mieux
je suis pas prête à être en couple finalement
je t'aime
personne ne m'a jamais aussi bien aimée que toi
je suis désolée.*

De cette rupture reste une série d'images que Yaël essaie de refouler en creusant la neige du talon — pleurer tout le parc des Laurentides, devoir arrêter sur le bord de la 40, appeler Xav en panique, faire demi-tour parce qu'il avait raison, ça servait à rien de show up chez elle.

Au feu tout ça.

Au feu Valérie en couple trois mois plus tard.

It was all bullshit.

Qu'est-ce que ma vie serait devenue si Val avait pas — non, ne pas aller là. Yaël pose son verre presque vide dans la neige, se lève, s'étire, renverse la tête vers le ciel, cherche la ceinture d'Orion, la trouve juste au-dessus du toit rouge de la Maison Price. Tout se peut quelque part, mais — mais ça, c'est trop. J'ai tellement espéré avant de comprendre que c'était inutile, tellement revisité notre passé qu'il est devenu imaginaire. Valérie, c'était juste une amourette d'été qui s'est finie avec l'arrivée de la saison froide. Faut que j'apprenne à accueillir les fins. À laisser aller.

Yaël reprend son verre, offre les dernières gouttes aux flammes où elles s'évaporent dans un sifflement. La famille Boudreault s'emballe de plus belle à l'intérieur, captive la foule par une chanson à répondre. Je vais aller recommander. Prendre mes messages en même temps.

Ses pas, alourdis par l'alcool, se font prudents en descendant les escaliers. Imagine glisser et te péter le dos sur le ciment. Un frisson l'envahit en même temps que la vague de chaleur et de bruit quand s'ouvre la porte — un des fumeurs de tantôt, seul. Il est pas mal. Français? La musique

avale la réponse de l'autre à son remerciement. Je pourrais toujours m'essayer si Alice vient pas. Au comptoir, Yaël s'immisce entre un trio et un buveur solitaire, tend un billet de vingt pour attirer l'attention du serveur. Son cellulaire vibre dans sa poche arrière. Pas le moment, eyes on the prize, essaie d'avoir un contact visuel. Ceinturé par le bar, le serveur effectue sa valse d'un côté à l'autre, alterne les liquides, les verres et les client·es, dissémine les machines Interac et multiplie les allers-retours vers la caisse. Quand il remarque enfin Yaël, moins d'une minute s'écoule entre leur première interaction — « Un black velvet s'te plaît » — et leur deuxième — « Merci, tu peux me rendre juste dix ». Enfin. Le liquide noir et onctueux glisse sur sa langue. Je sais pas pourquoi je m'attends toujours à ce que ça goutte le cidre en premier alors que c'est la bière qui est sur le top.

Un coup d'œil sur son téléphone lui apprend non seulement qu'Alice s'en vient, mais qu'elle est déjà arrivée. *Je suis dehors, j'ai croisé un ami.* C'est le moment pour passer aux toilettes. Not that I have to go. Non. J'vais pas commencer à faire du speed pour être plus sociable. J'suis capable de socialiser sans, pis d'être assez agréable pour qu'une personne rencontrée le matin veuille me voir à nouveau le soir même. Ce petit remontant d'ego lui donne toute la confiance nécessaire pour s'extirper des fondations de la maison et remonter à la surface. Retourner au feu.

(xiii)

Ça y est.

Ça y est.

Ça y est.

Chloé est tellement stupéfait qu'il se comporte comme un code défectueux. Les premières personnes sont arrivées quelques (agonisantes) minutes après le début officiel du vernissage. De pur·es inconnu·es. Il les a observé·es laisser leurs habits d'hiver au vestiaire, prendre leur billet de consommation gratuite et se diriger directement vers le bar. Un verre de vin à la main, iels ont ensuite commencé leur ronde. Il n'a rien perdu de leur déploiement, même s'il a feint d'être absorbé par ce que Joëlle disait (quelque chose comme quoi il a réussi le pari d'habiter l'espace, même si elle a eu ses doutes au début).

Assez rapidement, il a constaté que l'absence d'instructions pour l'installation posait problème : personne n'osait approcher du clavier, encore moins s'agenouiller pour y taper son nom. Une chance que M-A était là. Est là. Puisque les deux ami·es sont arrivé·es ensemble, Chloé a pris le temps de lui expliquer comment interagir avec l'œuvre. Une de ses bios est encore affichée, celle qui l'a faite autrice. Sans aucune gêne, elle n'a pas hésité à inciter ces inconnu·es à participer. « Vous pouvez écrire votre nom pour voir quelle vie l'ordi va vous créer, pis même imprimer le texte après si ça vous tente. Essayez-le, c'est l'fun! ». Un petit écriteau — un papier sur le sol — indique maintenant les étapes ; Joëlle s'est empressée de l'imprimer à l'étage après en avoir discuté avec lui.

Une foule joyeuse a lentement envahi la salle. J'ai réussi. Chloé admire les petits groupes formés au fil des arrivées : une partie de sa cohorte du bac avec des profs de l'UQAC ; son père et sa conjointe ; d'ancien·nes collègues du café ; quelques ami·es de la danse (dont Méli!) ; ses ami·es proches ; des ex disséminé·es ici et là (même Alex est venu, lui qui déteste pourtant les événements mondains).

— Pis, content?

Joëlle est de retour à ses côtés, visiblement plus nerveuse que lui.

— Oui, vraiment!

— J’pensais attendre encore un peu pis faire les speeches dans dix, quinze minutes, qu’est-ce que t’en penses?

— Ah ouais, bonne idée.

Les speeches. Comme dans « faut que tu fasses un speech ». Chloé a dû manquer l’information. Pas grave. Rendu là, une improvisation de plus ou de moins... Joëlle repart vers le bar, où un groupe de cégépien·nes est aglutiné.

— J’peux-tu profiter de toi pendant que t’es seul?

Méli! N’importe quand! Il se sent rougir.

— Bin certain!

— J’voulais juste te dire bravo. C’est vraiment impressionnant.

— Awh, t’es fine, merci!

— Tu m’en as parlé mais j’imaginai pas que ça allait ressembler à ça.

— À quoi tu pensais?

— Euh... bin t’sé, j’pensais pas à cette ampleur-là.

— T’as-tu essayé l’installation?

— Non, j’ai pas osé...

— Ah bin là, on l’essaie ensemble si tu veux!

Chloé saisit Mélissa par la main comme à la danse, sauf qu’au lieu de créer un passage sur la piste, iels contournent les visiteur·euses. Il remarque Vanessa et Marie-Andrée le dévisager puis murmurer quelque chose qu’il ne capte pas. M-A a son air de p’tite crise.

Seul l’écran d’accueil est encore vide, prêt à recevoir la demande d’Mélissa. Sur les autres, des noms connus et inconnus se déploient en autant de vies imaginées.

— OK fait que j’ai juste à écrire mon nom, c’est ça?

— Oui, pis à peser sur enter pis print screen si tu veux la version imprimée.

Elle s’accroupit, tape son nom complet, envoie la commande au générateur de texte. L’un des écrans en hauteur, à gauche de l’installation, affiche sa biographie. Chloé s’y dirige, alors que Mélissa récupère l’impression. Qui es-tu, Mélissa Tremblay? Mon crush, mais encore...

Mélissa Tremblay est une jeune femme inspirante qui a changé le monde de la mode. Née à Montréal, Canada, elle est une designer et entrepreneure de renommée internationale. Les créations de Mélissa sont connues pour leur mélange unique des styles classiques et

Un toucher l’interrompt dans sa lecture. Elle me tient par la hanche, Méli me tient par la hanche! Chloé peine à contenir sa joie, mais aussi son désir, dont il sent la diffusion, lente, dans son corps. Focus Chloé, c’est pas le moment!

— « ... de sa carrière en mode, Mélissa est une philanthrope et une défenseuse des droits des femmes et de l’équité des genres. » Mmmm, j’pas sûre pour la première partie, mais la deuxième est quand même pas pire.

— J’adore! Mais j’aime mieux la vraie version de toi.

— Qui est? lui demande-t-elle en le regardant de côté d’un air taquin, la main glissant vers le creux de son dos.

— Mmmm, Mélissa Tremblay est une militante afroféministe de Chicoutimi, Québec, présentement occupée à la rédaction de son mémoire de maîtrise portant sur la question de la misogynie hors des grands centres urbains dans sa province d’origine.

— C’est tout?

— Ses talents de barista et de danseuse swing sont de renommée régionale, et elle est présente comme l’une des voix fortes de sa génération.

Méli a l’air contente. Charmée, même. Chloé s’apprête à lui rendre son étreinte, mais il aperçoit Mariam qui s’approche d’eux. En un instant, il se rappelle leur conversation du matin au café, comment il lui a avoué que c’était lui qui avait convaincu Mélissa de caller malade. J’aurais dû mieux penser à mon affaire, c’était sûr qu’elles allaient se croiser à soir.

— C’est vraiment proche, on est presque arrivé·es.

Consciente de l’heure, Alice mène leur trio impromptu d’un pas rapide vers la galerie d’art. Yaël et Benjamin s’entendent bien, c’était clair rien qu’à les voir rire ensemble tantôt autour du feu... Leur conversation la poursuit sans jamais l’atteindre. Elle les jalouse un peu, aurait souhaité avoir le monopole de cette personne intrigante rencontrée le matin même. Tu vas devenir la troisième roue du carrosse, si tu continues.

— Vous allez-tu souvent à des expos comme ça? interrompt-elle.

— Moi non, répond Benjamin. Du coup, si tu m’avais pas traîné de force, j’y serais pas allé.

— Tu regretteras pas, ça va être super, tu vas voir! Toi, Yaël?

— À Montréal, ça m’arrivait de temps en temps, mais pu maintenant.

— T’as déjà habité sur Montréal?

— Non, mais j’y allais souvent, avant.

La conversation bute un mur invisible. C’était pour voir son ex, se souvient Alice. Peut-être qu’on a été autant vulnérables envers l’autre dans le char parce qu’on pensait pas se revoir. Ça a fait son charme.

— Et toi?

— Des fois. Eille, c’est là!

— OK, tu niaisais pas quand tu disais que c’était à côté!

Une poignée de visiteur·euses se retournent quand iels débarquent dans la salle d’exposition. Avec ma chance, il fallait bien que j’arrive en plein pendant un discours. Impossible d’apercevoir quoi que ce soit sur les murs avec tous ces corps devant ; les trois parviennent néanmoins à se glisser entre des gens ici et là pour écouter. Une personne aux côtés de Chloé s’exprime d’une voix chevrotante, toute son attention fixée sur une feuille froissée qu’elle tient en tremblant. Alice est tout de suite prise de sympathie — elle et moi, même combat. J’ai beau apprendre mon script

par cœur, je panique. T'es jamais capable de te rappeler ce qu'il faut faire, ce qu'il faut dire. T'as besoin d'une béquille, pis ça te donne l'air encore plus stressée.

— ... une résidence chez nous, c'est vraiment comme euh, comme un moment de rencontre, de ressourcement où il n'y a aucune obligation de produire. Nous accordons une grande place à, à la découverte, à la démarche et à la multiplication des celles-ci — de celles-ci. En ce sens, nous avons été extrêmement choyé·es de pouvoir recevoir Chloé. Avant de lui céder la place afin qu'il nous en dise davantage sur ses propositions, la galerie vous annonce que le prochain appel de dossiers vient d'être lancé. Vous avez jusqu'au euh... en fait j'ai pas la date, mais fin avril sûrement. Pour la résidence, si vous voulez faire une résidence. Suivez-nous sur les médias sociaux pour avoir la date exacte. Merci.

Le public applaudit rapidement pour camoufler la gêne suscitée par la prise de parole. Chloé, absolument radieux dans son ensemble une pièce, regarde à la ronde pour capter l'attention de toutes. Je veux être lui quand j'aurai son âge : confiant, calme, authentique, passionné par la vie, on dirait. Les mots sortent de sa bouche avec aisance, sans nervosité apparente. Je l'ai pas assez apprécié du temps qu'on travaillait ensemble. C'était juste un collègue un peu déjanté. J'aurais dû prendre des notes. *Comment être en dix leçons*. Non, ça fait trop formel. *Comment être, selon Chloé Fortin-Gagnon*. Toi, qu'est-ce que tu proposes? Un mouvement la ramène à elle : tout le monde s'éloigne d'un mur sur lequel est posée une myriade de petites pièces disparates. Un morceau de toile déchirée l'attire, elle croit pouvoir y lire *Pendant qu'iel achetait des fleurs*. J'irai voir de près tantôt.

— Ça, c'était ma deuxième grosse exploration. En fait, si vous portez attention, vous allez spotter que les phrases sont encore les mêmes, c'est juste qu'elles sont isolées les unes des autres et... mmmh... individualisées si on veut, en raison de leurs supports distincts. J'ai fouillé dans les placards de la galerie pour les trouver, pis j'suis aussi allé à la ressourcerie, où je vais des fois pour recycler des matériaux. Pour moi, l'art est partout. On l'a vu dans le premier texte généré par intelligence artificielle à partir de mes journaux, pis là on le voit encore avec la réutilisation d'objets rejetés dans lesquels j'ai retrouvé une certaine beauté, ou en tout cas quelque chose d'intéressant, qui suscitait comme un petit feeling, mettons. Maintenant si on passe à la troisième phase de ma résidence...

À nouveau, toustes dégagent un espace, cette fois devant des photographies. Dans le mouvement, Alice cherche Yaël, dont elle ne s'est pas occupée depuis quelques minutes. T'es trop la pire, comment t'as pu perdre une des deux personnes avec qui t'es venue. Je l'ai pas perdue, Yaël est là, en face, à côté de... à côté de... ma psy? Les deux se chuchotent quelque chose, et Marie-Andrée hoche la tête, pensive. Est-ce que ça se peut que ce soient des collègues? Elle fouille sa mémoire pour débusquer un indice qui permettrait un tel rapprochement. Et si elle lui avait déjà parlé de moi? Yaël va faire le lien, t'es foutue. Je suis foutue. Son manteau l'étouffe, un frisson la parcourt de la tête aux pieds — son corps ne sait pas plus qu'elle comment se comporter, court-circuite. Tu peux pas partir, t'aurais l'air de quoi, Marie-Andrée verrait à quel point t'es lourde pis Yaël, Yaël saurait que t'es un cas, Yaël voudrait pu rien savoir de toi, bye bye votre amitié naissante. Alice ferme les yeux, inspire profondément, sent sa cage thoracique gonfler puis dégonfler, gonfler puis dégonfler. Les paroles de Chloé lui parviennent en échos presque indiscernables, elle saisit seulement les mots « au fond », pense à un étang dans lequel une goutte de pluie serait tombée, à ses ondes concentriques. Ça va aller. Le fond boueux de l'étang absorbe la lumière, contraste avec les nénuphars d'un vert pétant. La première onde se brise sur ceux-ci, ne parvient pas jusqu'aux quenouilles en périphérie. Un héron indifférent veille sur l'ensemble, attendant on ne sait quoi ; de temps à autre il tourne la tête de manière à peine perceptible, et bien qu'il semble l'observer, elle sait qu'il n'en est rien, qu'il est probablement plutôt en train de sonder l'étang, à l'affût d'une proie.

Combien de temps elle passe ainsi, elle l'ignore — assez pour qu'elle sente une résistance lorsqu'elle rouvre ses paupières. Ça va aller. Chloé invite maintenant le public à passer à l'arrière de la salle, où repose un étrange assortiment de vieux ordinateurs. Alice en profite pour s'éclipser aux toilettes.

Sans égard pour le pictogramme qui l'orne, elle pousse la première porte venue. La cabine dans laquelle elle s'enferme contient de petites perles qui la font sourire alors qu'elle enlève son manteau, comme

Choses que je déteste :

1. Le vandalisme

2. L'ironie

3. Les listes

On devrait écrire un recueil de citations de toilettes. C'est sûrement déjà fait, tout a été fait. Ses doigts bataillent avec le bouton et la fermeture éclair de ses jeans. Tout ce que je traverse a été traversé par d'autres avant moi. *You r unique, juste like everyone else*, qu'elle lit en s'asseyant. Les sages ont parlé, même si c'est avec un anglais approximatif dans une toilette random à Chicout'.

Quelqu'un pousse la porte de la salle de bain et s'installe dans la cabine jouxtant la sienne. Alice déroule bruyamment le papier hygiénique du distributeur pour laisser savoir qu'elle est là. D'un coup que — d'un coup qu'une personne veuille hyperventiler en toute quiétude, ou laisser aller une diarrhée violente. On sait jamais. *Everything In Its Right Place*. Aucun son ne parvient toutefois de l'inconnu·e d'à côté. En tirant la chasse, elle croit entendre un reniflement, sans plus. Peut-être que la personne voulait réellement hyperventiler toute seule. Son manteau posé sur un coin sec du comptoir, elle contemple son reflet en lavant ses mains. Toujours aussi cernée. Malgré tout, elle se reconnaît une certaine beauté, ne serait-ce qu'en raison de son regard — comme grand-papa Léon, ambré. Des applaudissements parviennent de la salle d'exposition. Chloé doit avoir fini. Sans prendre le temps de sécher ses mains, elle retourne dans la foule à contresens. J'ai bien fait d'aller aux toilettes, check moi la file qui est en train de se former.

Les visages défilent avec familiarité, déjà rencontrés au café ou à d'autres expos. Le milieu de l'art est petit au Saguenay. Comme le milieu queer — il lui semble d'autant plus étonnant de n'avoir jamais rencontré Yaël avant aujourd'hui. Sa rupture lui a vraiment joué dans tête, on disparaît pas de la mappe comme ça, pour le plaisir. Où est Yaël, d'ailleurs? Elle sonde la galerie sans succès, bien qu'elle aperçoive Mariam, Benjamin, Mélissa, Vanessa et bien sûr Chloé. Est-ce que... mais non. Peut-être que tu lui as fait peur. Ça m'étonnerait. Me semble que c'est pas du genre à ghoster son monde. T'assumes que tu fais partie de son monde. Vous êtes rien pour l'autre. On lui tape l'épaule.

— C'est ta froque, non?

Ah bin, Yaël.

— Merci.

— Veux-tu qu'on les laisse au vestiaire? Me semble qu'on serait mieux sans.

— C'est sûr.

Le duo patiente dans la queue, avance au rythme des fumeur·euses qui récupèrent leurs habits. Y'a fait vraiment chaud aujourd'hui, mais pas au point de sortir sans froque encore.

— J'ai une question random pour toi : tu connais-tu la personne avec qui l'artiste jase?

Alice se détourne pour repérer Chloé, aux côtés d'un homme dans la trentaine qu'il lui a présenté par le passé. Il m'avait dit que le sexe était pas fameux, mais que la connexion entre eux l'était.

— Je pense que c'est son ex ou son ancien fuckfriend, j'sais pu trop.

— T'as pas son nom, ehn?

— J'ai oublié, désolée. À cause?

— J'sais pas, j'ai comme l'impression de le connaître mais j'ai la conviction que je l'ai jamais rencontré en même temps.

— Peut-être que tu l'as déjà vu à quelque part?

Yaël hausse une épaule et serre les lèvres.

— T'sé le Saguenay, c'est petit.

La preuve, les deux on connaît Marie-Andrée. Je devrais plugger ma théorie des degrés de Kevin Lambert. Tu vas te griller si tu fais ça. Y'a sûrement un moyen de le faire pareil. Un silence s'installe dans la conversation sans qu'il ne les dérange, même si elle le remarque. C'est pas inconfortable de pas parler, alors qu'avec d'autres personnes, ouf... En sa présence, elle se sent comprise sans qu'elle sache pourquoi. Comme si on était du même bois.

Alice les mène vers le bar. Elle commande un verre de blanc parce que c'est ce que les gens font dans les vernissages ; Yaël opte pour un 7-up après avoir demandé les options sans alcool, « comme ça j'vais pouvoir conduire plus tard ».

— Bon, on la check-tu, cette expo-là?

— Bin kin!

Un vide les invite devant le mur hétéroclite. Les deux admirent une vieille fenêtre à carreaux sur laquelle est inscrit *TOUT OU PRESQUE Y ÉTAIT ILLUSION*. Alice observe le reflet de Yaël au travers des lettres noires finement découpées. Elle soupire avant d'explorer les œuvres à sa droite. Son attention glisse d'une phrase à l'autre, jusqu'à ce qu'elle rencontre *INADAPTATION QUEER* sur le verre crasseux d'un cadre vide, qui donne à voir la partie normalement cachée par ce qu'on y expose.

— Ça te plait?

— J’peux pas expliquer, mais j’m sens comme si je venais de me faire frapper par un char.

— J’vais le prendre comme un compliment, rigole Chloé.

— Mais c’est bien, ehn!

Le commentaire d’Alice pique sa curiosité ; Yaël se rapproche d’elleux pour voir ce qui a provoqué cet enthousiasme violent. Un vieux cadre qui a vu de meilleurs jours. Vide.

— Je l’aime beaucoup aussi.

— Est-ce que... est-ce que je pourrais te l’acheter?

— Bin là!

— S’cuse, j’voulais pas t’insulter...

— Non, non, non, pas du tout! J’suis vraiment super flatté. J’avais pas pensé que... j’sais pas, j’étais tellement concentré sur ma résidence pis à préparer à soir que j’ai pas réfléchi à si j’vendais des œuvres. Mais oui, pourquoi pas!

— Euh... combien tu veux?

La question malaisante.

— Tu me donneras ce que tu peux, je connais ton salaire...

— Ah, mais là! Dis-moi ton prix, j’veux payer ce que ça vaut.

— Pour vrai, ça me touche vraiment que ce soit toi qui l’aies, ça vaut plus que n’importe quoi. Tu y penses, pis j’m note qu’après l’expo, c’est toi qui part avec.

— Merci, t’es trop fin.

Yaël saisit le moment pour s’avancer vers les deux ami·es.

— Ah, euh, Chloé, j’suis venue avec euh... Yaël. Yaël, Chloé.

— Enchanté.

— Pareillement.

— J’aime beaucoup ta chemise pis ton style, ça fait très... queer?

Yaël rigole avant de confirmer d’un haussement de sourcil l’intuition de l’artiste. On trouve toujours le moyen de se reconnaître.

— Toi aussi c’est beau ce que tu portes! Pis tes cheveux, j’adore!

— Merci! C’est mon amie Vaness qui me les a coupés tantôt.

— Ah, c'est elle qui fait les miens aussi!

— Sérieux?

— Bin, si on parle de la même, là. Là-bas?

— Ouais, c'est elle!

— Va falloir que ça devienne ma coiffeuse aussi. À voir vos têtes, elle est super douée, lance Alice.

— Mais comment tu connais Vaness? J'pensais qu'elle faisait juste ses ami·es?

Nice of you to assume we're not friends — on l'est pas non plus, il a pas tort.

— Ma collègue Marie-Andrée l'a convaincue de me prendre, apparemment que j'avais besoin d'une intervention capillaire de toute urgence.

— Tu travailles avec M-A!

— C'est ça que je disais tantôt, c'est petit, le Saguenay! Vous connaissez-tu la théorie des six degrés de séparation?

— Non, répondent Chloé et Yaël en chœur.

— Les six degrés de Kevin Bacon?

Toujours pas.

— En gros c'est une théorie selon laquelle on connaît tout le monde sur la planète via six personnes.

— Ah, comme dans *Lost* ?

— J'ai pas écouté *Lost*, je sais pas... En tout cas, en gros tu prends n'importe qui, pis vous vous connaissez à travers six personnes maximum. Sauf que, écoutez ça, j'ai ma propre théorie pour le Saguenay : j'appelle ça les deux degrés de Kevin Lambert.

On va faire comme si je savais c'était qui.

— Ah, fait que, mettons, Yaël et moi on se connaissait à un degré avant de se rencontrer aujourd'hui vu qu'on a la même coiffeuse? Ou c'est deux degrés vu qu'on te connaît toi aussi?

— Non, c'est un degré. Deux degrés ça serait... bin Kevin Lambert! Vous me connaissez, pis son père était mon physio, ça fait deux degrés.

— Ooooh j'comprends! C'est pas fou...

Faut vraiment que je google c'est qui, Kev Lambert. Mais pas tout de suite, ça serait trop obvious.

— Au fait, on se demandait tantôt c'est qui le dude là-bas? J'pense que tu sortais avec ou quelque chose...

— Alex?

— C'est ça, Alex. Ça te dit tu plus de quoi, Yaël?

Est-ce que ça pourrait... non, c'est quoi les chances... en même temps c'est une grosse coïncidence qu'il s'appelle aussi Alex... mais non. Some things are better left unknown. Anyway, qu'est-ce que je lui dirais, « Allô, on se connaît pas mais me semble que quand j'ai stalké mon ex sur Instagram t'étais en couple avec? » Fuck no.

— Mmmm non, toujours pas.

Chloé finit par s'éloigner afin de continuer sa ronde de remerciements. C'est vraiment quelqu'un qui dégage, admet Yaël, sensible à son magnétisme. Marie-Andrée, Vanessa pis lui forment un beau trio d'amies.

— À quoi tu penses?

— Juste que les gens sont beaux. Ce soir me rappelle à quel point c'est l'fun de se lier avec du monde. De faire des découvertes.

Les deux se taisent, inspectent du papier à facture épinglé au mur.

— J'en reviens pas qu'on se connaissait pas avant ce matin.

— J'ai l'impression qu'on se connaît depuis longtemps, avance Alice, gênée.

Elle aussi. Yaël se rappelle du sentiment de reconnaissance mutuelle en la voyant pour la première fois chez Marco. Pourtant, je vais pas au Cambio pis on a sept ans d'écart, nos chemins se sont jamais croisés. Avant aujourd'hui, that is.

— J'veux pas m'avancer, mais j'ai l'impression que je t'ai rencontrée au bon moment.

(xvi)

La galerie se vide. Les inconnu·es sont parti·es. Chloé accueille leur départ avec soulagement. Bientôt la fin. Sauf que Vaness et M-A ont l'air décidées à faire un after chez nous.

— Come on, faut célébrer ça, ce vernissage-là!

— En plus il reste encore une bouteille de bulles dans ton frigo, j'en avais apporté deux au cas où.

Au cas où quoi? Marie-Andrée ne précise pas. Elle poursuit :

— Tu pourras te mettre en pyj dès qu'on franchit la porte.

— T'exagères, faut profiter d'être aussi hot toustes les trois le plus longtemps possible, sans vouloir vous offenser.

Chloé ignore s'il s'agit d'une pique sur leur accoutrement habituel, ou sur leur « accumulation de jeunesse », comme il aime appeler leur âge vieillissant. Ça me surprendrait que ce soit sur notre âge, Vaness est trop woke pour faire de l'âgisme.

— Mais non. C'était juste une idée de même.

Alex s'approche du groupe.

— Eille, s'cusez moi, j'voulais juste vous dire bye avant de m'en aller.

— Trop gentil, lui répond Vanessa avec un sarcasme qu'il ne relève pas.

— C'était l'fun de te recroiser, émet Marie-Andrée.

— Merci full d'être venu, ça me touche. T'as-tu passé une belle soirée?

— Oui, c'était super. Félicitations.

Il scrame pas, qu'est-ce qu'il veut? On recouchera pas ensemble, on en a discuté déjà. Chloé repère inconsciemment Mélissa, en train de parler avec son collègue Benjamin un peu plus loin.

— J'peux tu te parler seul deux secondes?

— Euh, oui, OK.

— On est juste à côté.

Je sais bin, M-A, vous allez pas perdre une seconde de la conversation, en sentieuses que vous êtes. Alex et lui s'éloignent un peu.

— C'est qui la personne avec qui tu jaisais tantôt, avec la chemise à motifs?

Yaël?

— Yaël?

— Yaël Sheehy est une femme d'affaires, une conférencière et un écrivain accomplie. Yaël a été entendue dans de nombreux médias, incluant CNN, Good Morning America et Fox News. Elle est la fondatrice et CEO de Sheehy Solutions, une firme de consultation basée à New York qui aide les femmes d'affaires à maximiser leur potentiel. Yaël Sheehy est l'auteure de plusieurs livres, incluant *The Sheehy Solution : A Woman's Guide to Success in Business and Life* et *The Sheehy Solution: A Woman's Guide to Achieving Financial Independence*.

— OK, j'suis pu capable!

— J'te l'avais dit que c'était n'importe quoi!

— On dirait que j'suis une femme blanche républicaine ultra conservatrice qui a un discours de self-made woman mais qui s'est mariée riche.

Zéro chance que ça arrive, même dans un univers parallèle.

— Pis la « Sheehy Solution », c'est quoi ça?

— C'est sa queerness refoulée, elle doit marteler à chaque seconde qu'elle est une femme pis policer la féminité chez les autres sinon elle implose.

— Elle est probablement addict au Xanax pis elle trompe son mari avec sa secrétaire.

— Ah, elle y pense mais elle oserait pas. Par contre, lui se gênerait pas parce qu'il la trouve complètement frigide.

— Fais-moi, astheure!

— Regarde pas!

Alice cache dramatiquement son visage de ses mains pendant que Yaël s'accroupit et tape la requête. J'espère que ça va être aussi drôle.

— C'est quoi ton nom de famille?

— Tu devineras pas.

— Tremblay?

— Ouais.

Alice entend pianoter puis imprimer.

— J'peux ouvrir les yeux?

— Oui!

Yaël se tient devant elle, lisant le texte en diagonale. C'est-tu moi ou bin...

— Pis?

— Mmmm.

— Quoi?

Alice approche pour lire à ses côtés. Nos corps se touchent.

— Alice Tremblay naquit dans une petite ville du Midwest. Dès l'enfance, elle démontra une curiosité et une détermination sans limite. Très rapidement, ses aptitudes pour les sciences et les mathématiques furent remarquées, et elle étudia avec brio les mathématiques dans l'une des meilleures universités du pays. Alice fut l'une des précurseurs en informatique, devenant l'une des premières femmes programmatrices aux États-Unis et la première détentrice d'un doctorat en sciences informatiques.

— J'me demande qu'est-ce qui fait que l'algorithme ou l'IA ou whatever a décidé que j'existais pu en plus de m'écrire au passé simple...

— La machine a senti tes doutes existentiels.

Too soon? Alice émet une contre-hypothèse :

— Ça doit être parce que j'ai une vieille âme.

— Moi j'ai une âme de vieille criss, ça d'l'air.

Les deux partent à rire en même temps. Les quelques personnes encore présentes leur sourient poliment. Il commence à être tard. Faudrait peut-être quitter avant que Chloé nous mette dehors. « Voudrais-tu que je te raccompagne chez toi? » — non, doit avoir une meilleure manière de lui demander. « J'aimerais beaucoup te raccompagner chez toi si tu feeles ma compagnie encore un peu? » Yaël n'a pas décidé, mais Alice semble avoir lu dans ses pensées :

— Est-ce que... est-ce que tu voudrais qu'on s'en aille? On pourrait aller chez moi si tu veux.

Sa dernière phrase, chuchotée, leur serre le cœur momentanément. Comme un aveu plus qu'une question. Un besoin de douceur plus que du désir — elle a l'air tellement au bout de sa vie. Fatiguée.

— Ça serait avec plaisir, Alice.

La rumeur d'une voiture sur le boulevard Saguenay berce leur silence. Le toit de sa Civic apparaît au loin. On en a pu pour longtemps. Son esprit est étonnamment serein, ne se projette pas au-delà de la porte vitrée du bloc d'Alice. D'abord lui faire un lift, on verra pour la suite ; pour la nuit, pour demain ; et après-demain. Les jours se suivent et s'enchaînent dans un rythme tel que l'on oublie la plupart d'entre eux, alors même qu'on appréhende leur passage.

Les phares de la voiture clignotent quand Yaël débarre les portes à distance.

— Tapeu, j'me décolle du banc de neige.

Une impression de déjà vu l'assaille. Je lui ai dit ça ce matin. Une éternité depuis. Et pourtant. Seulement quelques heures.

Quelques heures pour qu'une vie en attente se remette à espérer.

— J’peux pas croire que c’est terminé.

— C’est pas vraiment terminé, non? lui demande Vanessa, sérieuse comme seule peut l’être une chauffeuse désignée.

L’expo va être là un mois, elle a pas tort.

— Non, t’as raison, l’expo va durer un mois.

— C’est pas ça que j’veux dire.

Chloé et Mélissa se consultent d’un regard interrogateur sur la banquette arrière. Marie-Andrée, du siège passager, demande candidement :

— De quoi ça, tu vas nous sortir une affaire comme l’Art, genre?

Les trois autres partent à rire. Maudit que j’l’aime, faudrait l’inventer si elle existait pas. Y’a que M-A pour être aussi brutalement honnête devant ce qu’elle comprend pas.

— On rit, mais j’pense que t’as pas fini d’explorer tous les potentiels que t’as ouverts pendant ta résidence. J’sais pas si c’est même possible.

C’est pas faux. Mais c’est-tu vrai? Les pensées de Chloé sont trop confuses pour cette réflexion, l’euphorie y prend toute la place; l’euphorie du vernissage, celle des ami·es, celle de savoir Mélissa si près, celle de l’alcool, celle de la reconnaissance, celle de se sentir beau, celle d’être en vie pour expérimenter tout ça, celle des choix, toujours les choix, à faire et à refaire, parfois souffrants, c’est vrai, mais ce sont ces mêmes choix qui l’ont mené ici et maintenant, ce qu’il ne peut regretter. Tout ce qu’il sait, c’est qu’il espère que la joie l’habitera encore longtemps.

La voiture gravit la côte Price avec aisance, s’engage ensuite sur la rue Maltais. Arrivé·es à destination, Vanessa met la voiture sur *Park* et engage le frein à main avant de se tourner vers lui.

— Pis? Qu’est-ce que ça va être?

ÉCRIRE L'INCERTITUDE

Peut-être

*It might be possible
that the world itself
is without meaning.*

Virginia Woolf
(1925, p. 77)

J'hésite. Je ne sais pas par où débiter ni comment. L'ironie, c'est d'écrire un mémoire de maîtrise dans lequel l'incertitude est centrale sans savoir quelle porte d'entrée emprunter pour l'examiner.

Peut-être commencer par les définitions — incertitude, indécidabilité. L'institution aime les définitions. Elles rassurent, forment une structure connue, certaine ; on réduit ainsi les interprétations possibles, éloigne les quiproquos, assigne bien sagement un sens commun. La structure est nécessaire au maintien de l'ordre — de la domination, dirait Michel Foucault, pour qui toute production du discours se voit « contrôlée, sélectionnée, organisée et redistribuée par un certain nombre de procédures qui ont pour rôle d'en conjurer les pouvoirs et les dangers, d'en maîtriser l'événement aléatoire » (1971, p. 10–11).

L'incertitude est un concept qu'on a tant employé qu'elle en est devenue imprécise, floue — incertaine (Lancry, 2007, p. 190). On la mobilise un peu partout, elle imprègne toutes les sphères de notre existence : philosophie, physique, mathématiques, sciences environnementales, économie, psychologie, sociologie, anthropologie, arts et bien plus. Le physicien Tim Palmer, dans son ouvrage *The Primacy of Doubt*, avance même qu'elle est un moteur fondamental de l'évolution humaine, puisque c'est l'incertitude qui permet la recherche créative de solutions (2022, p. 1). En effet, si l'on connaissait d'avance le résultat d'une expérimentation, nous ne ferions rien, ne tenterions rien non plus. L'incertitude serait donc « an epistemic state at the limits of knowledge » (Wakeham, 2015, p. 716), c'est-à-dire une situation qui implique des informations incomplètes ou alors carrément inconnues.

Dans cette perspective, l'incertitude est une compagne d'écriture de premier ordre. Sans cesse je commence une phrase, me demande où aller avec elle. Je peux la mener jusqu'au bout, ou

au contraire l'abandonner. Sa complétude n'est pas une finalité, elle pourra toujours être supprimée plus tard, oubliée, à moins qu'elle ne soit bonifiée, raccourcie, ou autrement modifiée — changer un adverbe par un verbe plus précis, changer un prénom de personnage parce qu'il est trop similaire à un autre. Toujours il y a cet espoir d'améliorer sa création, sans toutefois en être certain·e — parfois la première intuition est la bonne, d'autres fois non. L'incertitude en amont et en aval de l'écriture ; une quantité de décisions qui dépasse l'entendement, dans la création tout comme dans le quotidien.

L'incertitude, c'est se retrouver à un carrefour et ne pas savoir exactement où mènent les différents chemins qui nous sont présentés. L'indécidabilité, elle, est ce moment de flottement pendant lequel tous les choix sont possibles. Incertitude et indécidabilité vont de pair : l'une n'existe pas sans l'autre.

L'indécidabilité est « the condition of possibility of acting and deciding » (Caputo, 1997, p. 137), ce (non) lieu où toute relation n'est ni confirmée ni infirmée puisqu'elle demeure incomplète, ouverte et rejette « toute totalisation, tout accomplissement, toute plénitude. » (Derrida, 1990, p. 210) Il nous faut toutes traverser ce que Jacques Derrida appelle *l'expérience de l'indécidable* lorsqu'un choix s'offre à nous, même si nous avons parfois l'impression de n'avoir aucune délibération à effectuer. (*idem.*) En d'autres mots, il faut vivre l'incertitude pour prendre une décision, elle est incontournable, un passage obligé même si nous n'y restons que brièvement. Cette incertitude est inséparable de la décision, même une fois cette dernière prise et accomplie : « L'épreuve du peut-être à laquelle soumet l'indécidable, ce n'est pas un moment qu'on excède, oublie, anéantit. Elle continue de constituer la décision comme telle, elle ne se sépare plus jamais d'elle. » (Derrida, 1993, p. 247) Cette épreuve nous hante et nous accompagne donc dans tous nos moments d'existence.

L'écriture comme une épreuve du peut-être, elle aussi. J'avance par tâtonnements, mes choix narratifs et stylistiques me poursuivent, relèvent mon manque de cohérence, me forcent

constamment à revenir sur mes pas, à revoir ma trajectoire. Je ne suis jamais sûre¹ de rien, doute jusqu'à la fin.

Le doute, loin de me paralyser, me permet plutôt de me lancer et de rester dans la création. « Le doute, c'est écrire. Donc c'est l'écrivain[·e] aussi », affirmait Marguerite Duras (1993, p. 22). Valérie Forges, dans *Un choix d'amour*, abonde dans le même sens : « Entre l'intention et le résultat final, j'ai fait des choix et j'ai emprunté des détours qui ont métamorphosé le livre que j'espérais écrire. Est-ce vraiment une erreur ou plutôt le propre de la création? » (2023, p. 101-102) Ces choix, ces détours et cette incertitude font, selon moi, partie intégrante de l'écriture. Duras avançait également que « [s]i on savait quelque chose de ce qu'on va écrire avant de le faire, on n'écirait jamais. Ce ne serait pas la peine. » (1993, p. 53) L'incertitude ne doit pas nous paralyser, il faut non seulement l'accueillir pour écrire, il faut s'en faire une amie, bien la recevoir pour qu'elle reste le plus longtemps possible, l'écouter activement, l'engager dans une conversation.

Notre devenir perpétuel se révèle grâce à l'incertitude — toujours, on tend vers une prochaine pensée, un prochain choix, une version nouvelle de nous-mêmes. Si j'ai voulu l'exemplifier à travers la fiction, elle est aussi observable lors d'une séance d'écriture. En plus de prendre une quantité astronomique de choix propres à la création, en parallèle à ceux-ci, nous prenons aussi mille et une décisions qui nous accompagnent dans l'écriture, comme boire un café tel que je le fais en ce moment. Cela peut paraître anodin, mais pour cette simple action, j'ai déjà effectué une dizaine de choix : j'ai décidé que je voulais 1) boire quelque chose 2) quelque chose de non-alcoolisé 3) de caféiné 4) chaud 5) sucré 6) avec du lait 7) du lait d'avoine 8) dans ma tasse « fuck le patriarcat » 9) en brassant avec une cuillère 10) laissée ensuite dans le fond de l'évier 11) avant de m'attabler 12) de déposer mon café à ma droite 13) sur un sous-verre. Tout cela n'est pas très intéressant, c'est probablement pourquoi on ne s'arrête pas à chaque seconde pour noter nos décisions, aussi minimes soient-elles. L'exercice est tout de même pertinent puisqu'il relève ici et là l'incertitude quant au meilleur chemin à emprunter, aux actions qui ultimement nous mèneront vers une version augmentée de nous-mêmes — augmentée puisqu'enrichie d'une énième expérience de l'indécidable.

¹ Tout au long de l'essai, on notera que je me genre parfois au féminin, parfois au neutre ; ce n'est pas par erreur mais bien pour refléter la fluidité de mon genre que je procède ainsi, en tant que personne genderqueer.

Dans les réflexions qui composent ce mémoire, l'incertitude se nomme rarement, mais elle est pourtant omniprésente, telle une force invisible et tentaculaire. Bien que j'aie initialement pensé *Écrire l'incertitude* en trois grands axes, soit le queer, la saguenéité² et la vie intérieure, il n'y a pas de frontières nettes entre ces grandes thématiques. À travers celles-ci, l'incertitude se cache dans la remise en question des normes, dans le déploiement du queer ; elle nourrit mes espoirs envers un monde plus juste, envers une plus grande représentation en littérature des personnes 2SLGBTQIA+ hors métropole et envers une légitimation des langues orales régionales ; elle est à sa plus perceptible expression dans le foisonnement des temporalités et des voix intérieures qui nous habitent, de même que dans l'indétermination du quotidien.

² Néologisme que j'ai calqué du nom « montréalité », la saguenéité désigne ce qui est propre au Saguenay, son caractère reconnaissable.

Quand le(s) queer(s) déjoue(nt) les normes

*Nous souhaitons penser le débordement.
Ne plus nous taire.
Ne jamais nous résigner.
Nous sommes queer.
Et nous venons foutre le bordel.*

Florian Grandena & Pierre-Luc Landry
(2022, p. 53)

Bien que le sens des mots puisse parfois nous sembler figé — pour ne pas dire certain —, il suffit de prendre le mot « queer » pour constater à quel point ce n’est pas le cas. De son apparition au XVI^e siècle jusqu’à la fin du XIX^e, était queer ce qui était étrange, excentrique, particulier, décalé ; puis, au tournant du XX^e siècle, queer est devenu synonyme de déviant·e en étant lancé à la figure des personnes qui ne correspondaient pas aux normes cisgenres hétérosexuelles. Il faudra attendre les années 1980 pour que les personnes insultées se réapproprient le terme, désamorçant ainsi l’insulte pour faire de leur décalage un lieu de fierté et de revendications. Au passage, le mot gagnera une portée globale, comme en atteste son utilisation bien au-delà de l’anglosphère³.

Au moment de rédiger ces lignes, queer est à la fois un terme parapluie englobant toutes les identités du collectif 2SLGBTQIA+, mais aussi une identité à part entière, débordant des autres. On pourrait conséquemment dire que l’identité queer en tant que telle est la plus incertaine de toutes les identités relevant de l’orientation sexuelle ou du genre puisqu’elle refuse une assignation fixe : chaque personne queer en possède une définition qui lui est propre.

Dans le milieu académique, le mot queer profite également d’une multitude de définitions, si bien qu’on le sent comme mouvant, échappant à toute tentative de le saisir pleinement. Eve Kosofsky Sedgwick aborde de front la question dans son article « Construire des significations queer », et définit le queer comme

la matrice ouverte des possibilités, les écarts, les imbrications, les dissonances, les résonances, les défaillances ou les excès de sens quand les éléments constitutifs du genre

³ En français, son usage est répandu dans la communauté 2SLGBTQ+, ainsi que dans les milieux communautaires et académiques. Le terme s’est par ailleurs propagé au-delà des langues européennes, notamment en arabe, où son usage est toutefois associé à une forme d’élitisme (Amer, 2012, p. 386).

et de la sexualité [...] ne sont pas contraints (ou ne peuvent l'être) à des significations monolithiques. (1998, p. 115)

Puisque cette définition se cantonne à deux sphères — genre et sexualité —, Kosofsky Sedgwick fait du queer une lutte uniquement contre la cishétéronormativité, c'est-à-dire contre le système d'oppression qui maintient l'identité cisgenre hétérosexuelle comme norme privilégiée, et duquel découlent de nombreuses discriminations à l'encontre des personnes homosexuelles, bisexuelles ou asexuelles, ou encore dont l'identité de genre diffère de celle assignée à la naissance.

Là où Kosofsky Sedgwick évite de nommer explicitement les normes pour laisser libre cours à toutes les possibilités, David Halperin, dans son ouvrage *Saint Foucault : Towards a Gay Hagiography*, s'inspire de l'œuvre foucaldienne pour proposer une définition du queer reposant sur l'opposition aux normes. Il écrit en effet que le queer

is by definition *whatever* is at odds with the normal, the legitimate, the dominant. *There is nothing in particular to which it necessarily refers*. [...] “Queer,” then, demarcates not a positivity but a positionality vis-à-vis the normative—a positionality that is not restricted to lesbians and gay men but is in fact available to anyone who is or who feels marginalized because of her or his sexual practices. (1995, p. 62, l'auteur souligne)

Il est intéressant — pour ne pas dire regrettable — que Halperin stipule dans un premier temps que le queer ne réfère à rien de particulier, pour ensuite en limiter l'application à la sexualité exclusivement. Tout de même, sa définition a l'avantage d'explicitier le rôle de l'hétéronormativité dans la construction du queer.

Le queer n'est bien sûr pas toujours caractérisé en relation avec la cishétéronormativité, puisque d'autres chercheur·euses proposent des définitions beaucoup plus larges, comme Angela Jones et Diane Lamoureux. Dans son ouvrage phare *Utopia, A Critical Inquiry Into Queer Utopias*, Jones avance que la queerness, soit le fait d'être queer, « is a refusal; it is a dismissal of binaries, of categorical, and essentialist modalities of thought and living. » (2013, p. 12) Dans une mouvance similaire, la philosophe féministe Diane Lamoureux affirme que, face à la pensée binaire, « le *queer* oppose une théorie du continuum et de la mutabilité » (2016, p. 197, l'autrice souligne). Ces définitions, contrairement à celles de Kosofsky Sedgwick et de Halperin, ne mentionnent pas les identités et orientations sexuelles, ce qui multiplie les possibilités d'action du queer. Pour ces

chercheuses, est queer ce qui conteste l'ordre établi, que cet ordre prenne la forme de la cishétéro-normativité, du patriarcat, de la suprématie blanche, du colonialisme, du capitalisme, du capacitisme, de l'élitisme et bien plus. On retrouve là l'esprit de Gloria Anzaldúa, qui a été l'une des premières personnes à utiliser le queer comme cadre conceptuel (Amin, 2000, p. 25), mais qui a été écartée jusqu'à tout récemment de la généalogie des théories queers. Camille Back, dans sa thèse consacrée à cet effacement, avance que celui-ci a de fait « contribué à effacer l'agenda décolonial, anti-raciste et anti-impérialiste qui a accompagné l'émergence des théories queers, déracinant le terme des politiques des lesbiennes de couleur et brisant les possibilités de créer des coalitions inclusives aux enjeux multiples. » (2022, f. 533) On ne peut que lui donner raison face à des définitions du queer écartant complètement ces questions, comme celles de Kosofsky Sedgwick et de Halperin. Dans une optique intersectionnelle, un nombre grandissant de voix appellent d'ailleurs à décentrer la blancheur des études queers et à activement considérer les processus de racialisation qui y ont cours (Moussawi & Vidal-Ortiz, 2020, p. 1272) afin de réellement permettre le déploiement de la pensée queer⁴.

Ce qui est sûr, c'est que le queer dérange et inquiète les normes, ébranle les édifices factices érigés et maintenus en vérités absolues par ceux qui en profitent le plus — et j'insiste sur le *ceux*, et non pas *celles* ou *celleux*, puisque ce sont les hommes qui profitent le plus de tous ces systèmes de domination en raison du patriarcat. Les chercheur·euses et éditeur·rices Isabelle Boisclair, Pierre-Luc Landry et Guillaume Poirier Girard résument habilement cette remise en question lorsqu'ils écrivent dans l'avant-propos de *QuébeQueer*, intitulé « La pensée queer », que

[l]e queer cherche à démanteler le monde de valeurs en place parce qu'il est fondamentalement injuste, et du fait qu'il résulte d'appareils de gestion normatifs qui, en hiérarchisant, instituent la valeur des êtres humains, survalorisant les un·e·s, disqualifiant les autres. (Boisclair *et al.*, 2020, p. 17)

Ainsi, une œuvre mettant en scène un ou plusieurs personnages 2SLGBTQIA+ n'est pas forcément queer si elle ne cherche pas à remettre en question l'ordre dominant. C'est le cas, par exemple, du roman pour adolescent·es *Almost Perfect* (Katcher, 2009) dont le protagoniste, un adolescent

⁴ En tant que personne queer saguenéenne, je n'ai aucun doute que ma blancheur influence ma perception des enjeux queers, tout comme elle influence mon rapport au monde. Je me dois conséquemment de rester attentive aux enjeux soulevés par les personnes non-blanches, et de lutter aux côtés de celles-ci contre la suprématie blanche.

cisgenre hétérosexuel, est amoureux d'une jeune fille jusqu'à ce que celle-ci lui apprenne qu'elle est trans. Dans une scène qui n'est pas sans rappeler celle du film *Ace Ventura, Pet Detective* après une révélation similaire⁵, le personnage principal est décrit comme physiquement malade, s'empressant de se laver pour se purger d'avoir pu éprouver une attirance qu'il juge homosexuelle (Pini *et al.*, 2016, p. 62). Plutôt que de contester les normes dominantes, on assiste ici à la normalisation de l'homophobie et de la transphobie (p. 63), du sexisme (p. 59) et de la grossophobie (p. 68). Par conséquent, preuve est faite que personnage queer ne fait pas systématiquement œuvre queer — dans ce cas-ci, l'œuvre est même activement transphobe. Comme le rappelle Sara Ahmed dans *Queer Phenomenology*, « [t]o make things queer is certainly to disturb the order of things » (2006, 161), et non pas perpétuer divers systèmes de domination.

Finalement, l'œuvre queer serait celle qui « valorise, tant par le fond que par la forme, la multitude, les singularités donc les différences, tout en récusant la pensée catégorielle et les hiérarchisations qu'elle institue. » (Boisclair *et al.*, 2020, p. 20) Peu importe alors que ses protagonistes soient aimables ou abjects, identifiables ou non : n'importent que cette déstabilisation, ce questionnement perpétuel, cette inquiétude des normes.

Par extension, écrire queer, c'est d'abord et avant tout être mû·es d'une volonté de déran·ger — de foutre le bordel, comme le mentionnent Florian Grandena et Pierre-Luc Landry dans *La guerre est dans les mots et il faut les crier* (2022, p. 53). À mon sens, nous écrivons queer pour lutter, pour (nous) célébrer et pour imaginer le monde de demain.

⁵ Le protagoniste est vu en train de vomir et de se brosser les dents compulsivement après avoir compris que la femme qu'il avait embrassée est trans (Shadyac, 1994).

Lutter

*À quoi « sert » la littérature
si ce n'est à faire entrer
au centre du débat social
ce qui se situe dans ses marges?*

Marie-Pier Lafontaine
(2022, p. 61)

On pourrait croire qu'à force d'habitude, la surprise me quitterait, mais non : chaque fois qu'une personne parle des luttes queers comme (dé)passées, je ne peux m'empêcher d'être étonné·e. La légalisation du mariage gai sur le territoire que l'on appelle Québec en 2002, la dépathologisation de l'homosexualité par l'Organisation mondiale de la Santé en 1990 ou encore la décriminalisation de l'homosexualité au Canada en 1969 lui viennent probablement à l'esprit pour faire une telle déclaration ; peut-être même cette personne connaît-elle l'existence des protections juridiques instaurées à l'endroit des lesbiennes, gais et bisexuel·les en 1996, de même que des personnes trans en 2017. La mutilation génitale des bébés intersexes, l'obstruction des soins d'affirmation de genre, les paniques morales entourant les spectacles de drag queens/kings ou les plus récentes diatribes LGBTphobes de chroniqueur·euses réactionnaires⁶ lui semblent hors sujet, tout comme l'adoption en septembre 2023 par le Parti conservateur du Canada de politiques hostiles vis-à-vis des femmes trans. Qu'une manifestation transphobe et queerphobe pancanadienne — la One Million March for Children [sic] — ait eu lieu le même mois ne semble pas l'inquiéter outre mesure, tout comme les refus répétés du gouvernement québécois de se conformer à ses propres lois et d'ainsi fournir aux personnes non-binaires des documents reflétant leur identité⁷.

Nous qui sommes queers savons.

Nous savons que nos droits, quand ils sont acquis, ne le sont jamais vraiment ; qu'il ne suffit que d'une crise pour qu'ils soient remis en question — je détourne là des propos attribués à Simone

⁶ Voir à ce sujet l'excellent mémoire de maîtrise « *Fouolles*, suivi de *Une vie vivable* » (Poirier, 2021).

⁷ Avec deux ans de retard, le gouvernement a enfin obtempéré à sa propre directive en mars 2024 ; les personnes qui le souhaitent peuvent désormais se munir d'un marqueur de genre « X » sur leurs cartes d'identité.

de Beauvoir, qui invitait les femmes à rester vigilantes quant au maintien de leurs droits à la suite de la légalisation de l'avortement en France en 1974 (Monteil, 2011, p. 43).

La crise, elle se déroule maintenant.

Le capitalisme tardif dans lequel nous sommes englué·es est de plus en plus exposé : crise climatique sans précédent, accentuation du fossé entre les riches et les pauvres, tissu social qui s'érode, contrôle exacerbé des masses par la police, violations de traités internationaux au profit de projets extractivistes colonialistes — les signes d'effondrement sont manifestes. Prêt·es à tout pour s'accrocher au pouvoir, les politicien·nes de la droite traditionnelle n'hésitent pas à piétiner les droits des femmes, des personnes racisées ainsi que des personnes 2SLGBTQIA+ pour faire diversion : pendant que nous sommes occupé·es à nous battre pour avoir ou conserver un semblant de dignité, la classe dirigeante, elle, continue d'empocher les profits et de détruire la planète. Judith Butler, dans *Who's Afraid of Gender* (2024), postule que

[r]ecruitment into the anti-gender ideology movement is an invitation to join a collective dream, perhaps a psychosis, that will put an end to the implacable anxiety and fear that afflict so many people experiencing climate destruction firsthand, or ubiquitous violence and brutal war, expanding police powers, or intensifying economic precarity. (p. 15)

La classe dirigeante a ainsi réussi à faire croire à certain·es qu'elle n'est pas responsable de la destruction du monde : le véritable danger viendrait de ces gens qui osent défier le patriarcat cishétéronormatif suprémaciste blanc.

Les doléances de certain·es à notre endroit sont parfois dignes d'un puritanisme des siècles passés, si bien que je me permets un clin d'œil à Molière pour les résumer ainsi : « Cachez ce queer que je ne saurais voir⁸. » Devant une telle injonction à l'assimilation, à la disparition ou même à la (re)criminalisation, nous ne pouvons que crier plus fort nos existences. Cela m'amène à aborder l'écriture comme geste de lutte face au pouvoir.

⁸ En référence à « Couvrez ce sein que je ne saurais voir », tiré de la pièce *Le Tartuffe* (1669).

Évidemment, ce concept s'ancre dans une longue tradition puisque de nombreuses personnes minorisées ont utilisé leurs mots pour perturber l'ordre dominant. Je pense entre autres à la militante afro-américaine Sojourner Truth et à son discours « And Ain't I A Woman? » donné devant une assemblée de femmes blanches en 1851 ; à l'autrice Maria Campbell et à son mémoire *Halfbreed* (1973), de même qu'à An Antan Kapeshe et son essai *Eukuan nin matshi-manitu in-nushkueu. Je suis une maudite Sauvagesse* (1976), qui ont inspiré toute une génération d'auteur·rices autochtones ; à l'autrice Audre Lord et à *Sister Outsider* (1984), son regroupement d'essais et de discours par lesquels elle a grandement contribué aux féminismes noirs, postcoloniaux et lesbiens. Le geste d'écrire, lorsque l'on est minorisé·es, est un geste politique porteur de puissance. L'autrice Marie-Pier Lafontaine aborde la question dans son essai *Armer la rage. Pour une littérature de combat*, dans lequel elle mentionne que

[d]ans un contexte de domination masculine, [l'écriture] détourne les ordres qui se répercutent constamment dans nos intimités : nous taire ou mourir. N'en déplaise à tous les détracteurs de la littérature de combat, revendiquer sa propre survie par la création donne de la puissance. (2022, p. 69)

Bien que Lafontaine ne mentionne que la domination masculine, ses propos peuvent s'appliquer à la domination blanche, cishétérosexuelle ou capacitiste puisque, dans tous les cas, prendre parole lorsqu'on est minorisé·es contribue à nourrir la résistance. Nos mots se font l'écho des expériences de nos communautés, que ces expériences soient violentes ou euphoriques. À travers ces mots, non seulement pouvons-nous prendre conscience de l'ampleur des problèmes, mais nous pouvons également expérimenter la joie queer et envisager nos futurs loin des injonctions au silence et à la disparition.

La lutte contre la normativité cishétérosexuelle peut se faire de manière très franche, comme dans *La guerre est dans les mots et il faut les crier* (2022), mais elle peut aussi se faire de manière plus affable, plus détournée, comme dans le roman *Au 5^e* de MP Boisvert (2017) — j'y reviendrai — sans pour autant que l'une ou l'autre de ces représentations queers soit supérieure.

L'auteur·rice Kevin Lambert développe d'ailleurs ce sujet dans son essai « Il arrive que mes livres choquent. Réflexion sur la représentation et la normalisation », où il⁹ écrit que

[n]otre seule liberté luit, je le pense, dans l'abolition des verdicts de genre, de la binarité de la différence sexuelle qu'ils reconduisent, des classes sociales, du racisme et du capitalisme qui travaille si fort à produire et à distribuer les identités. Tout discours qui vise à policer les représentations de l'homosexualité le fait au risque de lui retirer son caractère politique, c'est-à-dire abject, inacceptable, scandaleux... pour l'ordre social hétérosexiste. (2021, p. 122)

Que notre ton soit irrévérencieux, doux, frontal, bienveillant, que nos personnages queers soient ignobles au plus haut point ou qu'ils soient, au contraire, attachants à souhait — peu importe le portrait que nous livrons de nos communautés, pour autant que nous bousculions l'ordre dominant à travers celui-ci.

C'est ce à quoi s'emploie l'autrice MP Boisvert dans *Au 5^e*, roman mettant en scène une collocation sherbrookoise queer accueillant un nouveau colocataire, Éloi, qui est un homme cisgenre présumément hétérosexuel et monogame — ces présomptions seront remises en question au fil de l'intrigue. Devant l'invisibilisation constante encourue par les communautés bissexuelles, polyamoureuses et queers hors métropole, *Au 5^e* résiste, montre que nous sommes là où on nous attend le moins, et surtout, que l'orientation sexuelle et les pratiques relationnelles n'ont pas à être figées, qu'elles peuvent être fluides, changeantes. C'est du moins ce que l'évolution d'Éloi laisse transparaître, lui qui est tombé amoureux de deux de ses colocs, Simon et Alice.

Il y a indubitablement quelque chose de la lutte dans le fait de mettre en scène un récit où un ou des personnages queers existent, contribuant à ouvrir les possibles à la fois pour les autres personnages, mais aussi pour les lecteur·rices. Contester la cishétéronormativité peut passer par des créations littéraires dans lesquelles les existences queers doivent être défendues parce que niées ou remises en question. Cependant, la construction d'un monde plus inclusif par le truchement de la littérature ne signifie pas seulement de combattre les préjugés à coups de discussions, de répliques ou encore d'actions, ce que Grandena et Landry appellent un art « témoin des luttes

⁹ Le pronom à la troisième personne du singulier « il », au même titre que « iel » ou encore « ille », est un néologisme qui permet de désigner une personne sans lui attribuer de genre ; il s'agit du pronom d'usage de Kevin Lambert au moment d'écrire ces lignes.

quotidiennes pour la survie » (2022, p. 56) ; il peut aussi s'agir de ce qu'ils nomment « un art de l'espoir verveux. » (*idem.*)

La lutte s'inscrit donc aussi dans la joie.

Célébrer

*There is no way
to repress pleasure
and expect liberation*

adrienne maree brown
(2019, p. 22)

Elles sont deux et s’embrassent langoureusement. Eux aussi. Iels aussi. Derrière ces duos — sont-ils des couples? la mononormativité¹⁰ veut nous faire croire que oui —, les visages de la haine s’agitent et s’insurgent. « Cachez ce queer que je ne saurai voir », exsudent ces foules bigotes majoritairement composées d’hommes. Eux qui sont là pour manifester leur hargne envers les lesbiennes, les gais *et tous les autres* [sic], voilà qu’on les force à regarder. L’image est si forte qu’elle a été capturée à maintes reprises un peu partout à travers le monde ces dernières années, comme autant de variations sur un même thème¹¹. Quand je pense à la joie en lien avec les luttes 2SLGBTQIA+, je pense souvent à ces personnes, militantes spontanées ou de longue date, qui choisissent la (ré)jouissance devant l’adversité transphobe, homophobe et biphobe.

La joie queer est au centre de nos résistances.

Pourquoi sinon mettre autant d’énergie à combattre la cishétéronormativité? L’autrice féministe et bisexuelle Alice Raybaud souligne avec justesse que ce sont « l’amour et la joie qui nous ramènent aux choses qui comptent, qui, avant tout, nous mettent en mouvement. Ce sont ces émotions qui permettent de (se) lancer (dans) la lutte, et de la faire perdurer sur le long cours » (2024, p. 229). Comme l’activiste adrienne maree brown le rappelle dans son essai *Pleasure Activism*, « Pleasure is the point. Feeling good is not frivolous, it is freedom » (2019, p. 441). La joie — ou le plaisir, pour reprendre les mots de brown — est l’instrument phare de nos libérations. C’est pour celle-ci que l’on s’est mobilisé·es lors des émeutes de Stonewall en 1969 à la suite d’un raid policier dans le bar queer newyorkais du même nom, lors des manifestations de 1977 à Montréal après une

¹⁰ Présomption selon laquelle les relations romantiques et sexuelles ne peuvent exister ou être normales qu’entre deux personnes monogames en couple ensemble.

¹¹ À titre d’exemple, l’un de ces moments se retrouve dans l’article « Pro wrestler kisses his boyfriend in front of homophobic protestors to “stand up against hate” » d’Alex Bollinger (2021).

descente policière menant à 220 arrestations au Truxx, ou lors des manifestations de 1990, toujours à Montréal, à la suite d'un raid au Sex Garage¹². Ultimement, les personnes queers visées par ces répressions en ont eu assez qu'on vienne encore une fois les déranger et les judiciaireiser dans des endroits pourtant dédiés au plaisir comme des bars et des saunas, qui plus est des lieux où la communauté se rassemble derrière des portes closes, loin des regards réprobateurs. Certaines personnes cisgenres et hétérosexuelles nous craignent tant que l'idée même que l'on vive des instants heureux de manière cachée leur est insupportable — autant alors investir la sphère publique avec notre joie puisque nous dérangeons même lorsque celle-ci ne s'exprime qu'entre nous.

Périodiquement, nous serons puni·es pour ainsi vivre notre queerness, dans la gaité et l'allégresse. Cela va des regards déplacés aux injures et aux coups, mais parfois, les conséquences sont carrément funestes, comme le rappelle le meurtre en juillet 2023 du danseur gai afro-américain O'Shae Sibley, poignardé à une station d'essence de Brooklyn pour avoir vogué sur un air de Beyoncé. Toutes ces tentatives de nous remettre à notre place, c'est-à-dire dans le placard, le plus loin possible du regard cishétéro, rappellent que « [t]o be visibly queer is to choose your happiness over your safety » — des propos souvent attribués à l'auteur·rice Da'Shaun Harrison (Johnson, 2023). Cette phrase résonne en moi, notamment parce qu'après avoir lu ma première nouvelle publiée, « Something's wrong » (2021a), dans laquelle je dénonce des violences biphobes et lesbophobes que des ami·es et moi avons subies, un·e proche m'a dit que j'avais seulement à ne pas m'afficher si je ne voulais pas être agressée dans la rue ou dans un bar.

Je n'ai pas eu le cœur de lui dire que à chaque fois que mes pieds foulent la Sainte-Catherine dans le Village, chaque fois que je manifeste pour nos droits ou contre la bigoterie, chaque fois que je festoie ou me retrouve parmi les mien·nes, je pense à ces gens qui sont morts pour avoir fait la même chose, je pense, peut-être qu'aujourd'hui un homme va foncer sur nous avec sa voiture, peut-être qu'un homme va rentrer dans la salle pour nous tuer parce que nous sommes si ouvertement queers et heureux·ses de l'être. Je refuse cependant de vivre dans la peur — je vis avec elle.

¹² Pour un historique plus complet des luttes lesbiennes et gaies au Québec, voir *Archives lesbiennes d'hier à aujourd'hui*. Tome 2 (Vaillancourt, 2023) ou encore *L'homosexualité masculine au Québec* (Fisette, 2021).

Elle est près de moi quand j'écris, sans pour autant m'habiter. La peur rend docile, paralyse, nous transforme tous en complices de notre propre domination ; je crée donc en réaction à celle-ci, en opposition. Après tout, on dit souvent que la peur et le désir sont deux faces d'une même médaille, et j'écris pour faire advenir mes désirs. Cela ne signifie pas pour autant que je me cantonne au plaisir, à l'euphorie et à la joie, mais bien que je souhaite, par la littérature, contribuer à nos libérations. J'écris par amour. Et lorsque l'on choisit l'amour, on choisit de s'inscrire contre la peur, comme le rappelle bell hooks dans son essai *All About Love* (2018, p. 93).

Par l'écriture, j'aspire à souligner nos existences, aussi minimes ou insignifiantes soient-elles. Je suis lasse de nous voir condamnées à un destin tragique par le simple fait de notre queer-ness, dans la fiction tout comme dans la réalité ; j'écris car je crois fermement qu'un monde plus juste est possible, et que la littérature, à l'instar de toute forme de création, est un outil pour y parvenir.

Imaginer

*Here was hope.
Here was guidance.
Here was evidence that girls like me
could survive and thrive*

Kai Cheng Thom
(2019, p. 139)

Le geste d'écrire et de lire peut en être un de libération ; nul ne peut nier la puissance transformatrice de la littérature. L'ordre en place le rappelle constamment lorsque ses forces réactionnaires s'insurgent au point de bannir certains livres traitant d'enjeux antiracistes, queers et féministes. En effet, toute conscientisation des inégalités menace directement l'hégémonie des systèmes oppressifs. Les auteur·rices québécois·es Élise Gravel et Mykaell Blais, dont le livre *Pink, Blue and You!* (2022) a été interdit dans les bibliothèques scolaires de plusieurs états au sud de la frontière, en savent quelque chose. Pourquoi bannir un livre pour enfants sur les stéréotypes de genre, si ce n'est que l'on s'oppose à la libération des femmes et des personnes queers?¹³

Écrire permet de faire advenir différentes visions du monde, et par le fait même, permet de tester d'autres possibles, l'une des fonctions vitales de la littérature. Dans son article « La fiction ou l'expérimentation des possibles » (2002), la théoricienne Nancy Murzilli rapproche les expériences de pensées, telles que nous les vivons quotidiennement, et les fictions littéraires en statuant que, dans les deux cas, « il suffit parfois de modifier le contexte, pour que les choses réagissent différemment, et que nous nous débarrassions aussi de certaines de nos anciennes habitudes de pensées. » (p. 102) Un peu plus loin, elle écrit aussi que « [l]a lecture de fiction nous offre les moyens d'explorer d'autres circonstances que celles dans lesquelles nous sommes impliqué[·e]s. La grande richesse de la fiction est de pouvoir multiplier à l'infini les contextes d'expérimentations fictives. » (p. 103). Je me permets de relier les *habitudes de pensées* et les *circonstances* qu'elle mentionne à la normativité cishétérosexuelle, car nous sommes si immergé·es dans ces normes que, bien souvent, c'est seulement au contact de personnes 2SLGBTQIA+, ou encore d'œuvres queers, que nous prenons conscience de la possibilité même d'être queers. Dans *Défaire le genre*,

¹³ Judith Butler traite spécifiquement de cette question dans son chapitre « Contemporary attacks on gender in the United States » dans *Who's Afraid of Gender?* (2024, p. 93–111).

Judith Butler relève l'importance de cette possibilité, qui prend parfois des allures de révélation: « pour [celleux] qui cherchent encore à devenir possible, la possibilité est une nécessité. » (2023, p. 62). Il ne fait aucun doute que cette possibilité réside, entre autres lieux, dans la littérature.

L'autrice Suzanne Jacob, dans son essai *La bulle d'encre*, explore également le rôle de la fiction et de l'art en général dans l'élaboration des possibles :

[l]'art accomplit sa fonction en proposant des versions, des fictions diversifiées du monde [...]. Cette diversité des versions donne à voir les espaces du possible, du non-advenu, du renouveau, des mutations, des métamorphoses, du mouvement, du souffle, de la régénération, c'est-à-dire ouvre les espaces où nous pouvons continuer à naître. (2001, p. 37)

Un peu plus loin, elle insiste sur la spécificité du travail de l'écrivain·e, qui « a plus que tous[tes] les autres à travailler et à faire travailler la langue pour que son œuvre nous fasse prendre conscience de ce dont nous sommes capables, de ce dont nous sommes privé[·e]s, que nous n'imaginons pas. » (2001, p. 49) Les propos de Murzulli, de Butler et de Jacob sur les possibles m'amènent à affirmer que la littérature nous permet de débloquer des futurs au-delà des normes oppressives, pour nous-mêmes qui écrivons, mais aussi pour ceux qui nous lisent. Combien de fois ai-je entendu un·e auteur·rice dire, j'ai écrit le livre que j'aurais aimé lire? Trop pour les compter. Je m'inscris moi-même dans cette lignée.

Comme le mentionne Louise Dupré dans son essai « Quatre esquisses pour une morphologie », publié dans le classique du féminisme québécois *La théorie, un dimanche*, « [i]l faut beaucoup rêver pour transformer une culture. Il faut savoir imaginer. » (2018, p. 152-153, l'autrice souligne) Cette imagination n'est pas le propre des écrivain·es ou mêmes des artistes, puisque tout travail transformateur requiert de faire les choses autrement afin de s'éloigner du statu quo. En tant que personnes marginalisées, nos imaginations radicales nous permettent de transformer nos réalités, de faire advenir non seulement un monde queer, mais aussi féministe, anti-capacitiste et décolonial (brown, 2019, p. 10), bref, anti-oppressif. Or, il est plus ardu de rêver de demain lorsqu'on peine à joindre les deux bouts, ou lorsque notre santé mentale vacille sous le poids des

oppressions¹⁴. Dans son essai *Queering Freedom*, Shannon Winnubst rapporte une conversation éclairante qu'elle a eue avec bell hooks à ce sujet : selon cette dernière, la précarité dans laquelle sont plongées les personnes les moins privilégiées de la société résulte trop souvent en une inhabileté à se projeter dans le futur (2006, p. 191). Difficile, en effet, d'imaginer demain si on peine à survivre au jour le jour. Dans ce contexte, l'apparition d'une alternative, qu'elle prenne la forme d'une fiction ou non, peut être un tremplin pour se (re)mettre à rêver.

Nos imaginaires sont des possibles incertains vers lesquels nous tendons ; il n'est pas dit que nous parviendrons un jour à atteindre ces idéaux tant rêvés, mais s'orienter vers ceux-ci est déjà un acte d'empuissancement¹⁵ en soi.

¹⁴ Les personnes queers — particulièrement les personnes trans et bisexuelles — sont d'ailleurs plus à risque d'être aux prises avec des problèmes de santé mentale et de vivre dans la pauvreté que la population cisgenre hétérosexuelle (Canadian Mental Health Association, 2023).

¹⁵ Empowerment.

Non, nous ne sommes pas misérables

*We are political, organized, informed, and present,
lurking beyond your urban sprawl,
changing our communities,
and inserting a queer tinge
in the most unlikely of places.*

Lesley Marple
(2005, p. 74)

J'écris depuis le Saguenay. Peu importe que je l'aie quitté il y a huit ans pour n'y revenir que périodiquement ; la saguenéité m'habite en permanence, où que je sois.

Mon rapport au monde est celui d'une personne blanche et queer ayant grandi au cours des années 90 et 2000 dans une famille de classe moyenne à Chicoutimi-Nord, avec vue sur la rivière. De la maison familiale, le Lac¹⁶ est une présence lointaine (et invisible) à droite ; c'est de là que viennent les orages l'été, de l'ouest. À ce jour, j'imagine encore les cartes avec le nord en bas, plus près du cœur, de la maison. Il faut s'en éloigner pour aller vers le sud, le Cégep, l'université, les bars, les librairies, mais aussi bien au-delà, vers Québec, vers Tio'tia:ké/Montréal, où j'habite maintenant.

L'activiste Lesley Marple, dans son article « Rural Queers? The Loss of the Rural in Queer », relève avec exactitude la place prépondérante accordée aux grands centres dans l'imaginaire collectif quand vient le temps de réfléchir aux enjeux 2SLGBTQIA+ :

The norm for queer experience in queer culture, academia and media is the urban queer experience. Rural queer experiences are often made invisible, are problematized, and when they are seen it is as a deviation from the norm. [...] Rurality is a subject that is often broached only in the interest of discussing the horrific backwoods from which some urban queers flee. (2005, p. 71)

De nombreuses œuvres littéraires québécoises exemplifient ce phénomène : je pense, entre autres, à *La fille d'elle-même* de Gabrielle Boulianne-Tremblay (2021), à *Les racines secondaires* de Vincent Fortier (2022) et à *Good boy* d'Antoine Charbonneau-Demers (2018), dans lesquelles les

¹⁶ Le Lac fait toujours référence au Pekuakami / Lac Saint-Jean lorsque l'on vient de la région ; autrement, on précise le nom.

protagonistes quittent leurs régions, synonymes de fermeture d'esprit, pour Montréal ou Québec dans l'espoir de pouvoir vivre leur queerness en plein jour, qu'elle soit liée à l'identité de genre ou à l'orientation sexuelle.

Au-delà de ce rejet d'une certaine ruralité, la majorité des fictions queers écrites dans la province ont lieu à Montréal. Ce métrocentrisme — soit cette tendance à centrer les grandes villes dans les médias, les productions culturelles et académiques, à faire prévaloir leur existence et les intérêts de leur population¹⁷ — n'est pas unique au Québec : le chercheur Jack Halberstam le relève également du côté des littératures queers aux États-Unis (2005, p. 41).

Avant de poursuivre, je souhaite apporter quelques précisions. Bien que Montréal et la Capitale-Nationale soient des régions administratives au même titre que le Saguenay–Lac-Saint-Jean, il n'est pas coutumier d'employer le mot « région » pour parler de celles-ci, ce qui dénote déjà un biais à la faveur des métropoles. Il ne fait aucun doute que le terme « région » est davantage associé à la ruralité qu'à l'urbanité pour la majorité des Québécois·es. Je mobiliserai donc plusieurs recherches sur la ruralité afin d'aborder les vécus des personnes 2SLGBTQIA+ en région, mais je ne soutiens pas que toutes les régions de la province soient rurales ou que tout leur territoire le soit ; de même, des villes et des milieux urbains existent bel et bien en dehors de Montréal et Québec.

Les sociologues Ruby Grant et Meredith Nash postulent que le métrocentrisme queer peut être expliqué au prisme du « popular meta-narrative or formula story of the oppressed rural gay who escapes the ignorance and homophobia of the rural small town by the moving to the city. » (2020, p. 596) Halberstam, lui, évoque plutôt la mythologisation des espaces queers hors des grands centres comme empreints de tristesse et de solitude, qu'on souhaite abandonner au plus vite (2005, p. 36). De ce métadiscours découlent des paroles injonctives que toustes les queers de région ont entendues ad nauseam, et qui vont à peu près comme suit : quitte ta ruralité, ta région, et tout ira mieux (Marple, 2005, p. 74, Gray, Gilley & Johnson, 2016, p. 14). L'autrice Roxanne Nadeau

¹⁷ La notion de métrocentrisme est également employée dans les études postcoloniales pour évoquer la primauté des intérêts de la métropole coloniale et de sa population sur ceux des populations colonisées et de leurs territoires. Voir à ce sujet *Postcolonial Thought and Social Theory* (Go, 2016). Conformément à l'usage qu'en font les auteur·rices sur lesquelles je m'appuie, je n'ai pas retenu cette approche. Celle-ci pourrait toutefois être mobilisée pour étudier les relations entre les communautés autochtones situées au Québec et les différents ministères coloniaux qui les régissent à distance.

résume cette idée dans son article « Géographie queer d'un Montréal exalté » lorsqu'elle soutient que

[d]ans les communautés LGBT, l'attrait de la ville et sa construction comme paradis pour les personnes marginalisées indiquent aux LGBTQ issus de la ruralité qu'ils ne peuvent tout simplement pas être heureux en tant que queer là où ils sont, et qu'ils devraient s'attendre à y subir de l'hostilité. (2020, p. 203)

Bref, le métrocentrisme veut nous faire croire que la vie queer — la *vraie*, la *meilleure* — est dans les métropoles, et que la vie queer ailleurs — en région, en milieux ruraux — ne peut être que difficile ; qu'importe que ce mythe ait été réfuté à de nombreuses reprises (Halberstam, 2005, p. 35).

Les personnes queers n'ont bien sûr pas le monopole du métrocentrisme, qui se porte très bien sans elles. La réception du livre *La déesse des mouches à feu*, écrit par Geneviève Petterson en 2014, en témoigne. Ce portrait d'une adolescence débridée dans les années 1990 se déroule justement à Chicoutimi, que plusieurs critiques associent à la ruralité (Emmanuelle Lapointe, 2014, p. 49) ou rapprochent de celle-ci (Kirouac Massicotte, 2019, p. 64). Il faut une vision bien particulière pour qualifier Chicoutimi de rurale, avec ses presque 70 000 habitant·es, voire 150 000 avec la fusion municipale de 2002, qui a joint les villes de Chicoutimi, La Baie et Jonquière pour former Ville de Saguenay. Ces mêmes critiques ont également rattaché l'œuvre de Petterson à la ruralité trash, concept développé par l'auteur Mathieu Arsenault dans son article « Ruralité trash », dans lequel il écrit que « [d]avantage que la violence et la misère [...], ce qui caractérise peut-être le plus la ruralité trash, c'est ce regard qui sait traquer l'oubli du territoire, la misère qui le ronge. » (2014, p. 41) Un peu plus loin, il surenchérit : « [s]ur ce territoire *en trop* ne règne à perte de vue que la misère ordinaire des régions. » (p. 44, je souligne)

Nous ne sommes pas misérables. Ni en trop.

Le trash chicoutimien de Petterson est aussi présent dans la littérature montréalaise — les livres *After* de Jean-Guy Forget (2018) et *Pas besoin d'ennemis* de Julia J. Guy-Béland (2022) évoquent tout autant la jeunesse folle et droguée qui se cherche, mais on ne dira jamais de ces œuvres qu'elles sont « urbaines trash ». Pour Geneviève Petterson, il était justement question, avec

La déesse des mouches à feu, de transposer un récit souvent territorialisé dans les grandes villes au Saguenay : « moi, j’avais envie que ça se déroule en région, celle d’où je viens, parce que c’est ce que je connais le mieux », raconte-t-elle en entrevue à Josée Lapointe (2014).

Écrire de la région, sur la région, c’est se savoir maintenant écarté·e par l’institution littéraire québécoise, en marge de celle-ci — et j’insiste sur le mot *maintenant*, car je ne soutiens pas qu’il en ait toujours été ainsi. L’institution littéraire, longtemps influencée par le clergé, a historiquement favorisé, et ce jusqu’au milieu du XX^e siècle, les récits ancrés en région, comme les romans du terroir, afin de contrer l’exode des Canadien·nes français·es vers Montréal ou les États-Unis. Le poids démographique de Montréal, couplé aux valeurs de la Révolution tranquille des années 1960, a finalement eu raison des volontés cléricales.

À bien des égards, je trouve plus difficile d’écrire en tant que Saguenéenne qu’en tant que queer. Nous qui écrivons de la région, sommes accusé·es de produire des territorialités de papier sans réel ancrage (Martine-Emmanuelle Lapointe, 2014, p. 49), où « c’est l’éloignement qui l’emporte sur la singularité, le trait typique qui pourrait tenir lieu de support à l’identité » (Langevin, 2010, p. 76). Cependant, on passe sous silence qu’on nous incite fortement à gommer nos repères géographiques et culturels sous prétexte qu’ils n’évoqueront rien pour un lectorat majoritairement peu familier avec les lieux¹⁸. Pas étonnant alors que les écrits queers se déroulant en région ne soient pas légion, puisque l’on s’expose au double métrocentrisme du milieu littéraire et des communautés 2SLGBTQIA+.

Écrire la régionalité queer, c’est montrer que nous pouvons rester au lieu de partir, contester le narratif selon quoi nous ne pouvons qu’être malheureux·ses en région, offrir une perche, un espoir à ceux qui souhaitent lutter contre l’exode qu’on nous pousse à prendre.

¹⁸ J’ai vécu plusieurs fois cette expérience à l’UQÀM durant mon certificat en création littéraire et ma maîtrise en études littéraires, mais aussi lors de processus éditoriaux dans plusieurs revues littéraires, notamment Estuaire (LeBel Dupuis, 2021b); des professeur·es, chargé·es de cours et éditeurices qui n’étaient pas familier·es avec le Saguenay suggéraient d’enlever les références saguenéennes, alors que les références montréalaises de mes camarades ne posaient jamais problème.

À propos de métrocentrisme linguistique

*Assumer la pleine responsabilité de nos paroles,
sans nous cacher derrière ce que l'on devrait dire,
ce qu'on nous autorise à dire.
C'est se réapproprier la langue,
et pratiquer une liberté formelle.*

Julie Abbou
(2022, p. 79)

Écrire le Saguenay sans ses particularités linguistiques, ce serait l'amputer d'un aspect majeur de son identité, de sa façon de voir et de raconter les falaises de son fjord, ses légendes, la créativité et la résilience de ses habitant·es. C'est un accent facilement discernable que le nôtre, une manière d'étirer certaines voyelles, d'avoir un phrasé très chanté ; c'est aussi un vocabulaire qui nous est propre, des mots détournés de leurs usages ou genrés différemment, des structures lexicales qui perdurent ici plutôt qu'ailleurs. La littérature nous permet de consigner ces caractéristiques, autrement absentes de toute grammaire et de tout dictionnaire, à l'exception faite des ouvrages à diffusion restreinte sur la question¹⁹.

La déesse des mouches à feu de Geneviève Petterson (2014) est l'œuvre marquante de toute une génération — celle du millénaire, la mienne — puisqu'elle correspond pour la vaste majorité d'entre nous à la première fois où nous nous sommes *entendu·es* dans la littérature québécoise, en plus de traduire avec brio une expérience adolescente saguenéenne somme toute banale. Des mots que nous avons toujours dits comme « capeux », « malécœureux », « froque », « gawa », se retrouvaient écrits sous nos yeux, légitimés par l'institution littéraire malgré les injonctions de nos professeur·es à ne jamais les employer sous prétexte que ce serait mal écrire, voire mal parler. Nous ne savions pas que nous avions besoin de cette reconnaissance jusqu'à ce qu'on nous la donne — je ne le savais pas, à tout le moins. Mais maintenant que j'ai cette légitimité de m'exprimer par écrit dans le vocabulaire de chez nous, je ne pourrais m'en passer.

¹⁹ Voir *Discours simple! Mots du Saguenay, du Lac Saint-Jean et de Charlevoix entendus, perdus et retrouvés* (Bergeron, 2017) et *La langue de Charlevoix et du Saguenay-Lac-Saint-Jean : un français qui a du caractère* (Verreault & Simard, 2020).

Martine-Emmanuelle Lapointe, dans sa critique de l'œuvre de Petterson, souligne le rôle que la langue peut jouer pour tout individu hors des grands centres, dans ce cas-ci pour la protagoniste du roman, Catherine : « [s]a langue, par ses multiples écarts au regard de la norme, par son absorption [...] des régionalismes saguenéens, reflète ce désir de recreation d'un lieu à soi, d'un monde à habiter, d'une communauté propre. » (2014, p. 51) Il y aura, bien sûr, toujours de la résistance à nous laisser nous écrire de la sorte, une voix qui avancera que notre langue ne peut être vraie puisqu'elle n'est pas la sienne, hégémonique. Je peine à m'expliquer pourquoi Lapointe ferait une telle affirmation deux phrases après avoir si bien capturé l'importance de la langue pour Catherine, mais c'est ce qu'elle a fait en qualifiant le français de *La déesse des mouches à feu* « d'invention littéraire », ajoutant qu'elle ne reproduisait aucunement la réalité linguistique de la région (*idem.*). Une telle affirmation est pour le moins audacieuse, surtout considérant qu'une personne ayant réellement grandi dans les années 1990 et 2000 au Saguenay peut aisément la démentir : oui, mes ami·es et moi parlions ainsi lorsque nous étions enfants et adolescent·es. Notre langue n'est pas un procédé littéraire créé par Petterson ; elle fait bel et bien partie intégrante de notre identité et de notre manière de considérer ce qui nous entoure. Loin d'avoir un effet dissuasif sur les écrivain·es des régions, je crois au contraire que de telles méconnaissances sur nos réalités réaffirment la nécessité de nous inscrire nous-mêmes dans la littérature — et qu'écrire dans notre propre langue orale régionale doit être un choix que nous revendiquons avant tout pour nous et pour les individus concernés, puisque nous froisserons au passage quelques gens n'en possédant pas tous les codes.

S'inscrire dans la littérature québécoise tout en revendiquant sa saguenéité est une source d'empuissancement qui n'est pas sans rappeler le combat des femmes et des personnes queers pour s'inscrire dans la langue malgré le conservatisme des autorités grammairiennes — l'Académie française étant la plus connue d'entre elles. Ainsi, je repère dans les mots de Julie Abbou des sentiments similaires aux miens. Dans *Tenir sa langue. Le langage, lieu de luttes féministes*, elle mentionne qu'il y a, pour les féministes, « une dimension politique à retrouver la joie de parler, de pouvoir énoncer le monde, et à mettre le langage sens dessus dessous, sans ranger si on n'en a pas envie. Une joie à pouvoir parler mais aussi à échapper aux impératifs de lisibilité. » (2022, p. 95) Cette joie, elle est mienne en tant que féministe, mais aussi en tant que Saguenéenne et queer ; j'éprouve un malin plaisir à bousculer les codes. Kevin Lambert, auteur·rice chicoutimien·ne qui a campé deux de ses romans, *Tu aimeras ce que tu as tué* (2017) et *Querelle de Roberval* (2018),

dans sa région d'origine, rapproche d'ailleurs l'écriture queer et celle de la régionalité. Dans son essai « Il arrive que mes livres choquent » (2021), il écrit que

[i]l y a une parenté, pour moi, entre l'écriture d'une sexualité minoritaire et celle d'une langue orale régionale : dans un cas comme dans l'autre, nous ne possédons pas des codes définis d'avance, et je vis ces deux démarches à la fois comme techniquement difficiles, mais aussi extrêmement stimulantes sur le plan du travail, précisément en raison de l'ouverture et de la liberté qu'induit l'absence relative de règle. Dans les deux cas, il s'agit d'investir une parole minoritaire et de lui donner une forme, d'élaborer une langue dont nous ne possédons pas les dictionnaires et les grammaires, et dont aucun matériau tout prêt pour la décrire n'existe dans les représentations dominantes en circulation dans l'espace social. (p. 103-104)

Tout comme l'écriture de la saguenéité, l'écriture du queer bouscule les conventions dominantes, éclate le carcan normatif de la langue française et de l'institution littéraire. Dans ce geste de création qui en est aussi un de refus — de l'assimilation, principalement —, nous déployons toute l'insubordination dont nous sommes capables, tout l'amour que nous éprouvons envers nos communautés. Il en résulte une grande liberté aux allures parfois d'insurrection, apte à faire trembler les murs de l'Académie française. Cette institution patriarcale, cisnormative, colonialiste et métrocentriste voit en effet dans l'écriture inclusive un danger mortel pour sa survie²⁰, en plus de négliger le français hors France. Il me fait donc plaisir de contribuer à sa chute.

Dans une joyeuse mutinerie, nous — queers, Saguenéen·nes et habitant·es de toutes les régions déconsidérées — allons détruire l'empire à coups de *iels*, de *froque*, de *genderqueer*, de *la bus*, de *transpédégouines* et de *à cause*, de tous ces mots qu'on nous exhorte à taire lorsque nous écrivons.

²⁰ Dans sa déclaration sur l'écriture inclusive, l'Académie française évoque un « péril mortel » pour sa survie (2017). Pour un historique plus complet, voir *L'Académie contre la langue française : le dossier féminisation* (Viennot, 2016).

Parce que nous existons

*Le discours n'est pas simplement
ce qui traduit les luttes ou les systèmes de domination,
mais ce pour quoi, ce par quoi on lutte,
le pouvoir dont on cherche à s'emparer.*

Michel Foucault
(1971, p. 12)

L'une des rares certitudes — sinon *la* certitude — que j'avais en entamant ma création était que j'allais devoir lutter avec et contre le langage. Puisque celui-ci est « un lieu majeur de notre catégorisation du monde » (Abbou, 2022, p. 9), je le savais à double tranchant. Si je l'employais comme on me l'avait appris, alors je reproduisais la domination masculine et cisgenre, dont je ressens le poids quotidiennement. En effet, le langage représente, en raison des usages genrés et souvent binaires que l'on en fait, un obstacle à la légitimité perçue ainsi qu'à l'acceptation sociale et légale des personnes queers et non binaires (Young, 2020, p. 43), ce qui est d'autant plus vrai en français²¹. Par contre, inspiré·e par nombre de penseur·euses anti-oppressif·ves, je savais le langage porteur de solutions, d'outils pour lutter contre les violences sociales (Candea & Véron, 2021, p. 91).

J'ai appris des féministes québécoises²² révoltées par l'effacement des femmes : elles ont réussi à révolutionner la langue française à travers la féminisation des titres de métier au cours des années 1970 et 1980²³. Pour ces femmes ayant grandi non seulement avec la règle du masculin qui l'emporte, mais avec des dénominations contraires à leur genre comme « Madame le Député », il a fallu déconstruire le langage pour le reconstruire à la lumière de ce changement de paradigme. La théoricienne littéraire Shoshana Felman évoque un processus de déconstruction et de réapprentissage qui m'est familier :

²¹ Un nombre important de personnes non binaires francophones délaissent d'ailleurs leur langue maternelle au profit de l'anglais puisqu'il est plus facile de ne pas être mégenré·e dans cette langue (Dossios, 2022).

²² Ici, j'ai choisi de genrer au féminin pour visibiliser le travail d'un groupe majoritairement composé de femmes, bien que des personnes non-binaires et des hommes ont indubitablement lutté aux côtés de celles-ci pour faire évoluer la langue française.

²³ Je me dois de mentionner spécifiquement Louky Bersianik, précurseure en la matière avec son roman *L'Euguélienne* (1976).

ré-apprendre à parler : à parler autrement que par et pour une structure de sens masculine. Or, c'est bien plus que l'espoir des femmes qui réside dans cet apprentissage féminin : c'est tout l'espoir de notre culture, celui de la transformation du discours qui défera, de l'intérieur, le subtil mécanisme de l'oppression... (1978, p. 155)

En plus de continuer à inscrire le féminin dans la langue française — après tout, il faut encore se battre contre la notion de neutralité du masculin, ainsi que le masculin générique — je lutte également pour l'inclusion des personnes non binaires dans le langage. À force de points médians, de néopronoms (comme iel, ile, elleux, ceux, toutes), de termes épiciques, j'espère contester la binarité de notre langue et « troubler l'ordre du genre » qui transparaît à travers celle-ci, pour emprunter l'expression de Judith Butler. Ces méthodes ont pour avantages de mettre au jour les gens qui n'adhèrent pas à la binarité femme/homme, en plus d'inclure les femmes et les hommes lorsqu'on les utilise pour faire référence à différents groupes.

La subversion totale du genre ne réside toutefois pas dans la visibilité des personnes non binaires, mais dans le refus même de s'inscrire dans le langage, d'être intelligible ; c'est ce qu'a démontré l'autrice Anne F. Garréta avec *Sphinx* (1986), roman dans lequel on ne peut deviner le genre des deux protagonistes en pleine idylle amoureuse. La chercheuse en études littéraires Joëlle Gauthier s'est penchée sur la réception du roman pour affirmer que « [l]e véritable trouble ne naît donc pas du différent mais de l'indifférencié. L'acte subversif absolu n'est pas de s'identifier au déviant mais de ne pas s'identifier du tout, de refuser de se constituer en sujet politiquement pensable » (2011, p. 128) ; en d'autres mots, de maintenir un très haut degré d'incertitude quant au(x) genre(s). Dans un tour de force, Garréta a réussi à éviter toute marque qui établirait le genre de ses personnages tout en s'employant à brouiller les associations que l'on pourrait faire à l'aide des stéréotypes de genre contenus dans le texte lui-même. Il en résulte une interrogation permanente, une énigme irrésolue — d'où le titre de l'œuvre — qui nous révèle notre propension à (vouloir) genrer compulsivement les êtres humains, qu'ils soient de papier ou réels. Gauthier dira que le queer ainsi présenté « joue sur les limites de l'impensable pour imposer au genre une tension qui expose le caractère construit du genre intelligible et déconstruit l'évidence du genre. » (2011, p. 129)

Pour ma part, j'ai décidé d'allier plusieurs stratégies pour donner corps à mes personnages genderqueers dans *Tout ou presque y était* dans le but de maintenir la vraisemblance des dialogues

et des monologues, et également afin de refléter la diversité des tactiques employées par les personnes non binaires pour contester la binarité du genre en français. En effet, puisque l'enjeu de la prononciation des accords avec points médians est souvent soulevé, je ne souhaitais pas laisser les lecteur·rices choisir la prononciation des personnages à leur place. C'est ainsi que, bien que les protagonistes « parlent » inclusif lorsque la situation s'y prête, je n'ai pas eu recours au point médian dans leurs discours là où les formes féminines et masculines sont différenciées à l'oral ; j'ai plutôt favorisé les doublets, tels que « des étudiants et étudiantes du Cégep » au lieu de « des étudiant·es ». Si la prononciation ne distingue pas la forme féminine de la masculine, comme c'est le cas pour « concentré·e » par exemple, je n'ai cependant pas vu l'intérêt de m'en priver. Les points médians et les doublets ne sont bien sûr que deux outils parmi tant d'autres pour les personnes non binaires : on peut également compter sur l'évitement de tout marqueur de genre, le dédoublement des genres via l'association d'un prénom dit *féminin* avec des accords et pronoms dits *masculins* ou encore les pronoms et accords neutres²⁴. Toutes ces options font échos aux propos de Joëlle Gauthier, selon qui « [l]e sujet queer est complexe, insaisissable, en mouvance. Toute tentative de le saisir à travers le langage du genre et du genré serait vouée à l'échec. » (2011, p. 137)

Cette multiplication des possibles, ou des propositions, m'a parallèlement rappelé à quel point, comme le mentionne France Théoret dans son essai littéraire *La forêt des signes*, « il n'y avait rien de spontané dans le langage » (2021, p. 32), affirmation que partage Virginia Woolf lorsqu'elle écrit dans son journal que « the process of language is slow and deluding. » (2003, p. 93-94) En effet, le nombre grandissant de choix auxquels j'ai été confronté·e m'ont remémoré le pouvoir que j'avais à travers mes mots, pouvoir de m'incliner devant le genre ou plutôt d'y faire face.

²⁴ À ce sujet, lu — neutre singulier de *le* et *la* — linguiste Alphéraz propose, à travers son ouvrage *Grammaire du français inclusif* (2018), un système novateur d'écriture inclusive mais pour l'instant peu utilisé, que je n'ai pas retenu pour cette raison.

Que foisonnent les voix intérieures

*L'art de la fiction consiste ainsi à tisser ensemble
le monde de l'action et celui de l'introspection,
à entremêler le sens de la quotidienneté
et celui de l'intériorité.*

Paul Ricœur
(1991a, p. 195–96)

Nos discours intérieurs, à l'instar de ceux que nous partageons avec autrui, sont le lieu des luttes qui nous traversent. À travers ces discours professés dans l'intimité la plus totale, nous nous imposons parfois des violences insoupçonnées dans le plus grand des secrets, alors que nous n'infligerions jamais pareilles paroles à nos proches. Souhaiter écrire cette lutte perpétuelle, c'est se confronter à plusieurs enjeux, notamment ceux liés au fond et à la forme des monologues intérieurs.

Puisque l'expression souffre d'un flou terminologique, j'entends par monologue intérieur la « pensée verbale [structurée, linéaire] et discursive, la part consciente de la vie psychique prenant la forme d'un discours que le locuteur s'adresse à lui-même », soit une définition proposée par la théoricienne littéraire spécialisée en la question Florence Floquet (2019, p. 3), qui s'appuie entre autres sur les travaux de René Rivara, Monique De Mattia-Viviès, Jean-Louis Chrétien et Dorrit Cohn pour définir le monologue intérieur comme une catégorie narratologique reflétée par une variété de techniques linguistiques, incluant certaines techniques du discours rapporté (idem.).

D'entrée de jeu, on peut viser, par le biais des monologues intérieurs, transposer l'expérience de la pensée le plus fidèlement possible, ou non. Un roman tel que *The Waves* de Virginia Woolf n'a pas cette prétention. Bien qu'il soit composé uniquement de monologues intérieurs, il arrive parfois que le lectorat soit confronté à l'invraisemblance des pensées rapportées — on y retrouve fréquemment des autodescriptions peu probables, telle que « My father is a banker in Brisbane and I speak with an Australian accent. » (1931, p. 12) Le philosophe Jean-Louis Chrétien, dont l'œuvre s'intéresse à la phénoménologie de la parole, avance que,

si l'on donne, comme ici, une définition seulement formelle du monologue intérieur, la présentation directe des paroles intérieures d'un personnage, alors il s'agit à l'évidence de monologue intérieur : même invraisemblable sur le plan psychologique,

linguistique, intellectuel, ce dernier n'en demeure pas moins un monologue. (2009, p. 196-197)

Écrire un roman uniquement par le biais de monologues intérieurs implique forcément qu'il soit elliptique et obscur si l'on cherche à transcrire fidèlement l'endophasie²⁵, ou bien alors que les personnages s'autodécrivent — bien que cela soit peu vraisemblable — pour clarifier l'intrigue. Une écriture fictionnelle à la narration omnisciente avec de fréquents changements de focalisation, comme *Mrs. Dalloway* publié par Virginia Woolf en 1925, permet à la fois de maintenir une certaine intelligibilité, mais aussi une vraisemblance dans les monologues intérieurs.

Lorsque Woolf met au point *Mrs. Dalloway* et ses monologues intérieurs désormais emblématiques et nommés flux de conscience, elle évoque dans son journal de création, publié à titre posthume sous le titre *A Writer's Diary*, un processus de creusage de longue haleine, de tunnelisation dont le but est de donner une profondeur jusque-là inégalée à ses personnages : « I dig out beautiful caves behind my characters : I think that gives exactly what I want ; humanity, humour, depth. The idea is that the caves shall connect and each comes to daylight at the present moment. » (2003, p. 59). Les détours qu'empruntent les pensées des protagonistes, par associations d'idées, confèrent une richesse au texte, en plus de travailler sous la surface à faire avancer le récit (Ricœur, 1991a, p. 195). Woolf démontre de ce fait comment les monologues intérieurs, sous le couvert d'observations et de pensées d'apparence banale, peuvent être extrêmement révélateurs d'un personnage, et ce, parfois à retardement.

À la première page du roman, les pensées de Clarissa Dalloway passent ainsi du bruit des pentures de ses portes à Londres à celui des portes de Bourton, à l'air pur qu'elle y respirait lorsqu'elle avait dix-huit ans, aux fleurs qu'elle regardait, à Peter Walsh qui l'avait surprise dans sa contemplation du jardin (2004, p. 1). Or, il s'avère que l'année en question était celle du moment le plus excitant de vie, « the most exquisite moment of her whole life » (2004, p. 30), lorsque Sally l'a embrassée, instant phare autour duquel elle reviendra cycliquement, comme une onde mémorielle perturbant le quotidien²⁶. Virginia Woolf révèle donc dès le départ l'épicentre de Clarissa,

²⁵ Du grec ancien *endo* (dedans), et *phasia* (parole ou expression) — parole intérieure.

²⁶ Sur l'importance de ce baiser, voir « Exquisite Moments and the Temporality of the Kiss in *Mrs. Dalloway* and *The Hours* ». (Haffey, 2010)

mais ce n'est qu'à force d'y être ramené constamment que le lectorat le comprend. Un procédé similaire est à l'œuvre dans *The Hours* (1998), grand hommage de Michael Cunningham envers Woolf et envers *Mrs. Dalloway* spécifiquement puisque le roman raconte la journée où une Virginia fictionnalisée en débute l'écriture en 1923, où Laura en débute la lecture en 1949 et où Clarissa en vit les grandes lignes en 1999.

Si l'épicentre des personnages de Woolf et de Cunningham se révèle être clairement identifiable, il en va autrement dans *Toni tout court*, publié par Shane Haddad en 2021. À la manière de plusieurs cailloux lancés dans une mare, plusieurs ondes mémorielles semblent concurrencer pour notre attention dans le roman, qui met en scène la journée d'anniversaire de Toni : une rupture amoureuse vécue la veille ; l'anniversaire lui-même et ses itérations passées ; le match de soccer prévu en soirée et qui ramène constamment le personnage à sa relation avec son père ; un accident résultant en une blessure mineure, et plus encore. Ce brouillage est exemplifié par un brouillage des voix narratives, soit entre le monologue intérieur de Toni et la narration omnisciente. Par moment, il est impossible de savoir où l'une commence et l'autre s'arrête, ce qui accentue l'effet d'indétermination et d'incertitude.

À la manière de *Mrs. Dalloway*, de *The Hours* et de *Toni tout court*, je souhaitais, par le biais des monologues intérieurs, inquiéter non seulement le temps, mais aussi le quotidien dans *Tout ou presque y était*. Étant donné la structure tripartite de ce dernier et mon parti pris pour les monologues intérieurs qui reflètent un réalisme à la fois langagier et pragmatique, la construction de trois voix intérieures distinctes a nécessité une recherche formelle que je qualifierais d'extrêmement stimulante. Puisque chaque protagoniste possède une histoire, des motivations et des manies qui lui sont propres, le fond ou le contenu des monologues intérieurs ne représentait pas un défi particulier, à mes yeux du moins. Leurs formes, cependant, se devaient d'être différentes les unes des autres, par souci de réalisme.

Dans une approche plutôt terrain, j'ai entrepris de sonder mes proches afin de savoir « c'est comment, toi, dans ta tête quand tu penses? », une question qui s'est avérée révélatrice : des personnes que je connaissais depuis dix ans ont soudainement été éclairées sous un nouvel angle. Cela m'apparaît maintenant comme une évidence, mais la forme de nos pensées a une incidence majeure sur nos manières d'être et d'expérimenter le monde. Par exemple, les personnes dont le monologue

intérieur est un duologue entre un *tu* accusateur et un *je* semblent beaucoup plus dures avec elles-mêmes, comme mon personnage Alice ; celles qui réfléchissent en de brèves rafales de mots ont généralement plus de difficulté à s'exprimer longuement, à déplier leurs pensées, comme Yaël ; celles qui s'imaginent en conversation avec des locuteur·rices me semblent avoir davantage le sens de la répartie et projettent une certaine confiance en soi, à l'instar de Chloé. C'est seulement une fois avoir trouvé la voix intérieure de mes protagonistes que j'ai pu réellement commencer l'écriture de *Tout ou presque y était*, puisque leur forme a finalement influencé leur fond, mais également le déroulement de l'intrigue.

Bref, le monologue intérieur comme outil narratologique fait ressortir l'indétermination et la complexité de la psyché humaine. Jean-Louis Chrétien écrit à ce propos que « [t]oute voix humaine s'appelle elle-même sans savoir si c'est elle qui appelle parce qu'elle dit, parce qu'elle parle en articulant le sens de ce qu'il y a, parce qu'en elle donc résonne plus qu'elle-même. » (2009, p. 193) En nous résonne en effet beaucoup plus que notre simple personne : nos voix intérieures sont aussi le miroir des discours sociaux qui nous traversent, allant des injonctions de performance à la cishétéronormativité, à l'âgisme, à la suprématie blanche et au capacitisme, au spécisme et plus encore. S'affranchir des discours néfastes, les nôtres et ceux des autres, passe par une émancipation intérieure dont le travail est sans cesse à refaire, une lutte de tous les instants.

Temporalités intérieures

« *You kissed me beside a pond.* »

« *Ten thousand years ago.* »

« *It's still happening.* »

« *In a sense, yes.* »

« *In reality. It's happening in that present. This is happening in this present.* »

Michael Cunningham

(1998, p. 66)

Je me demande souvent ce qu'est le temps.

Depuis la pandémie de covid-19, soudainement, tout paraît plus loin — la vie d'avant, insouciante — mais aussi plus près — déjà trois ans que j'ai commencé la maîtrise, j'ai l'impression que c'était l'année dernière. Similairement, il me semble que les apprentissages de ma jeune vingtaine étaient hier, alors que je suis incapable de me projeter au-delà d'un futur à court terme. Mes temporalités intérieures m'indiquent que 2014 est plus près d'aujourd'hui, en cet hiver 2024, que 2019, et 2025 plus loin que 2021. Comme si le passé résonnait quotidiennement en chacun·e de nous.

Au sein même d'une journée, nous avons toutes expérimenté des heures qui paraissent plus longues que d'autres, et inversement beaucoup plus courtes. Le temps ressenti est différent du temps des horloges — Paul Ricoeur les nomme respectivement le « temps mortel » et le « temps monumental » dans son ouvrage phare *Temps et récit 3. Le temps raconté* (1991b, p. 234). Dans *Au creux des heures : de Mrs. Dalloway à The Hours*, l'essayiste Laure Becdelièvre poursuit les réflexions de Ricoeur en écrivant que

[l]e temps ne fait pas que passer et se perdre [...] : il se conserve, il se retrouve ; il se dilate ou se contracte ; il s'arrête parfois, ralentit, s'accélère ; il se goûte et se savoure ; il peut même tourner, à l'infini. En d'autres termes, le temps ne se réduit pas à celui, objectif et mathématique, implacable, que Ricoeur nomme le « temps monumental » — si « l'heure est la même pour tous » du dehors, elle ne l'est pas « du dedans » ; à côté, se déploie le temps subjectif, « vif », celui de la conscience et du vécu intérieur, qui tend à se confondre avec le sentiment de la durée. (2012, p. 222)

La distinction entre ces manières de comprendre ou de vivre le temps peut expliquer la dissonance cognitive ou l'écart que l'on peut ressentir à l'évocation de différentes expériences subjectives

passées, présentes et futures, au regard du temps monumental, objectif ; nos temporalités intérieures ne correspondent pas toujours au temps qui défile sur nos cadrans, nos écrans et nos calendriers.

Les fictions circadiennes, c'est-à-dire dont l'intrigue se déroule en une seule journée, exemplifient particulièrement la tension qui existe entre ces deux pôles temporels. Ricœur fait même de cet antagonisme tout le dynamisme du roman *Mrs. Dalloway* de Virginia Woolf (1991, p. 234), et j'ose avancer qu'il en va de même pour *The Hours* (1998) de Michael Cunningham et *Toni tout court* (2021) de Shane Haddad. Dans ces trois romans, les protagonistes se heurtent à d'anciennes versions d'elles-mêmes juxtaposées au présent par le biais de réminiscences, illustrant un processus de transformation perpétuelle. La spécialiste woolfienne Jeanne Schulkind écrit à propos de ce processus circulaire que « [e]ach new experience added to the existing ones displaces them ever so slightly and alters their previous meaning by forcing them into new combinations. The present moment is enriched by the past but the past is also enriched by the present. » (1985, p. 13-14) Selon Paul Ricœur, cet enchevêtrement temporel a pour conséquence de donner

une épaisseur psychologique aux personnages, sans jamais toutefois leur conférer une identité stable, tant les aperçus des personnages les uns sur les autres et sur eux-mêmes sont discordants; [les lecteur·rices sont] laissé[·es] avec les pièces détachées d'un grand jeu d'identification des caractères, dont la solution [leur] échappe autant qu'aux personnages du récit. (1984, p. 196)

Le devenir perpétuel des protagonistes des romans circadiens est donc source d'incertitude ; il en va de même pour leurs motivations, souvent explicitées à retardement, quand elles le sont. Ceci est particulièrement vrai lorsque les fictions en question démontrent un usage des monologues intérieurs. Ainsi, chaque héroïne, au gré de ses pérégrinations, ressasse des expériences passées, révélatrices ou non au regard de l'intrigue, mais ces réminiscences dépendent d'une interaction fortuite avec un objet, une personne ou une sensation. L'écrivain Marcel Proust écrit, à propos de ce phénomène d'anamnèse, que « [c]haque heure de notre vie, aussitôt morte, s'incarne et se cache en quelque objet matériel. Elle y reste captive à jamais, à jamais captive, à moins que nous ne rencontrions l'objet. À travers lui nous la reconnaissons, nous l'appelons, et elle est délivrée. » (1954, p. 43). Les motivations des protagonistes peuvent ainsi être dévoilées, mais encore faut-il

une interaction avec une « madeleine de Proust » pour que surgisse un souvenir qui les expliquerait en partie.

Or, je m'en voudrais d'évoquer l'incertitude en lien avec les temporalités sans aborder le rapport queer au temps.

Puisque les personnes 2SLGBTQIA+ s'inscrivent en dehors de plusieurs institutions normatives d'importance majeure, notamment l'hétérosexualité, la famille, la reproduction (Halberstam, 2005, p. 1) et la cisnormativité, nous perturbons le temps davantage que bien des personnes cisgenres hétérosexuelles²⁷. Les coming-outs, les transitions de genre, les obstacles systémiques pour faire famille, la possible perte de liens avec la famille biologique, sans parler de la pandémie de VIH/SIDA qui a décimé toute une génération de personnes trans, gaies et bisexuelles, sont autant d'événements qui bousculent notre rapport au temps. Joëlle Gauthier résume ainsi ce bouleversement : « [p]enser queer, c'est s'obliger à penser une temporalité et un espace propres à perturber les récits normatifs qui les organisent d'ordinaire. » (2011, p. 130) Le queer inquiète le temps cyclique tel que conçu par la majorité cishétérosexuelle, c'est-à-dire un temps rythmé par la mise en couple monogame, le mariage et la reproduction.

Si les personnes queers brouillent ou refusent les repères temporels de la majorité, elles n'échappent toutefois pas au temps monumental, à l'implacabilité des heures, des jours et des années qui défilent, indifférentes.

²⁷ Des personnes cishétérosexuelles perturbent elles aussi le temps, notamment les personnes migrantes et immigrantes, celles coincées dans des zones de guerre et celles atteintes de maladies incurables.

Indétermination du quotidien

*How we spend our days
is, of course,
how we spend our lives.*

Annie Dillard (1990, p. 32)

Devant l'implacabilité du temps qualifié de monumental, le quotidien occupe une place prépondérante dans nos vies, ne serait-ce que parce que, sans effort, nous avons conscience de sa durée : sans consulter quelque outil de la modernité — le temps s'incruste maintenant presque partout, des horloges aux montres et aux écrans en passant par les appareils électroménagers — nous savons qu'une journée s'est écoulée grâce à la succession du jour et de la nuit, voire grâce à notre sommeil et à notre rythme circadien.

Contrairement à l'adage, les jours se suivent, oui, mais ne se ressemblent pas toujours : l'expérience quotidienne est non répétable, et ce, peu importe les routines ou la monotonie qui peuvent s'y installer. Le quotidien s'accomplit de manière plurielle et dans les multiples formes qu'il prend, notamment par le biais de nos agissements et de nos pensées. Cette indétermination est même l'élément clé du quotidien, comme le soulignent les théoriciens littéraires Michael Sheringham et Maurice Blanchot : « [l]'expérience du quotidien ne peut être réduite à son contenu : elle se dérobe à l'objectivation parce qu'elle est en "devenir perpétuel" » (Blanchot, [1969, p.] 363) Et c'est ce devenir mouvant, ouvert et indéterminé qui constitue la principale caractéristique du quotidien. » (Sheringham, 2013, p. 23–24) En d'autres mots, l'expérience du quotidien se sauve de toute tentative d'objectivation et est insaisissable. Ce « devenir perpétuel » évoqué par Blanchot n'est en fait qu'une autre manière de nommer l'indécidabilité, au centre de mon projet : inlassablement, il est temps d'effectuer des choix, de traverser, encore et encore, l'épreuve du peut-être, de l'incertitude. Paradoxalement, si nous souhaitons vivre, nous n'avons pas le choix de nous soumettre à ces rituels décisionnels quotidiens.

Le quotidien est habité, voire hanté, par le passé. Sheringham mentionne qu'il est « aussi, potentiellement, le présent animé par l'expérience vécue mais réfractaire à toute classification » (2013, p. 25). Chaque jour, nos choix sont motivés par ceux du passé, et ce sont nos présents choix qui motiveront ceux du futurs — l'expérience est cumulative ; c'est ainsi, je crois, que l'on peut

prétendre que le particulier représente l'ensemble, telle une journée, toute une vie (Schiff, 2004, p. 363). L'auteur Michael Cunningham était mû par cette réflexion au moment de créer *The Hours*, lui qui écrivait dans le *New York Times* que « [t]he whole human story is contained in every day of life more or less the way the blueprint for an entire organism is present in every strand of its DNA. » (2003, pp. 1+22)

L'indétermination du quotidien en fait un espace subversif, et ce, malgré l'existence des normes contraignantes. Sheringham observe que « le quotidien est particulièrement exposé aux ravages des puissances invasives et manipulatrices (à la fois internes et externes) ; la peur que nous avons que notre vie s'y réduise accentue encore cette menace, et nous conduit à fuir un tel vide. » (2013, p. 28) Or, nous ne subissons pas seulement ces normes — ces puissances invasives —, nous contribuons aussi à leur maintien. Comme Judith Butler le postule dans *Trouble dans le genre*, « [l]e sujet n'est pas déterminé par les règles qui le créent, parce que la signification n'est pas un acte fondateur, mais un processus régulé de répétition. » (2006, p. 271) Nous avons donc une agentivité au quotidien en ce qui concerne les normes — celles liées au genre bien sûr, mais pas seulement —, agentivité qui requiert de pouvoir choisir, de pouvoir décider quelles visions de nous-mêmes et de demain nous voulons faire advenir. Butler, dans son ouvrage subséquent *Défaire le genre*, rappelle le devenir perpétuel du corps, lieu privilégié du genre :

[l]e corps, vivant dans le mode du devenir et avec la possibilité constitutive de devenir toujours différent, est ce qui peut occuper la norme de mille façons différentes; il peut l'excéder, la retravailler et montrer que les réalités dans lesquelles nous pensions être confinés sont ouvertes à la transformation. (2023, p. 377)

Le devenir perpétuel du corps fait donc écho au devenir perpétuel du quotidien ; tous deux demeurent indéterminés, prêts à se transformer, à subvertir les attentes.

Ce jumelage est particulièrement visible dans *The Hours*, où les trois protagonistes luttent contre des forces quotidiennes tout en composant avec les aléas des corps en transformation : Virginia tente de créer en dépit de la menace permanente de la migraine incapacitante et de la folie, Laura, enceinte, est complètement aliénée par son rôle de mère-épouse banlieusarde, et Clarissa, témoin impuissante du sida qui ravage corps et esprit de Richard, son ancien amant, sent qu'elle est passée à côté d'une vie réellement heureuse malgré ses réussites familiales, matérielles et

mondaines. Dans une moindre mesure, on pourrait également dire que la blessure au bras de Toni dans *Toni tout court* (Haddad, 2021) exemplifie cette association entre les devenirs perpétuels du corps et du quotidien. Alors que la protagoniste progresse dans sa journée, la blessure causée le matin par un cycliste insouciant évolue et ne cesse de se rappeler à elle, que ce soit par la douleur (pp. 27, 61, 100), en enflant (pp. 31, 100), en bleuisant (pp. 77, 103) ou encore en saignant (pp. 83, 88, 100, 103, 104, 114, 134, 140). Dans le roman, la douleur est une puissance qui permet d'enrayer le quotidien. Une voix — sans que l'on sache s'il s'agit de celle de la narratrice ou alors de la narration omnisciente — y proclame d'ailleurs que la « douleur [est] comme un moyen d'exister. De se prouver qu'on est là, encore [...]. La douleur pour toucher concrètement le ridicule de tous ces moments » (p. 64). Pour Toni, la conscience du quotidien passe nécessairement par le corps et ses sensations.

Les romans circadiens dans lesquels la banalité se déploie — celle des protagonistes, mais aussi celle de leurs pensées, de leurs actions — font remonter à la surface l'indétermination. Tant *The Hours* que *Mrs. Dalloway* et *Toni tout court* démontrent que l'ordinaire est un espace de résistance, pour peu qu'on s'y attarde. Par le fait même, ils nous renvoient toute l'agentivité dont nous sommes capables.

Conspirer aux lignes de désir

*il y avait de la douceur dans l'intersection
de nos trajectoires*

Virginie Savard
(2022, p. 35)

Je suis incertaine.

Toujours.

(Presque.)

Le sentiment perdue à la toute fin de mon mémoire — ai-je fait assez? Suis-je suffisant-e? Dans *11 brefs essais queers*, Marie-Ève Kingsley mentionne que nous, auteur·rices queers, « choisissons la littérature comme moyen non pas d'arriver à une fin, mais pour continuer l'évolution, l'avancement, comme une traversée sans point d'arrivée » (2023, p. 26). Nicholas Dawson, dans *Désormais, ma demeure*, évoque, lui, la création comme « une façon de bouger », « de se déplacer autour des impasses qui s'imposent à nous, l'occasion de résoudre des énigmes, d'encourager la pensée, d'insuffler sens et plaisir au présent » (2020, p. 139). Ces écrits me rassurent, me confortent dans mon incertitude — la fin en soi n'est pas la visée, mais plutôt toutes les avenues explorées pour en arriver ici, à se dire que la queerness, le décentrement (géographique et linguistique), le brouillage (des voix et des temporalités) de même que l'indétermination du quotidien contribuent toutes à faire remonter à la surface cette expérience de l'indécidable.

Je ne crois pas qu'il soit anodin que Kingsley et Dawson s'expriment toutes deux en termes spatiaux afin d'évoquer la création depuis leur position de personnes queers. Ce rapprochement entre l'espace et la queerness, la philosophe Sara Ahmed l'effectue également dans *Queer Phenomenology* lorsqu'elle nous rappelle qu'étymologiquement, le mot « queer » vient du mot « twist » (2006, p. 67), et donc que « [q]ueer is, after all, a spatial term, which then gets translated into a sexual term, a term for a twisted sexuality that does not follow "a straight line" » (*idem.*). Ces déplacements sans but précis autour des chemins tracés et fortement balisés par les normes sont comme autant de lignes de désir.

En urbanisme, les lignes de désir désignent des sentiers non-planifiés, apparus par les passages répétés de gens insatisfaits de l'aménagement. Le passage d'une seule personne, une fois, ne sera pas suffisant pour créer une telle ligne : pour qu'elle apparaisse, il faut que cette personne parcoure ce chemin un nombre presque incalculable de fois, ou alors qu'elle soit jointe par d'autres êtres dont le désir est similaire au sien. Selon Ahmed, « [d]eviation leaves its own marks on the ground, which can even help generate alternative lines, which cross the ground in unexpected ways » (2006, p. 20) ; en d'autres mots, alors que les premiers passages sont invisibles, plus le chemin est emprunté, plus il devient visible, et plus il devient invitant, par le fait même.

J'ai écrit *Tout ou presque y était* car j'ai marché sur des chemins que d'autres ont commencé à former avant moi. Grâce aux traces laissées par ces écrivain·es, ces philosophes et ces militant·es, j'ai pu emprunter plusieurs lignes de désir, jusqu'à former ma propre trajectoire de désir qui allie, entre autres, queerness et sagueñité, question de sortir de l'hétéronormativité et de la cisnormativité, du métrocentrisme et de la discrimination linguistique. Je sais mon insignifiance au regard de la littérature, je suis conséquemment très incertaine de ce que je laisse derrière moi ; cependant j'ai espoir, en ayant emprunté diverses lignes de désir, d'avoir conspiré à visibiliser de nouveaux chemins.

Les lignes de désirs connaissent des destins incertains, elles aussi : parfois, elles sont pavées et intégrées au réseau existant de chemins balisés ; d'autres fois, elles sont empêchées, bloquées par des paysagistes qui ne tolèrent pas que l'on remette en question leur travail ; finalement — et c'est le scénario le plus commun —, elles peuvent aussi être laissées telles quelles.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres littéraires

- Boisvert, MP (2017), *Au 5^e*, Montréal, La Mèche, 216 p.
- Boulianne-Tremblay, Gabrielle (2021), *La fille d'elle-même*, Montréal, Marchand de feuilles, 344 p.
- Campbell, Maria (1973), *Halfbreed*, Toronto, McClelland & Stewart, 2019, 224 p.
- Charbonneau-Demers (2018), Antoine, *Good boy*, Montréal, VLB Éditeur, 224 p.
- Cunningham, Michael (1998), *The Hours*, New York, Farrar Straus & Giroux, 230 p.
- Fazi, Mélanie (2018), *Nous qui n'existons pas*, Evry, Distopia, 124 p.
- Forges, Valérie (2023), *Un choix d'amour*, Montréal, Triptyque, coll. « Difforme », 174 p.
- Forget, Jean-Guy (2018), *After*, Montréal, Hamac, 176 p.
- Fortin, Vincent (2022), *Les racines secondaires*, Montréal, Del Busso éditeur, 192 p.
- Garréta, Anne F. (1986), *Sphinx*, Paris, Grasset, 230 p.
- Gravel, Elise & Mykaell Blais (2022), *Pink, Blue and You!* New York, Random House Children's Books, 40 p.
- Guy-Béland, Julia [Julien] (2022), *Pas besoin d'ennemis*, Montréal, Héliotrope, 156 p.
- Haddad, Shane (2021), *Toni tout court*, Paris, P.O.L., 150 p.
- Kapesh, An Antane (1976), *Eukuan nin matshi-manitu innushkueu. Je suis une maudite Sauvage*, trad. José Mailhot, Montréal, Mémoire d'encrier, 2019, 216 p.
- Katcher, Brian (2009), *Almost Perfect*, New York, Delacorte Books for Young Readers, 368 p.
- Lambert, Kevin (2017), *Tu aimeras ce que tu as tué*, Montréal, Héliotrope, 216 p.
- Lambert, Kevin (2018), *Querelle de Roberval*, Montréal, Héliotrope, 288 p.
- LeBel-Dupuis, Marilou (2021a), « Something's wrong », dans *Histoires vraies, True Stories*, Montréal, les Éditions Saphiques du RLQ, p. 203–217.
- LeBel-Dupuis, Marilou (2021b), « Glow stick », dans *Estuaire*, n°182, p. 71–78.
- Molière (1669), *Le Tartuffe*, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2017, 194 p.
- Pettersson, Geneviève (2014), *La Déesse des mouches à feu*, Montréal, Le Quartanier, 2016, 208 p.
- Savard, Virginie (2022), *Les deuils transparents*, Montréal, Tryptique, coll. « Poèmes », 144 p.

Woolf, Virginia (1925), *Mrs. Dalloway*, Londres, Vintage Books, 2004, 180 p.

Woolf, Virginia (1931), *The Waves*, New York, Penguin Random House, coll. « Penguin Classics », 2019, 288 p.

Corpus théorique

Abbou, Julie (2022), *Tenir sa langue. Le langage, lieu de lutte féministe*, Paris, Éditions Les Pérégrines, coll. « GENRE! », 232 p.

Ahmed, Sara (2006), *Queer Phenomenology*, Durham, Duke University Press, 230 p.

Alpheratz (2018), *Grammaire du français inclusif*, Châteauroux, Vent Solars Éditions, 440 p.

Amer, Sahar (2012), « Naming to Empower : Lesbianism in the Arab Islamic World Today », *Journal of Lesbian Studies*, vol. 16, n°4, p. 381–397.

Amin, Kadji (2000), « Genealogies of Queer Theory », dans Siobhan Somerville (dir.) *The Cambridge Companion to Queer Studies*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 17–29.

Arsenault, Mathieu (2014), « Ruralité trash », *Liberté*, vol. 53, n°3, p. 38–47.

Back, Camille (2022), « “To(o) Queer the Writer” : Contributions et effacement de Gloria Anzaldúa lors de l’émergence de la théorie queer », thèse de doctorat, Université Paris 3 – Sorbonne Nouvell, 617 f.

Becdelièvre, Laure (2012), *Au creux des heures. De « Mrs. Dalloway » à « The Hours »*, Chatou, les Éditions de la transparence, 288 p.

Bergeron, Gaston (2017), *Discours simple! Mots du Saguenay, du Lac Saint-Jean et de Charlevoix entendus, perdus et retrouvés*, Québec, Presses de l’Université Laval, 254 p.

Blanchot, Maurice (1962), « La parole quotidienne » dans *L’Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p. 355–366.

Boisclair, Isabelle, Pierre-Luc Landry & Guillaume Poirier Girard (dir.) (2020), *QuébeQueer : le queer dans les productions littéraires, artistiques et médiatiques québécoises*, Montréal, les Presses de l’Université de Montréal, 520 p.

brown, adrienne maree (dir.) (2019), *Pleasure Activism: The Politics of Feeling Good*, Chico, AK Press, 448 p.

Butler, Judith (2006), *Trouble dans le genre*, trad. Cynthia Kraus, Paris, Éditions La Découverte, 288 p.

Butler, Judith (2023), *Défaire le genre*, trad. Maxime Cervulle, Paris, Éditions Amsterdam, 464 p.

Butler, Judith (2024), *Who’s Afraid of Gender?*, Toronto, Alfred A. Knopf Canada, 310 p.

- Candea, Maria & Laélia Véron (2021), *Le français est à nous! Petit manuel d'émancipation linguistique*, Paris, Éditions La Découverte, 224 p.
- Caputo, John D. (1997), *Deconstruction in a Nutshell. A Conversation with Jacques Derrida*. New York, Fordham University Press, 215 p.
- Chrétien, Jean-Louis (2009), *Conscience et roman, I — La conscience au grand jour*, Paris, les Éditions de Minuit, 288 p.
- Dawson, Nicholas (2020), *Désormais, ma demeure*, Montréal, Tryptique, coll. « Queer », 178 p.
- Derrida, Jacques (1990), « Postface. Vers une éthique de la discussion », dans *Limited Inc*, Paris, Galilée, p. 199–285.
- Derrida, Jacques (1993), *Spectres de Marx*, Paris, Galilée, 296 p.
- Dillard, Annie (1989), *This Writing Life*, New York, Harper Perennial, 1990, 114 p.
- Duras, Marguerite (1993), *Écrire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 144 p.
- Felman, Shoshana (1978), *La Folie et la Chose littéraire*, Paris, Seuil, coll. « Pierres Vives », 352 p.
- Fisette, Serge (2021), *L'homosexualité masculine au Québec*, Montréal, Québec Amérique, 310 p.
- Floquet, Florence (2019), « Monologue intérieur et discours rapporté : une union problématique? », *E-rea : Revue électronique d'études sur le monde anglophone*, vol. 17, n°1, p. 1–24, en ligne, doi <10.4000/erea.8664>.
- Foucault, Michel (1971), *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 88 p.
- Gauthier, Joëlle (2011), « Faire obstacle au désir de connaître le genre dans *Sphinx* d'Anne Garréta. Potentiel subversif du refus de dire », *Les pensées « post- ». Féminismes, genres et narrations*, vol. 26, p. 125–143.
- Go, Julian (2016), *Postcolonial Thought and Social Theory*, New York, Oxford University Press, 248 p.
- Grandena, Florian & Pierre-Luc Landry (2022), *La guerre est dans les mots et il faut les crier*, Montréal, Triptyque, coll. « Queer », 288 p.
- Grant, Ruby & Meredith Nash (2020), « Homonormativity or queer disidentification? Rural Australian bisexual women's identity politics », *Sexualities*, vol. 23, n°4, p. 592–608.
- Gray, Mary L., Brian J. Gilley & Colin R. Johnson (dir.) (2016), *Queering the Countryside : New Frontiers in Rural Queer Studies*, New York, New York University Press, 416 p.
- Haffey, Kate (2010), « Exquisite Moments and the Temporality of the Kiss in *Mrs. Dalloway* and *The Hours* », *Narrative*, vol. 18, n° 2, p. 137–162.

- Halberstam, J. Jack (2005), *In a Queer Time and Place*, New York, New York University Press, 214 p.
- Halperin, David (1995), *Saint Foucault : Towards a Gay Hagiography*, New York, Oxford University Press, 256 p.
- hooks, bell (2000), *All About Love*, New York, William Morrow, 2018, 240 p.
- Jacob, Suzanne (1997), *La Bulle d'encre*, Montréal, les éditions du Boréal, coll. « Boréal compact », 2001, 150 p.
- Jones, Angela (dir.) (2013), *Utopia, A Critical Inquiry Into Queer Utopias*, New York, Palgrave MacMillan, 288 p.
- Kingston, Marie-Ève (dir.) (2023), *11 brefs essais queers*, Montréal, Éditions Somme Toute, 152 p.
- Kirouac Massicotte, Isabelle (2019), « Écrire la périphérie au Québec. Le Chicoutimi-Nord de Geneviève Petterson et le Nutshimit de Naomi Fontaine », *Voix et Images*, vol. 45, n°1, p. 63–77.
- Kosofsky Sedgwick, Eve (1998), « Construire des significations queer », dans Didier Eribon (dir.), *Les Études gay et lesbiennes*, Paris, Centre national d'art et de cultures Georges Pompidou, coll. « Supplémentaires », p. 109–116.
- Lafontaine, Marie-Pier (2022), *Armer la rage. Pour une littérature de combat*, Montréal, Hélotrope, 114 p.
- Lambert, Kevin (2021), « Il arrive que mes livres choquent. Réflexion sur la représentation et la normalisation », dans Nicholas Dawson, Pierre-Luc Landry & Karianne Trudeau Beaunoyer (dir.) *Se faire éclaté.e. Expériences marginales et écritures de soi*, Montréal, Nota bene, coll. « Indiscipline », p. 97–124.
- Lamoureux, Diane (2016), *Les possibles du féminisme*, Montréal, les éditions du remue-ménage, 282 p.
- Lancry, Alain (2007), « Incertitude et stress », *Le travail humain*, vol. 70, n° 3, p. 289–305.
- Lapointe, Martine-Emmanuelle (2014), « Violences et images du territoire », *Spirale*, n°250, p. 49–52.
- Lorde, Audre (1984), *Sister Outsider*, New York, Clarkson Potter & Ten Speed, 2007, 192 p.
- Marple, Lesley (2005), « Rural Queers? The Loss of the Rural in Queer », *Canadian Woman Studies/Les Cahiers de la Femme*, vol. 24, n°2-3, p. 71–74.
- Monteil, Claudine (2011), *Simone de Beauvoir et les femmes d'aujourd'hui*, Paris, Odile Jacob, 256 p.

- Moussawi, Ghassan & Salvador Vidal-Ortiz (2020), « A Queer Sociology: On Power, Race, and Decentering Whiteness », *Sociological Forum*, vol. 35, n° 4, p. 1272–1289.
- Murzulli, Nancy (2002), « La fiction ou l'expérimentation des possibles », *L'Étrangère, revue de création et d'essai*, n° 1, p. 89–109.
- Nadeau, Roxanne (2020), « Géographie queer d'un Montréal exalté » dans Isabelle Boisclair, Pierre-Luc Landry & Guillaume Poirier Girard (dir.), *QuébeQueer : le queer dans les productions littéraires, artistiques et médiatiques québécoises*, Montréal, les Presses de l'Université de Montréal, p. 197–209.
- Palmer, Tim (2022), *The Primacy of Doubt*, New York, Basic Books, 320 p.
- Pini, Barbara, Wendy Keys & Damien W. Riggs (2018), « Transphobic Tropes and Young Adult Fiction: An Analysis of Brian Katcher's *Almost Perfect* », *The Lion and the Unicorn*, vol. 42, n° 1, p. 57–72.
- Poirier, Si (2021), « *Fouolles*, suivi de *Une vie vivable* », mémoire de maîtrise, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 133 f.
- Proust, Marcel (1954), *Contre Sainte-Beuve*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1987, 308 p.
- Raybaud, Alice (2024), *Nos puissantes amitiés*, Paris, Éditions La Découverte, coll. « Cahiers libres », 320 p.
- Ricoeur, Paul (1991a), *Temps et récit 02. La configuration dans le récit de fiction*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 298 p.
- Ricoeur, Paul (1991b), *Temps et récit 03. Le temps raconté*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 544 p.
- Schiff, James (2004), « Rewriting Woolf's *Mrs. Dalloway*: Homage, Sexual Identity, and the Single-Day Novel by Cunningham, Lippincott, and Lanchester », *Critique: Studies in Contemporary Fiction*, vol. 45, n° 4, p. 363–382.
- Schulkind, Jeanne (1985), « Introduction », dans Virginia Woolf, *Moments of Being: Second Edition*, New York, Harper Collins, 240 p.
- Sheringham, Michael (2013), « L'indétermination du quotidien », dans *Traversées du quotidien*, trad. Maryline Heck & Jeanne-Marie Hostiou, Paris, Presses universitaires de France, p. 23–73.
- Thom, Kai Cheng (2019), *I Hope We Choose Love. A Trans Girl's Notes from the End of the World*, Vancouver, Arsenal Pulp Press, 160 p.
- Truth, Sojourner (1850), *Ain't I a Woman?*, New York, Penguin Books, coll. « Penguin Great Ideas », 2021, 112 p.

- Vaillancourt, Julie (2023), *Archives Lesbienes, d’hier à aujourd’hui. Tome 2*, Montréal, les Éditions Saphiques du RLQ, 672 p.
- Verreault, Claude & Claude Simard (2020), *La langue de Charlevoix et du Saguenay—Lac-Saint-Jean : un français qui a du caractère*, Québec, Presses de l’Université Laval, coll. « Langue française en Amérique du Nord », 168 p.
- Viennot, Éliane (dir.) (2016), *L’Académie contre la langue française : le dossier féminisation*, Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe, coll. « xx-y-z », 216 p.
- Wakeham, Joshua (2015), « Uncertainty: History of the Concept », *International Encyclopedia of the Social & Behavioral Sciences*. 2nd edition, vol. 24, p. 716–721.
- Winnubst, Shannon (2006), *Queering Freedom*, Bloomington, Indiana University Press, 272 p.
- Young, Eris (2020), *They/Them/Their*, New York, Jessica Kingsley Publishers, 288 p.
- Woolf, Virginia (1953), *A Writer’s Diary*, New York, Harcourt, coll. « Harvest Book », 2003, 368 p.

Articles de journaux et sites internet

- Académie française (2017), « Déclaration de l’Académie française sur l’écriture dite “inclusive” », en ligne, <<https://www.academie-francaise.fr/actualites/declaration-de-lacademie-francaise-sur-lecriture-dite-inclusive>>, consulté le 6 février 2024.
- Bollinger, Alex (2021), « Pro wrestler kisses his boyfriend in front of homophobic protestors to “stand up against hate” », *LGBTQ Nation*, 7 décembre 2021, en ligne, <<https://www.lgbtqnation.com/2021/12/pro-wrestler-kisses-boyfriend-front-homophobic-protestors-stand-hate/>>, consulté le 30 octobre 2024.
- Canadian Mental Health Association (2024), « Lesbian, Gay, Bisexual, Trans & Queer identified People and Mental Health », en ligne, <<https://ontario.cmha.ca/documents/lesbian-gay-bisexual-trans-queer-identified-people-and-mental-health/>>, consulté le 30 janvier 2024.
- Cunningham, Michael (2003), « *The Hours* Brought Elation, But Also Doubt », *New York Times*, 19 janvier 2003, section « Arts & Leisure », pp. 1+22.
- Dossios, Daphné (2022), « Parlez-vous non-binaire? Le langage inclusif dans la communauté LGBTQ+ immigrante et réfugiée », *New Canadian Media*, 17 mars 2022, en ligne, <<https://www.newcanadianmedia.ca/parlez-vous-non-binaire-le-langage-inclusif-dans-la-communaute-lgbtq-immigrante-et-refugiee/>>, consulté le 29 février 2024.

Johnson, George M. (2023), « Dancing in the Light of O'Shae Sibley », *Huffpost*, 7 août 2023, en ligne, < https://www.huffingtonpost.co.uk/entry/oshae-sibley-black-queer-grief_n_64d0fa7ae4b01638f324b7db >, consulté le 6 février 2024.

Lapointe, Josée (2014), « Geneviève Petterson : jouer avec le feu », *La Presse*, 8 mars 2014, en ligne, < <https://www.lapresse.ca/arts/livres/entrevues/201403/07/01-4745599-genevieve-pettersen-jouer-avec-le-feu.php> >, consulté le 30 janvier 2024.

Œuvres cinématographiques

Daldry, Stephen (2002), *The Hours*, États-Unis & Royaume-Uni, Miramax Films & Scott Rudin Productions, 114 min.

Shadyac, Tom (1994), *Ace Ventura : Pet Detective*, [film], États-Unis, Morgan Creek Productions, 86 min.